This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

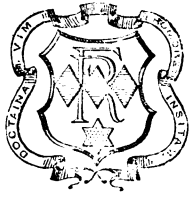
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579257 6

POÉSIES

GENEVOISES

TOME II



GENÈVE
F. RICHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1871

POÈSIES

GENEVOISES

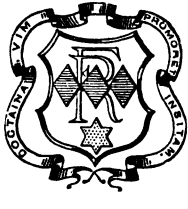
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

POESIES

GENEVOISES

TOME II



GENÈVE
F. RICHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1871

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1919 L

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
828346
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1919 L

PETIT-SENN

SALÈVE

(Octobre 1830)

TRANSFER FROM C. D. DEC - 1918

SALÈVE

Il est près de Genève une montagne nue :
Ses flancs n'offrent aux yeux que cailloux et rochers ;
Six ormeaux, réunis sur sa tête chenue,
Dans l'azur d'un beau ciel, ou sur l'épaisse nue,
Se dessinent au loin comme de hauts clochers.
Autour d'elle pourtant chacun de nous s'empresse ;
La foule avec ardeur la monte et la descend ;
Sur ses rocs décharnés se dirigent sans cesse
Les souvenirs de la vieillesse
Et les pas de l'adolescent.
Voici les jours où la vendange
Fait crier la vis du pressoir ;
Où de la teinte de l'orange
L'arbre se dore aux feux du soir ;

Où, des pleurs de la nuit baignée,
Pendue au fil de l'araignée,
La feuille morte se fait voir ;
Où le brouillard, qui sur la plaine
Lentement s'abaisse et se traîne,
Du soleil nous ravit l'espoir.
Le nid de l'hirondelle est vide :
Elle a fui d'une aile rapide,
Cherchant un ciel plus attiédi ;
Et, loin de l'aquilon perfide,
Un instinct assuré la guide
Aux climats riants du midi.
C'est l'instant de la rêverie.
Tout est morne dans la prairie ;
Rien n'y vient égayer les yeux :
Sur des bruyères qui jaunissent
Les chasseurs qui se réunissent
Abattent l'oiseau dans les cieux.
Mais voilà qu'une heureuse brise,
Dissipant d'humides brouillards,
Fait resplendir de toutes parts
Un jour pur qui nous favorise.
Voilà que l'horizon vermeil
Réjouit encor la nature ;

Et, sur un reste de verdure,
Épand les rayons du soleil.
Soudain la campagne se couvre
De fermiers dont la main s'entr'ouvre,
Jetant la semence aux sillons;
De sémillantes jeunes filles
Qui font, sous le coup des faucilles,
Tomber le blé noir des vallons,
Et de landaus, où se balance
La frileuse et molle opulence
Quittant le foyer des salons.
Je veux voir le dernier sourire
De l'automne qui se retire
En nous prodiguant ses trésors;
Du haut de la montagne nue
Je veux encor fixer ma vue
Sur les merveilles de nos bords.

Voyez sur cet abîme, et comme une ceinture,
S'attacher au Salève un rapide sentier.
De là s'étend au loin, ainsi qu'une peinture,
L'aspect de la belle nature
Qui décore un pays entier.

Plus les pas l'ont gravi, plus le regard dévoile
Les fleuves, les vergers, les hameaux d'alentour;
Le canton se déroule, il semble être une toile
Où mille objets divers paraissent tour à tour.
Quel spectacle pompeux! quelle sublime scène!
Que de champs, de jardins, de pampres, de forêts!
Mon œil enchanté se promène
Sur le vert gazon de la plaine
Et sur le sillon des guérets.
Que de riches couleurs dans cet amphithéâtre
Que le Jura termine à l'horizon lointain!
De combien de trésors la terre orne son sein,
Tandis que le Léman dans son onde bleuâtre
Reflète un ciel pur et serein!
Les chemins serpentant au milieu des vallées
Y semblent des rubans sur le sol répandus,
Ou des ceintures déroulées
Sur de vastes tapis à mes pieds étendus.
Là, combien de hameaux fameux dans notre histoire
Rappellent des aïeux les exploits meurtriers!
Plus d'un lieu couvert de lauriers
Évoque notre ancienne gloire.
Mais j'aime mieux fixer un regard attendri
Sur ce village heureux, séjour frais et tranquille,

Où l'immortel auteur d'Émile
Trouva dans son enfance un verdoyant abri.
Bossey, du grand Rousseau tes toits virent l'aurore;
Son bel âge a coulé dans tes prés, dans tes bois;
Tes échos redirent la voix
Qui dans le monde entier un jour, forte et sonore,
De l'homme proclama les droits.
Ah! pourquoi renverser le noyer séculaire
Qui voila de Rousseau la jeunesse et les jeux?[1]
Le philosophe, en visitant ces lieux,
Eût contemplé longtemps son ombre tutélaire;
Il eût été fêté des siècles à venir,
Et toute âme sensible, à le voir empressée,
Eût trouvé sous cet arbre, en venant le bénir,
Dans chaque branche une pensée,
Dans chaque feuille un souvenir.

Tout ce que vous aimez est dans cette étendue,
Tout ce qui vous fut cher anime ce tableau:
La patrie en entier, à vos pieds étendue,
A touché votre cœur d'un sentiment nouveau.

[1] Voyez les notes à la fin du poème.

L'Arve serpente dans la plaine ;
Son onde limoneuse en grondant se promène,
Rongeant la base des coteaux ;
Après mille détours, enfin son cours s'achève :
Vous la voyez, fuyant vers les murs de Genève,
Du Rhône, en s'y jetant, ternir les belles eaux.

Pour mieux considérer cet imposant ensemble,
Des rochers menaçants, qui pendent sans appui,
Vous offrent une voûte, et le promeneur tremble
Devant cette masse qui semble
Crouler et s'abîmer sur lui.
Mais depuis six mille ans ces pierres qui surplombent,
Le temps n'a pu les détacher,
Lorsqu'il parait, pour qu'elles tombent,
Que la main n'a qu'à les toucher.
Que de noms imprimés sur le rocher calcaire,
Par la mousse couverts, par la pluie effacés !
Au ténébreux oubli l'homme veut se soustraire ;
Dans la mémoire ou sur la pierre
Il veut que ses noms soient placés.
Ce désir l'accompagne au bout de sa carrière.
Il veut éterniser les jours qu'il a passés ;

A la postérité son âme serait fière
De léguer de vains sons prouvant qu'à la lumière
Ses yeux un jour furent ouverts,
Et que son corps, rongé des vers,
N'a pas toujours été poussière.
Saint désir d'immortalité,
Tu t'empares de la pensée!
Par le malheur notre vie oppressée
A toi se livre avec sécurité.
Au delà des soucis, des peines de la terre,
Nous brûlons d'entrevoir un meilleur avenir;
Ce besoin inquiet pour l'homme est un mystère,
Mais il aime à l'entretenir;
L'infortuné dans sa misère
N'a que lui pour le soutenir,
Et lorsqu'à tout son cœur se serre,
Il s'ouvre pour le contenir.

Auprès de ces rochers d'où la vue enchantée
Sur mille aspects riants se fixe tour à tour,
D'un antique château s'élève encor la tour,
Par l'outrage des ans lentement dévastée.
Là fut d'un haut seigneur le féodal séjour.

De ses murs, à toute heure, il s'échappe une pierre
Que pousse une branche de lierre
Qui parmi les débris se glisse et se fait jour.
Le lézard s'est caché dans ce donjon gothique;
Sa tête brusquement par un trou se fait voir,
Alors qu'un importun, abordant ce manoir,
A troublé le repos de son séjour rustique.
Là furent des plaisirs, des festins et des jeux;
Là sourit la beauté, là rougit l'innocence;
Là se sont réunis des vassaux et des preux;
Et des cailloux, disjoints entr'eux,
Attestent seuls ici cette vieille présence
De ceux qu'on y nomma des seigneurs, des heureux,
Auxquels nul aujourd'hui ne pense.
Aussi, qu'il connut bien le sort qui nous attend,
De ce séjour détruit l'ancien propriétaire!
Au-dessus de la porte il grava sur la pierre
Ces mots, que le plus simple entend:
Naître, souffrir, mourir! voilà notre devise.
Mais elle acquiert encor bien plus de vérité
Lorsqu'au front d'un château, par les ans dévasté,
On la découvre sur la frise,
Ou sur un pan de mur qui tout seul est resté.

J'aperçois Monetier, qu'on atteint hors d'haleine.
Salève partagé s'ouvre pour le cacher,
Et nul ne voit, depuis la plaine,
Les toits qui forment son domaine
Ni le faite de son clocher.
Monetier, frais vallon, oasis de feuillage,
Ton aspect ranime les sens;
De tes noyers touffus le magnifique ombrage
Ondoie au gré des zéphyrs caressants.
Que j'aime à contempler ton église gothique
Dont la flèche s'élève au sein d'arbres épais!
Que j'aime, le matin, entendre un saint cantique
S'élancer dans les cieux de ce séjour de paix!
Que de fois je m'assis sur l'étroit cimetière
Où dorment les aïeux du tranquille hameau!
Leur vie a coulé tout entière
Sous les branches du vieux ormeau,
Et tous les ans son vert feuillage
Étend un séculaire ombrage
Sur leur tombe et sur leur berceau.
Dans ce riant vallon, où le sort les fit naître,
La coupe de la vie a-t-elle moins de fiel?
Et les morts étendus dans cet enclos champêtre
Vécurent-ils plus saints, plus rapprochés du ciel?

Leur sort fut-il plus doux, leur âme plus candide?
Il semble en contemplant ces sites enchanteurs
Que les hommes y sont meilleurs
Et que le bonheur y réside.
Vaine chimère, hélas! l'égoïsme préside
Au milieu des cités comme au sein des forêts;
Le cri des passions, la voix des intérêts,
Sont ici des mortels la boussole et le guide.
Sous les lambris dorés du plus brillant palais,
Dans la modeste métairie,
Toujours des vœux outrés, partout de vains projets;
Dans la chaumière entre la fourberie,
Et le vice dans les chalets.

Là vécut toutefois cette brave Laurence,
Aubergiste attrayante aux séduisants propos;
Son bon cœur et ses bras furent toujours dispos
Pour accueillir et restaurer l'enfance.
L'omelette et les œufs, cuits chez elle à propos,
La rendaient des marmots une autre providence.
Oh! comme il me souvient de son humble foyer,
De ces bancs de sapin, de sa table en noyer,
Qu'entouraient l'appétit, la soif et la fatigue!

De procédés charmants comme elle était prodigue!
Nul toit plus que le sien ne fut hospitalier.
Hélas! elle n'est plus; un affreux incendie
Consuma la chaumière où coulèrent ses jours,
Et moi, reconnaissant, ma muse lui dédie
Quelques vers imparfaits, trop courts
Pour célébrer sa douceur infinie
Et le charme de ses discours.

De Monetier aimable patriarche,
Là tu mourus aussi, prêtre plein de bonté;
Les bénédictions accompagnaient ta marche
Au sein de ton troupeau, dont tu fus respecté:
Tu lui représentais Noé sortant de l'arche,
Souriant au raisin qu'il avait transplanté;
Tous étaient accueillis dans ton saint presbytère.
Laissant la controverse et son aigre venin,
Tu chérissais comme ton frère
L'enfant de Rome et celui de Calvin;
Tes cheveux blancs ne maudirent personne;
Jamais, pour nous damner, tu n'élevas la voix,
Et ton âme candide et bonne
S'ouvrait à tous les Genevois.

Heureux temps où, dans ce village,
Pour prêtre il se trouvait un sage
Et Laurence tout à la fois!

Pour atteindre le front de la montagne aride
Un rocailleux sentier domine ce vallon;
Il ondoie, en montant sur la côte rapide;
Au chalet le plus haut, sa trace qui me guide
Rend la pente moins rude et le chemin plus long.
Mais voilà qu'un bourreau de Flore,
Par la botanique exalté,
Sur le bouton qui vient d'éclore
En courant s'est précipité.
Puis, dans le sein de chaque plante
Qu'il arrache au sol dévasté,
Sa main méthodique et savante
Flétrit la fragile beauté.
Il n'y voit que des étamines,
Des alvéoles, du pollen;
Ses connaissances assassines
En font le barbare examen.
Fille des champs, il t'enveloppe
Dans un gros livre de papier,

T'admire avec son microscope,
Te voue à sa Flore d'Europe,
Et t'étouffe dans un herbier;
Tandis qu'enfant d'une autre secte,
Son ami, qui fouille un bourbier
Exhalant une odeur infecte,
Doucement empale un insecte
Qu'il brûle de classifier,
Afin d'entasser sous des verres
La race des coléoptères,
Qu'il doit toute crucifier.
Eh! messieurs, la littérature,
Dont vous n'avez aucun souci,
Offre une plus douce culture
Que ces horreurs en miniature
Par qui le cœur est rétréci.
Il vaut mieux chanter la nature
Que de la poignarder ainsi.

Je touche enfin la cime nue
Du Salève, à mes pieds foulé;
Je puis enfin porter ma vue
Sur tout le pays déroulé.

Que de différentes pensées
D'ambition, de fol orgueil,
Dans des âmes intéressées
Naissent à ce pompeux coup d'œil!
Dans cette magnifique arène
La cupidité se promène
Convoitant un ample butin;
Elle s'arroge en souveraine
Le riche tapis que la plaine
Lui présente dans le lointain;
Les champs, dont la campagne est pleine,
Forment son idéal domaine,
Et, dans son délire enfantin,
Elle voudrait qu'à son caprice
De Dieu l'immuable justice
Apposât le sceau du destin.
L'un, dans cet horizon immense,
Fixe le toit de son enfance,
Théâtre de ses premiers jeux;
D'un œil humide il considère
L'asile où les soins d'une mère
Lui donnèrent des jours heureux.
Un autre cherche en vain la pierre
Qui, dans l'herbe d'un cimetière,

Recouvre son frère endormi;
Il ne peut qu'entrevoir la branche
Du saule pleureur qui se penche
Sur la tombe de son ami.
Loin des foyers de sa patrie
Traînant sa morne rêverie,
Là le proscrit infortuné
Regrette la douce contrée,
Pour lui plus chère et mieux parée,
Où vit son père abandonné.
Lorsqu'à ses maux indifférente,
Auprès de lui, la foule vante
De ces lieux l'aspect solennel,
Le front pâle, à peine il écoute,
Et regarde en pleurant la route
Qui conduit au toit paternel.

Autour de moi quel calme! A peine si l'abeille
En bourdonnant à mon oreille,
De fleur en fleur quête son miel,
Et si parfois l'oiseau de proie
Pousse en planant un cri de joie
Lorsqu'il fend les plaines du ciel.

Mon Dieu! quel sublime spectacle
Pour confondre l'athée et pour ravir tes saints!
C'est ici le vrai tabernacle
Et l'église, œuvre de tes mains;
Oui, ce tableau que je contemple
Est le seul qui s'allie aux chants de ta splendeur :
Est-il une chapelle, un temple,
Qui nous dise mieux ta grandeur?
Combien un tapis de verdure,
Un air frais, un temps pur, un soleil radieux,
Élèvent plus notre âme au souverain des cieux,
Que les piliers noircis d'une antique structure
Soutenant une voûte obscure
Où rien ne peut parler aux yeux!
Sa voix ne se fait-elle entendre
Que sous de vieux arceaux par le temps enfumés,
Où, dans des jours accoutumés,
L'airain nous invite à nous rendre?
Les dons que sa main a semés,
En les voyant, l'homme sait les comprendre.
Sous le dôme des cieux, au milieu des déserts,
Sur la cime des monts, ou sur les bords de l'onde,
Ces pêcheurs inspirés, qui changèrent le monde,
De leur voix remplissaient les airs :

Du Très-Haut pour dire la gloire
Ils ne torturaient point leur rebelle mémoire,
Ils ne s'enfermaient point au sein d'une prison
Qu'ornait la froide architecture;
Pour temple digne d'eux ils avaient la nature,
Et pour murailles l'horizon.
Point de siéges gardés pour les grands de la terre,
Point de place vendue aux Crésus de leur temps;
Et cette égalité que, d'une voix austère,
Proclamaient ces mortels de génie éclatants,
N'était point profanée au noble sanctuaire
Où tonnaient leurs mâles accents.
C'est en face de tes merveilles,
Jéhovah, qu'ils avaient un ascendant vainqueur;
Et, lorsque ta parole enchantait les oreilles,
La nature touchait le cœur.
Autour de moi quelles pierres énormes
De leur poids colossal écrasent le terrain?
Quels aspects variés, quelles bizarres formes,
Elles offrent dans le lointain!
Qui lança sur un mont calcaire
Ces blocs immenses de granit?
Quel inconcevable mystère,
Entassant ces rochers, par couches les unit?

D'un pouvoir inconnu ces lieux portent l'empreinte;
L'esprit en est frappé, l'œil en est ébloui :
L'impie en les voyant a tressailli de crainte,
Et le chrétien s'est réjoui.

Les vagues du Léman limpide
Roulent en mugissant sur le lac courroucé,
Et l'onde bondissante, en son essor rapide,
Blanchit et disparait au sein du bleu foncé
Qui couvre la plaine liquide
Où l'esquif flotte balancé.
D'un nuage, fuyant au-dessus de ma tête,
L'ombre descend du haut des airs;
Des clochers du vallon elle brunit le faite;
De leur flèche éclatante elle éteint les éclairs;
Des tours du monastère elle obscurcit la crête;
Et ce point noir, que rien n'arrête,
Rampe sur les forêts, les champs et les déserts.
Les fermes, les châteaux, dont la campagne est pleine,
Semblent des cailloux blancs épars sur le gazon;
Le sommet des coteaux, que je distingue à peine,
S'efface et se fond dans la plaine
Qui s'enfuit jusqu'à l'horizon.

Ici l'air est plus pur, il grandit la pensée;
L'esprit prend son essor dans l'espace azuré;
Dans les plaines du vide il se sent attiré.
Vers l'infini l'âme s'est élancée :
Elle poursuit l'oiseau dans son vol incertain,
Le nuage dans l'atmosphère,
Tout ce qui plane sur la terre,
Tout ce qui disparait à l'horizon lointain,
Et qui semble vouloir chercher une autre sphère
Pour trouver un meilleur destin.
Mais non ; il faut s'unir à ce monde frivole,
Dont le théâtre est à mes pieds ;
En vain l'esprit plane et s'envole,
Ces courts moments d'erreur sont bien vite expiés.
Réveille-toi, mortel! au sentier de la vie
Rentre sans murmurer, et marche sans effroi.
De la terre, a-t-on dit, le sort t'a fait le roi :
Mais cette royauté n'est pas digne d'envie,
Et si d'un sort meilleur elle n'était suivie,
Oh! que je pleurerais sur moi!

Oui, dans mon sein je cherche en vain la joie
Que j'éprouvais jadis sur ces rocs élevés;

Le fil de mes destins n'est plus d'or et de soie,
Ces torrents d'allégresse, où notre âme se noie,
A l'enfant seul sont réservés.
Dieu! quels transports quand je touchais la crête
D'où mon regard vainqueur plongeait dans le vallon!
Ce mont gravi par moi semblait une conquête;
La nature me faisait fête:
Un insecte, une fleur, un brillant apollon,
Tout ravissait mes sens, nourrissait mon délire,
Et dans ces mêmes lieux aujourd'hui je soupire,
Sans chercher près de moi ni fleur ni papillon.
Ah! laissez-moi pleurer ces trop courtes années,
Où, pour un jeune cœur, facile à s'émouvoir,
Les roses du plaisir ne sont jamais fanées;
Où les heures sont couronnées
Par la jouissance et l'espoir;
Où, d'une âme angoissée ignorant la souffrance,
On ne saurait unir au chagrin qui s'avance,
La torture de le prévoir;
Où, dans sa molle insouciance,
On est heureux sans le savoir!
Et peut-être une fois, revenant en arrière,
Dans mon esprit chagrin évoquant le passé,
Je pourrai regretter, de ma triste carrière,

L'espace aujourd'hui traversé :
Ainsi mon avenir s'enfonce
Dans un sentier parsemé de douleurs;
Ainsi je ne vois que la ronce
Où jadis j'ai cueilli des fleurs.

Des vaines rumeurs de la terre,
Assis sur un rocher, pensif et solitaire,
Mon oreille écoute le bruit.
Le chant du coq de la chaumière,
Les grelots du troupeau que le pâtre conduit,
L'aboiment du limier traversant la bruyère,
La voix du chasseur qui le suit,
Les cris du laboureur courbé sur sa charrue,
Le char retentissant qui roule dans la rue,
Tout se mélange, ainsi que les sons des concerts :
A peine auprès de moi si tous ces bruits divers
Légèrement frappent les airs
Avant de mourir dans la nue.

Que d'intérêts pourtant s'agitent dans ces lieux!
Que de biens, que de maux étalés sous mes yeux!

Des cloches des hameaux les nombreuses volées
Disent aux fils de ces vallées
Du mourant les derniers adieux;
Qu'un enfant naît ou qu'un vieillard succombe;
Et l'entrée à la vie et l'entrée à la tombe
Ensemble ont retenti par la voix de l'airain.
Le baptême, la mort, l'hymen et l'agonie,
Unissant dans le ciel leur bizarre harmonie,
Proclament les arrêts du maître souverain,
Et leurs glas différents dont le son se marie
Entretiennent la rêverie
Du philosophe assis sur le sommet lointain.

Combien, dans cet espace immense,
De projets avoués, ou par l'ombre couverts,
Que l'avenir détruit et que ce jour commence!
Combien l'ambition de sa vaine démence
Remplit ce point de l'univers!
Celui-ci veut de l'or, celui-là de la gloire;
Là règne l'amour-propre, ailleurs c'est la fierté;
L'un veut sa place dans l'histoire,
Un autre au cœur de la beauté:
Pour moi, le front baissé, sur des feuilles légères,

Aimant la poésie et son charme vainqueur,
Je m'efforce à fixer les traces passagères
De mille émotions qui glissent dans mon cœur;
Et peut-être à mon goût des âmes étrangères
Accueilleront ces vers d'un sourire moqueur!

Mais quel est ce joli village,
Au bas du Salève étalé,
Qu'une auréole de feuillage
Aux yeux tient à demi voilé?
C'est Mornex, ce séjour champêtre
Abrité des souffles du nord,
Où le malade trouve un port,
Et dans lequel il sent renaître
Des jours qui coulent sans effort.
Là, d'un air pur et salutaire
Entourant sa fragilité,
Dans une suave atmosphère
Il vient respirer la santé;
Là, son oublieuse incurie,
Bannissant tout souci rongeur,
A son âme longtemps flétrie
Rend le repos et la vigueur.
Il sent, au sein de la prairie

Où s'entretient sa rêverie,
Tarir ses mortelles douleurs.
Sans soins, sans projets, sans envie,
Voilà qu'il remonte à la vie
Par des sentiers semés de fleurs.
C'est là que domine et s'élève
D'un philosophe de Genève
L'ermitage souvent chanté [2];
Là, cet ami de la nature,
Sur les prés, les bois, la verdure
Épancha sa célébrité.
Il n'est plus; mais sa renommée
Sur sa retraite accoutumée
Plane et semble la protéger;
Tout y rappelle sa mémoire;
L'amitié, les arts et la gloire
Viennent là se la partager.

Déjà l'ombre du grand Salève
Atteint les toits de Monetier.
Le cri du hibou qui s'élève
A retenti dans le sentier;

[2] Voyez les notes à la fin du poème.

Le soleil, dont le cours s'achève,
N'a que peu d'instants à briller,
Et ce beau jour n'est plus qu'un rêve
Que déjà le soir nous enlève,
Que demain doit faire oublier.
La nuit pour nous est bientôt close;
Une légère teinte rose
Des Alpes couvre le penchant;
En vain la clarté s'évapore,
Leur front neigeux reflète encore
Les derniers rayons du couchant.
L'angelus aux prochains villages
A retenti sous des feuillages
Que la rosée a rafraichis,
Et les bœufs de la métairie
Rentrent lassés dans l'écurie,
D'un lourd attelage affranchis.
De la nuit voici venir l'heure:
Songeons à gagner ma demeure;
Le sommeil, sur moi balancé,
Le front couronné de verveines,
M'y versera l'oubli des peines
Et les doux songes du passé.

NOTES

[1] Le noyer qui ombrageait la cour de M. Lambercier a été abattu par des Vandales insensibles aux souvenirs du génie.

[2] Cet ermitage a été construit par les soins de M. Gosse, père, savant pharmacien de Genève, qui s'est livré à diverses recherches dans plusieurs arts utiles; il fut reçu membre correspondant de l'Académie des sciences, pour y avoir remporté deux prix consécutifs; il le devint ensuite de l'Institut, et eut l'honneur d'être admis comme membre associé ou correspondant de la plupart des académies ou des sociétés savantes de l'Europe.

Un M. Pattey, ami de J. Delille, lui ayant fait dans une lettre la description de l'ermitage de Mornex, le célèbre poète en tira parti, et fit à ce sujet un charmant morceau de vers, qui devait être ajouté au poème des *Trois Règnes de la Nature* dans la première édition qui en aurait été faite : la mort de J. Delille, arrivée le 1er mai 1813, empêcha l'insertion de ces vers, qui furent adressés par l'auteur à M. Pattey le 2 août 1812; ils sont donc inédits, et M. Pattey les ayant remis à M. Gosse, père, je dois à l'obligeante communication qui m'en a été faite par M. Gosse, fils, de pouvoir les offrir à mes lecteurs.

« Linné, réjouis-toi ! le Nord vit ta naissance,
Mais ton plus beau trophée enorgueillit la France.
Près de ces monts fameux, qu'en son cours triomphal
Franchit pour la sauver un moderne Annibal,
Dans ces lieux où sont nés Bonnet et de Saussure,
Chacun révère en toi l'élu de la nature;
Chacun à ton flambeau découvre ses secrets,
Et d'un culte touchant tous honorent tes traits.
Vois-les sur cet autel dont la base se fonde
Sur ces rocs décharnés, vieux ossements du monde,

Où, par des soins nouveaux, sur des sommets déserts,
Flore a vu resplendir ses trésors dans les airs.
Là, tout est imposant, là, ton auguste image
Change en un sanctuaire un modeste ermitage,
Et ton buste, embaumé des plus douces odeurs,
Semble toucher au ciel dans un berceau de fleurs.
Honneurs lui soient rendus, au solitaire aimable
Qui fit d'un sol ingrat un jardin délectable,
Et dont l'art enchanteur, à tous les yeux surpris,
Émailla ces rochers des nuances d'Iris !
Prêtre de ce séjour, dont l'air seul rend la vie,
Aux écrits de Linnée il puisa le génie;
Digne émule du maître, aussi simple que lui,
Ami de la nature, il l'observe et la suit :
Dès ses plus jeunes ans, dans ses courses pédestres.
Il recueillit, classa les familles alpestres,
Et de l'art d'Épidaure étudiant les lois,
Des peuples végétaux assigna les emplois :
Il en connaît les noms, les vertus et l'usage;
Et ses philtres savants, digne étude du sage,
Au lit du moribond conduisant la santé,
Rendent aux teints flétris les fleurs de la beauté.
Heureux, trois fois heureux, qui peut dans son asile
Goûter de son esprit l'aménité facile !
Près de Linnée, assis dans la belle saison,
Étendre ses regards sur l'immense horizon !
A ce sublime aspect l'âme est divinisée;
Là, s'épure le cœur, s'exalte la pensée;
Et du Dieu créateur, le mystère aplani
Étale l'univers, magnifique infini,
Comme un cercle éternel où, sans circonférence,
Partout pour point central veille la Providence. »

GAUDY

SALÈVE

SALÈVE

Pour nous, laissons à ces nobles montagnes
Dont les remparts voisins de nos campagnes
Incessamment réjouissent les yeux,
Laissons courir l'étranger studieux,
Et l'étourdi qui par fanfaronnade
De leurs sommets veut tenter l'escalade,
Et la coquette et le fat éventé
Allant partout admirer la nature :
A moins de frais, avec plus de gaîté,
Le jonc en main, sans suite, sans voiture,
Libres de soins, affranchis d'embarras,
Faisons ailleurs un modeste voyage :
De nos aïeux suivant l'antique usage,
Sur le Salève allons porter nos pas.

Venez; suivons cette troupe joyeuse
Qui, serpentant par cet étroit sentier,
Grimpe au vallon du riant Monetier.
Dans le hameau la grange spacieuse
D'un déjeuner nous offre les apprêts:
Le vin du lieu, salutaire piquette,
Un beurre exquis, des œufs, une omelette,
L'étain luisant, du banquet font les frais.
Point de contrainte: on y choque, on y chante;
Le froid jargon, l'épigramme méchante,
N'y viennent point effaroucher les ris...
Mais, quoi! déjà les rustiques lambris
Sont transformés en salon pour la danse;
Déjà j'entends préluder en cadence
La clarinette à l'accent enchanteur;
Elle s'unit au violon sonore
Que sur un banc accorde un amateur;
En cercle errant, devant le spectateur,
Maint couple heureux passe et repasse encore.
Une Perrette aux robustes attraits,
Du seuil de l'aire, en élevant sa tête
Timidement contemple cette fête:
Versac la voit, et, charmé d'un teint frais
Que font valoir l'émail d'une dent blanche,

De bruns cheveux et l'habit du dimanche,
Il vient, l'invite, et, l'entraînant au bal,
La fait sauter sur un rhythme inégal.

Après la danse, on parcourt le village;
Sous les noyers on foule le gazon,
Puis sur le roc qui près de l'*Ermitage*
Se creuse en voûte, on va graver son nom,
Et consigner la date du voyage.
Que de serments, que d'amoureux secrets,
Sont répétés sur la tendre fougère!
Paix! paix! silence! Oréade légère,
Qui présidez à ces antres discrets.

. . . . . .

De ce vieux mur dont les cent bras d'un lierre
En serpentant étreignent le contour;
De l'esplanade, où cette ancienne tour
Couvre nos fronts d'une ombre hospitalière,
Distinguez-vous le Canton tout entier?
— Tout entier! — Oui; de la Laire à l'Hermance,
Et de Collex aux chaumes de Veyrier,

Tout est à nous! Dans cet espace immense,
Ah! que de bourgs, de champs féconds et verts,
Que de hameaux à des titres divers
Chers à nos cœurs, à notre orgueil peut-être!
Voilà Pinchat dont le coteau champêtre
Loin de nos murs vit fuir Emmanuel;
Voilà Versoix, où jadis la victoire
Para nos fronts d'un laurier immortel,
Et vingt châteaux témoins de notre gloire,
Jussy, Gaillard, Saconnex et Peney;
Et cette plaine où le brave Vérey,
Digne officier de nos bandes guerrières,
Disait aux siens de carnage altérés:
Ah! laissez-en pour labourer les terres!

Voyez ces toits de pampres entourés,
Qu'à nos côtés le Salève couronne;
C'est de Bossey le hameau fortuné:
Il ne doit rien aux faveurs de Bellone;
Il n'offre point à notre œil étonné
D'un marbre usé l'inscription stérile,
Ni d'un château les orgueilleuses tours;
Non, mais c'est là que le peintre d'Émile

Au sein des jeux passa ses premiers jours.
Combien de fois, rêveur et solitaire,
J'ai visité ces riants alentours,
Interrogé les murs du presbytère
Et sa terrasse, et cherché ce noyer
Que d'une eau pure arrosait Lambercier!

Répondez-moi, vieux pasteurs du village:
Qu'avez-vous fait de ses larges rameaux,
Et de son dôme, honneur de nos hameaux?
Qu'est devenu son tronc miné par l'âge?
Quand le mûrier du Cygne de l'Avon
Tomba frappé par l'avide cognée,
On vit gémir l'Angleterre indignée ;
Aux cris plaintifs des Muses d'Albion,
La plante auguste aux flammes condamnée
Fut recueillie avec dévotion;
On en forma des coupes gracieuses,
Des coffrets d'or et d'ivoire incrustés,
Joyaux sans prix, reliques précieuses,
Du dieu des arts justement respectés.
Et nous, ingrats.... Que dis-je? un Praxitèle,
Un Phidias des rives du Léman,

Ne va-t-il pas à sa gloire immortelle
Dresser bientôt un noble monument?
Le bloc est prêt; il s'anime, il s'élève,
Ce sont ses traits; c'est bien lui... c'est Rousseau!
Honneur, Pradier! à ton savant ciseau;
Honneur à vous, dignes fils de Genève!
Qui de ce marbre embellissez ces bords;
De nos aïeux vous réparez les torts.
A l'étranger, quand, fier de sa patrie,
Le Genevois montrera ses trésors,
Ses arts divins, son heureuse industrie,
Ses quais naissants et ses ponts suspendus,
Au nom d'ÉMILE il ne rougira plus.

GAUDY

NOS ROIS

NOS ROIS

Le char du Dieu qui verse la lumière
Va du Jura franchir le dôme altier;
Il faut quitter, champêtre Monetier,
Tes bois touffus, ton agreste chaumière,
Et regagner ton rapide sentier.
Pressons nos pas.... D'où partent ces fusées,
Ces serpenteaux, ces gerbes embrasées,
Dont les éclairs enflamment ces hauteurs?
De quels accents retentit la colline?
Quels pavillons sur l'onde cristalline
Voit-on flotter? Ah! les NAVIGATEURS
Vont terminer leur fête solennelle.
Entendez-vous? De ses éclats bruyants,
A leurs vaisseaux le bronze nous appelle.

Courons de l'ancre affranchir la nacelle;
Ornons ses mâts de festons ondoyants;
Que la résine à sa proue étincelle;
Embarquons-nous, et du son des hauts-bois,
Accompagnons des refrains genevois.

Le beau coup d'œil! L'escadre tout entière
Est réunie, et d'une aile légère,
Le vent du soir, sans peine, sans effort,
En se jouant, l'entraîne vers le port.
Autour des flancs de la barque amirale,
Qui, radieuse, au sein des tourbillons,
Tonne, et poursuit sa marche triomphale,
Mille bateaux tracent de longs sillons;
Le nocher boit, la beauté rit et chante,
Un flot joyeux baigne leurs pavillons,
Et de la Nuit la déesse riante
Épand sur eux l'argent de ses rayons.
Mais devançons cette flotte brillante,
Et sur le port, de son débarquement
Allons goûter le spectacle charmant.
Deux ponts étroits de la barque au rivage
Sont disposés sur un ais vacillant:

Malheur à ceux qu'un jus trop pétillant
A couronnés de quelque lourd nuage!
Par un faux pas entraînés dans les flots,
Ils vont servir de risée aux badauds....
Enfin, les rangs, reformés sur la plage,
D'un pied peu sûr marchent sous leur drapeau.
Avançons-nous. Voyez-vous à leur tête,
Tout rayonnant, le héros de la fête?
Distinguez-vous son habit, son chapeau
Resplendissant des fruits de sa victoire?
Monarque heureux! le burin de l'histoire
A l'étranger n'apprendra pas ton nom;
Tu régneras exempt d'un grand renom,
Partant, d'ennuis, de soucis, d'humeur noire;
Point de soupçons, de troubles ennemis;
Dans un festin tu pourras rire et boire,
Et tes sujets seront tous tes amis.
Aux bords fleuris où d'un bassin limpide
Le Rhône sort, et s'élance, rapide,
Pour embrasser de son flot inconstant,
Devers Lyon, la Saône qui l'attend;
Dans un salon peu somptueux, mais vaste,
Sur un mur blanc, sans appareil, sans faste,
Vingt autres chefs par la toile animés

Offrent leurs traits à nos regards charmés.
De courtisans une insipide troupe
Dans leur palais ne brûle point d'encens;
Mais le buveur, près d'eux vidant sa coupe,
Les fait sourire à ses joyeux accents.

Ces rois chéris qu'au jour de la victoire
Avec transport les soldats genevois
Ont, dans leurs jeux, portés sur le pavois,
Que je les nomme aux Filles de Mémoire:
C'est toi, Le Bœuf; c'est toi, riant Vignier
Dont le surnom n'obscurcit point la gloire;
C'est toi, Babault, son digne devancier;
C'est toi, surtout, ô Moïse premier [1],
Prince brillant, que Genève renomme,
Et qu'à nos yeux l'art heureux de Prud'homme
Dans ce portrait a si bien retracé!
Son teint est frais, sa jambe fine et belle,
Et d'un feu vif éclate sa prunelle.

[1] Le Bœuf, roi de la Navigation en 1739; — Jacob Babault, 1752; — Guillaume Vignier, 1761; — *Moïse premier,* Moïse Maudri, qui fut roi de l'Exercice pendant plus de vingt ans.

Sur son front large, en trois angles troussé
Un feutre court lui sert de diadème;
De son adresse ingénieux emblème,
Entre ses mains un long tube est placé.
Quel ornement brille à sa boutonnière?
Ah! ce n'est point un signe héréditaire,
Colifichet par l'orgueil inventé,
Un ruban vain, prix d'une humble requête,
D'un placet d'or par Midas présenté:
Cette médaille est la noble conquête
D'un talent cher à notre liberté.

Et qui dira le beau jour de ta fête,
Roi fortuné? Par quel savant pinceau
En verrons-nous retracer le tableau?
Clio n'a point dans ses doctes annales
Inscrit ces jeux, heureuses saturnales,
Où le plaisir confondait tous les rangs;
Mais que de fois j'ouïs mes vieux parents,
Au coin du feu, dans leurs fauteuils antiques,
M'en répéter les détails authentiques!
Écoutez-les; je prétends, à mon tour,
Vous en croquer une esquisse légère.

De la colline où le temple de Pierre
Jusques aux cieux dresse sa triple tour,
Nos Magistrats, dès la pointe du jour,
Descendent tous, puis viennent du monarque
Environner le modeste séjour.
Ils sont suivis de vingt seigneurs de marque,
De Gallitzin, de Clive, d'Hamilton,
Du savant Moore et du riche Mahon,
Ce lord heureux dont la brillante adresse
Ravit la palme aux archers genevois.
De son logis accourant à leurs voix,
Maudri paraît, et des cris d'allégresse
De tous côtés font résonner nos toits.
Qu'il était beau! Sur toute sa personne
Que d'agrément! et qu'un air de bonté
Tempérait bien l'éclat de sa couronne!
De deux Consuls il s'avance escorté;
Pour l'admirer chacun quitte l'ouvrage,
Et dans les rangs formés sur son passage
On dit tout haut: Le voilà! le voilà!
Hors des remparts on arrive; c'est là,
Sur le gazon, que cent tentes dressées
D'un camp guerrier présentent le tableau,
Et qu'en gradins élevé sous l'ormeau
Un trône attend nos belles empressées.

Brillants soldats des jeunes bataillons
Dont aujourd'hui la patrie est si fière;
Vous qui riez au mot de *Brecaillons*,
Et méprisez leur antique bannière,
Dans ce beau jour, ah! pourquoi vos regards,
De Plainpalais embrassant l'étendue,
Ne purent-ils voir de ces fils de Mars
Et le bon tour et la riche tenue?
Leurs ceinturons sur le nombril serrés,
Leurs brefs chapeaux de galons entourés,
Leurs habits gris aux basques allongées,
Valaient peut-être et vos fracs écourtés,
Et ces bonnets du Sarmate empruntés
Dont nous voyons vos têtes surchargées.
Vos grenadiers sont bien faits, bien plantés;
Leur œil est vif, leurs moustaches sont fières,
Mais ils n'ont point ces ventres arrondis
Qu'avec raison nous estimions jadis.
Et les dragons, quelles troupes guerrières,
Quels corps d'élite en Europe admirés,
Purent jamais leur être comparés!
Il fallait voir, sous leurs drapeaux dorés,
Aux feux du jour rayonner l'écarlate
Et du chamois la couleur délicate!

Je le sais bien, de leur lustre envieux,
Quelques jaloux prétendent que l'un d'eux,
Par un froid vif étant en sentinelle,
Reçut des mains de sa moitié fidèle
D'un *chauffe-pied* le secours précieux.
Mais ce trait-là ne peut flétrir leur gloire;
Plus d'un guerrier célèbre dans l'histoire,
A la mollesse, à des soins délicats,
Sut allier, au moment des combats,
Et le talent qui fixe la victoire,
Et la valeur des plus hardis soldats.
Tel fut jadis le fils de Clinias,
Et, de nos jours, ce Fronsac dont Bellone
Guida les pas aux champs de Fontenoi,
Qui des Anglais renversa la colonne,
Et dans Mahon fit triompher son roi.

A Plainpalais quand l'imposant cortége
Est arrivé, que chacun est placé,
Et que le prince élevé sur un siége
A salué tout son peuple empressé,
Nos légions qu'un commandant habile
Forme en deux corps l'un à l'autre opposés,

Par mille cris jusques aux cieux poussés
Font retentir les remparts et la ville.
C'est le signal que Mavors[1] a donné;
Le tambour bat, et la trompette sonne:
Le grenadier, que la flamme environne,
S'élance alors, sans paraître étonné;
Le fusilier, son rival en courage,
Brave en riant la tempête et les coups,
Et le dragon, sur le champ de carnage,
Par sa valeur les éclipse encor tous.

Comment tracer de ce jour mémorable
Tous les hauts faits, et cet art admirable
Avec lequel nos stratéges savants
Firent mouvoir tant de corps différents?
Comment décrire et l'habile embuscade
Où vint tomber un escadron surpris,
Et ces convois souvent pris et repris,
Et ce beau pont, durant la mousquetade,

[1] Surnom de Mars.

Sous nos guerriers s'écroulant en débris?
Non, cher lecteur, dans la plaine féconde
Où la victoire illustra Marengo,
Dans la campagne où, près de Waterloo,
Fut terrassé le conquérant du monde,
On ne vit point briller d'un tel éclat
Ni l'art du chef, ni l'ardeur du soldat.

De douze coups les cloches argentines
Faisaient déjà résonner nos courtines,
Et le combat, loin d'être terminé,
De plus en plus devenait acharné,
Quand tout à coup, poudreux et hors d'haleiné,
De mille enfants et de femmes suivi,
Un messager arrive dans la plaine,
Et dit : SOLDATS ! LE DINER EST SERVI.
O doux spectacle ! A ces mots pleins de charmes,
L'airain se tait, les fers sont rengaînés,
Et nos héros de palmes couronnés
A leur fureur, au choc affreux des armes,
Font succéder, sans nuls ressentiments,
Des chants de joie et des embrassements.

De même aux bords que le Tibre féconde,
On vit un jour et Sabins et Romains,
Après avoir ensanglanté son onde,
Poser le glaive et se tendre les mains.

PETIT-SENN

LES AIGLES GENEVOIS

LES AIGLES GENEVOIS [1]

Il est un noble oiseau, dédaigneux de la plaine,
Dans la nue égaré, que notre œil suit à peine,
Qui plane sur nos monts, s'abat sur leur sommet;
A la cime d'un roc il va bâtir son aire,
Et son cri belliqueux retentit solitaire
Dans l'océan d'azur que son vol lui soumet.

Immobile dans l'air, appuyé sur son aile,
Le soleil frappe en vain son ardente prunelle,
Il brave les rayons de l'astre radieux;

[1] Pour l'intelligence de cette pièce de vers à l'étranger, il faut dire que les aigles, ARMOIRIES de notre ville, vivent, au bord du Rhône, emprisonnés dans une cage.

Puis, prenant son essor, il s'élève en spirale;
Offrant à l'aquilon sa taille colossale,
Il monte, monte encore, et se perd dans les cieux.

L'aigle est roi de l'espace où son vol se balance.
Du séjour du tonnerre à sa proie il s'élance,
L'enlève, la retient, suspendue à son flanc,
Puis, sur un pic désert, siége de son empire,
Dans le vaste silence où lui seul il respire,
Il assouvit sa faim, et s'abreuve de sang.

Il ne saurait souffrir la dure servitude:
A son cœur généreux ce poids serait trop rude;
Mais l'homme dans son nid le surprend jeune encor,
A peine revêtu de ses plumes naissantes,
Avant qu'il soit armé de serres menaçantes,
Avant que vers la nue il ait pris son essor.

Alors, morne, pensif, indigné de sa cage,
Le triste enfant des airs grandit pour l'esclavage;
Devinant un bonheur dont il n'a pas joui,
Il veut, dans un transport, qui quelquefois l'anime,

S'approcher en volant de cet astre sublime
Dont son œil enflammé ne peut être ébloui.

Quoi! ces divins oiseaux, qui, sur les bords du Tibre,
Décoraient l'étendard d'un peuple fier et libre,
A tel point parmi nous seraient humiliés!
Ah! rendez-leur plutôt la liberté chérie!
Et qu'ils voient, en planant sur ma belle patrie,
Le soleil sur leur tête et l'orage à leurs pieds!

Ouvrez à leur exil un plus vaste domaine!
Qu'ils puissent dans ces lieux où le sort les amène
Déployer de leur vol l'élan trop comprimé!
Qu'ils puissent, étendant leur aile magnifique,
Montrer aux citoyens de notre république
Que rien dans nos remparts ne gémit opprimé!

PETIT-SENN

ÉPITRE DU FANTASQUE

A LA FEUILLE D'AVIS

Le FANTASQUE est le titre d'un journal littéraire que Petit-Senn avait entrepris de rédiger seul ou presque seul en 1830.

La FEUILLE D'AVIS publie les actes officiels du gouvernement, les insertions judiciaires, les décès, des annonces diverses, etc.

ÉPITRE DU FANTASQUE

A LA FEUILLE D'AVIS

Toi qui longtemps chez nous as paru toute seule,
Vieille *Feuille d'Avis*, ma respectable aïeule,
Qui frayas la première un chemin aux journaux,
De récits mensongers quotidiens arsenaux;
Toi, que la vérité plus sûrement dirige,
Pure d'excès fâcheux et vierge de litige,
Qui, toujours façonnée aux règles du devoir,
N'as jamais fait courir les huissiers du pouvoir,
Qui d'aucun avocat n'as séché l'écritoire
Pour défendre tes mots contre un réquisitoire,
C'est à toi que j'écris, pour te féliciter

De jours qu'à nos respects tu peux tous présenter.
Heureux qui peut ainsi, dans sa vaste carrière,
Sans trouver un remords regarder en arrière,
Remonter à sa source, et, dans ce long sentier,
Voir le calme et l'honneur l'occupant tout entier!

Et qu'importe, après tout, ce cliquetis de phrases
Qui, des lecteurs badauds, provoque les extases?
Qu'importe cette prose où le bel écrivain
Gourmande la puissance et la gourmande en vain?
Que nous font ces discours où brille la figure?
Le sort au vrai mérite en fait-il moins injure?
En voit-on moins le riche, en son noble attirail,
Promenant sa paresse au milieu du travail,
Parmi les ouvriers que son luxe bafoue,
De son cabriolet faire jaillir la boue?
D'ailleurs le publiciste, eût-il cent fois raison,
Émancipe le monde et gagne la prison.
Cette âpre liberté, dont il suit l'effigie,
Le conduit avec pompe à Sainte-Pélagie,
Et le tribun du peuple, emmaillotté d'écroux,
Soutient l'indépendance et vit sous les verrous.
Non, tu n'as point voulu, dans cette affreuse lice,

Te trouver face à face avec notre police,
L'irriter contre toi par d'imprudents propos,
Et tu sacrifias ta gloire à ton repos.
Même tu ne veux pas, de la grammaire éprise,
Entraver par ses lois ton utile entreprise.
L'ingénu barbarisme et le langage impur
Ont trouvé dans ton sein un port facile et sûr.
Avons-nous jamais vu le forcené puriste,
De tes fautes sans nombre étalant une liste,
Appeler la vengeance et l'indignation
Sur ton français bâtard fait sans prétention?
Non, tout ce qu'on t'écrit de ta presse est bien digne,
Lorsque, pour l'imprimer, on solde tant la ligne.
Le plus grand prosateur qui soit dans nos cantons
N'obtiendrait point gratis place en tes feuilletons.
Qui pourrait t'accuser de capter les suffrages
Par ce luxe emprunté qui pare tant d'ouvrages?
Le goût d'un typographe a-t-il fait ton succès,
Comme tant de journaux genevois ou français?
Non, chez toi ne sont point vignette et cul-de-lampe;
Au-dessus de ton titre on ne voit point d'estampe.
Si le timbre à ton chef se dessine imprimé,
Tu voudrais, j'en suis sûr, qu'il te fût supprimé;
Car cet ornement-là n'est pas de ceux qu'on brigue;

Pour s'en voir exempté plus d'un journal intrigue;
Mais la griffe légale au front de l'écrivain
Vient augmenter sa perte ou lui rogner son gain.
Rien de moins somptueux que le vieux caractère
Que foule en gémissant ta presse héréditaire;
Aussi voit-on les *a*, les *u*, les *v*, les *e*,
Offrir à tes lecteurs leur squelette effacé;
Ou leur forme hydropique, et d'encre toute pleine,
Présenter à leurs yeux une lettre incertaine.
Ton papier! en est-il un moins beau que le tien?
Non; ton mérite est seul ton modeste soutien.
Mais le gourmand chez toi trouve l'aimable adresse
Qui le guide aux objets de sa vive tendresse;
L'eau lui vient à la bouche en parcourant les mets
Qu'à son maître d'hôtel chaque jour tu promets:
Il voit sur tes feuillets le Bordeaux, le Champagne;
Il se croit, à leur vue, en pays de Cocagne;
Le Beaune, le Volnais, l'Aï, le Condrieux,
Semblent de tous côtés ruisseler à ses yeux.
Il aspire déjà leur fumet confortable;
Son imagination les transporte à sa table;
Il prend note sur note, et bénit le destin
Qui fait servir ta presse au succès d'un festin.
Pas un baril d'anchoix n'arrive en nos boutiques

Sans que ton feuilleton ne le dise aux pratiques ;
La truffe ne saurait être chez *Moglia*
Sans qu'en ton feuilleton elle ait dit : Je suis là.
Ces nouvelles, vraiment, valent bien la bataille
Qu'un bulletin sanglant nous peint et nous détaille ;
Toi, si tu dis les morts, tu nous dis seulement
Ceux qui, loin des combats, finissent doucement.

Les journaux quotidiens, fruits de ces coteries,
Riches de mots heureux et de plaisanteries,
Au milieu de la joie enfantés dans Paris,
Comme toi, bien souvent, n'excitent point les ris ;
Ils ne signalent pas, dans leur prose ingénue,
La personne qui vole, et qu'on dit *très-connue ;*
Pour un *monsieur tranquille* et d'exemplaires mœurs,
La *chambre indépendante* à l'abri des clameurs ;
Ils ne nous offrent point des *filles pour tout faire*,
Des commerces dorés manquant de numéraire.
Parlent-ils d'une enclume, au moins de cent quintaux,
Qu'a prise, *par mégarde*, un ami des métaux ?
Ils ne recèlent point ces éternels *encore,*
Encor ceci, cela, perfide métaphore ;
Ces *partis*, par le fait de *départs très-pressés*.

Qu'on *laisse à moitié prix* depuis dix ans passés.
Y voyons-nous l'objet d'un passager caprice,
Qu'un Faublas campagnard vient de rendre nourrice,
Fillette abandonnée, expiant ses attraits,
Aux enfants nouveau-nés offrir un *lait bien frais?*
Ils n'ont pas dit un mot de ces gens qui *liquident*
Des caveaux enchantés qui jamais ne se vident;
Liquidateurs de vins, par goût et par état,
Qui *liquidaient* déjà du temps du consulat.
Dans leurs effets perdus, sur un banc de la *Treille*
Y voit-on un mouchoir oublié de la veille;
S'adresser, pour le rendre, à demoiselle Érein,
Qui s'assied chaque soir sans craindre le serein?
Ces journaux, moins que toi, sont plaisants, sont utiles.
Non, tu n'es point le fruit de rédacteurs futiles
Poursuivant des bons mots, chassant aux calembours,
D'un insolent caquet pétillant tous les jours,
A qui, pour châtier leur liberté trop grande,
Le procureur Persil fait débourser l'amende.

Brave *Feuille d'Avis!* suis ton paisible essor:
De la presse à nos yeux retraçant l'âge d'or,
Sois de nos commerçants l'interprète fidèle,

Et des papiers publics l'impassible modèle!
Eh! comment pourrais-tu n'avoir pas de lecteurs
Quand nos concitoyens sont tous tes rédacteurs,
Lorsque leur amour-propre à ta vogue s'allie,
Quand, pour te conserver, chacun d'eux te relie,
De ta collection complète le recueil,
Et te fait savourer un glorieux accueil?
Contemple, sur le nez ajustant des besicles,
Ces marchands radieux qui cherchent leurs articles,
Charmés de découvrir, sur ta feuille imprimés,
Les avis pour lesquels ils se sont escrimés!
Regarde-les tout fiers prenant la noble pose
Que prend monsieur Jourdain lorsqu'il fait de la prose,
Du *Corrége* exalté parodier le cri,
Et dire avec transport : *Moi-même aussi j'écri.*

Feuille rare! En effet, sous aucun ministère,
Ton format du pouvoir ne fut le tributaire:
Tu n'as jamais redit la gloire et les combats
Des voleurs de pays, des tueurs de soldats;
Ta voix, à prix d'argent, ne hausse ni ne baisse;
Elle sort de ton cœur et non point de ta caisse.
Tu ne te mêles pas aux intrigues du jour;

La politique en toi ne trouve aucun séjour,
Lorsque, pour en parler, la matière est bien ample.
Le *Fantasque*, en ce point, suivra ton bel exemple.
Puisse-t-il, comme toi, parcourant le pays,
Avoir pour le porter trois ou quatre commis!
Puisse-t-il, amusant la ville et le village,
Se trouver au salon comme sous le treillage,
Et, partageant un jour tes destins fortunés,
N'avoir point d'ennemis et six mille abonnés!

GAUDY

LES CERCLES

LES CERCLES

Restons au pied de la colline altière:
Muse, crois-moi, dédaignons ses hauteurs.
Pour nuancer ta palette légère
Tu ne saurais y trouver des couleurs;
Là, d'autres lieux on emprunte les mœurs;
Je n'y vois plus notre antique Genève;
Nos clubs dorés n'en offrent que le nom.
Et dans leur sein que ferait cet élève
Qui d'Aganippe a foulé le gazon?
Du froid Plutus comprend-il le jargon?
Le *Tiers,* la *Prime* affligent ses oreilles;
Et les *Reports* avec leurs intérêts
En aucun temps n'occupèrent ses veilles.
Du dieu des vers qu'il dise les merveilles,
Que des beaux-arts il vante les attraits,

On lui répond qu'aux bords de Colombie
Le gros Damis vient d'engloutir son or ;
Que les cotons et le grain d'Arabie
Devers le Nil ont enrichi Mondor ;
Que Lise a pris de la rente d'Espagne,
Ou que, vaincu par un besoin urgent,
Luc se prépare à vendre sa campagne :
Argent, argent ; tout argent, rien qu'argent !

Ouvrez-moi donc vos modestes portiques,
O Grenadiers, Anonymes, Braillards,
Greffe, *Imprévu, Jean-Jacques* et *Canards,*
Grecs et *Cousins !* De vos *changes* bachiques,
Loin du grand monde, égayez mes regards.
Sous les lambris d'une salle enfumée,
Le front riant, exempts de noirs soucis,
J'aime à vous voir, autour de l'âtre assis,
D'un pur *kanastre* aspirer la fumée,
Puis, à longs traits, dans vos bruyants récits,
Sabler de *Mont* la liqueur parfumée....
Dieux ! quels refrains, quels aimables accents
Viennent frapper mon oreille charmée !
Qui composait ces couplets pleins de sens,

Ces gais flonflons, ce piquant vaudeville?
Est-ce Collé, Panard ou Béranger?
Ils sont les fruits de la muse facile
D'un artisan, d'un modeste horloger.
Oui, de la main qui fait crier la lime
Il sait pincer le luth harmonieux,
Et quelquefois, du mont à double cime,
Un dieu sourit à ses accords joyeux.

D'autres talents font honneur à ces lieux:
Près du buveur qui fête Polymnie,
Voilà Dorval: héritier du génie
Que Vaucanson déployait autrefois,
L'ivoire et l'or s'animent sous ses doigts;
L'airain muet à son ordre résonne,
Et dans un buis l'acier qu'il emprisonne
En doux accents fait entendre sa voix.
Voilà Forlis; cher au fils de Latone,
L'art du Corrége occupe ses instants:
Il peint ce disque où l'aiguille captive,
Suivant le cours de l'heure fugitive,
Tourne sans cesse et mesure le temps;
Il embellit nos bijoux éclatants,

Et son émail, admirable artifice,
Rappelle encore à nos yeux éblouis
Ce Petitot qu'une main protectrice
Combla d'honneurs à la cour de Louis.

Sourd au propos qui des flacons s'exhale,
Sourd au babil du joueur animé,
Un livre en main, dans un coin de la salle,
Voilà Valcour : de l'étude charmé,
Dans tous les temps, au cercle, à la campagne,
A l'atelier, son livre l'accompagne.
Il sait Pascal, Condillac et Mabli ;
Il a vingt fois recommencé Voltaire,
Et se souvient que sous son établi
L'auteur des jours du peintre heureux de Claire
Tenait cachés Plutarque et La Bruyère.
Clio pour lui n'a plus aucuns secrets :
Interrogez sa mémoire savante,
De notre histoire il dira tous les traits ;
C'est de nos murs la chronique vivante.
Mais le voici : couronné de festons,
Bacchus l'appelle, et l'on verse à la ronde :
Le vin nouveau provoque sa faconde,
Il va conter : écoutons, écoutons.

LES VENDANGES DE BONNE

C'était aux jours où l'amant d'Érigone
Jaunit le pampre à nos ceps suspendu,
Où le nectar dans Stamboul défendu
Du vigneron vient empourprer la tonne.
Les feux d'un soleil pur embellissaient l'automne;
Jamais ses dons n'avaient été plus beaux.
On entendait, de nos murailles,
Le Savoisien joyeux chanter sur ses coteaux;
On l'entendait rebattre ses futailles,
Et ces accents doublés par les échos
Des enfants de Calvin frappaient l'âme abattue.
Quoi! disaient-ils, à notre vue
Ils vont couper la grappe et remplir leurs paniers!
Un jus pur et vermeil va jaillir dans leurs caves,
Et derrière nos tours tristement prisonniers....

« — Prisonniers, vous! Où sont-ils donc ces braves
« Dont les rochers de Gex ont vu les étendards?
« Où sont-ils ces vainqueurs de Thonon, de Ripailles,
« Et de tant d'orgueilleux remparts?

« Armez vos bras vengeurs, préparez vos futailles :
« Il faut aller troubler ces hymnes insolents.
« Frappons ces villageois d'une terreur profonde :
« Arrachons de leurs mains la récolte féconde,
« Et couvrons de nos chars leurs vignobles sanglants. »

Et qui parlait avec tant d'éloquence
Aux cœurs altiers des Genevois ?
Messieurs, c'était Clugny, guerrier cher à la France ;
Il arrivait honoré de leur choix,
Et sur ses pas accourait l'Espérance,
Proclamant ses nombreux exploits.

A la voix du héros mille voix applaudirent,
Et nos temples sacrés longtemps en retentirent.
Oui, cria-t-on de toutes parts,
Des lances!.. des paniers!.. des mousquetons!.. des chars!..
Partons ; que de nous seuls la grappe soit cueillie !
Partons ; devant la Clef, sur les flancs du coteau
Que la Croix blanche s'humilie,
Et nous aurons du vin nouveau !

Du VIN NOUVEAU ! c'est le cri qui rallie
Trois cents miliciens autour de leur drapeau.
On s'empresse, on accourt; sur la place publique
Roule avec un bruit sourd mainte large barrique;
Vignerons, tonneliers, aux soldats confondus,
Préparent en chantant les vases de Bacchus.

Du haut des cieux, le dieu de la vendange
Sourit à cet heureux mélange;
Son œil brille d'un feu guerrier:
Il n'a pas oublié ces jours où, vers le Gange,
Radieux, il marchait ceint du fer meurtrier.

Tout est prêt, on s'ébranle; à l'aube renaissante,
Déjà l'on touche aux lieux où l'Arve mugissante
Roule un flot noir par les frimas glacé.
Quelle est cette Naïade humide
Qui vient de son urne timide
Grossir les flots du torrent courroucé?
C'est toi, nymphe de la Menoge,
Toi qui dans ce jour glorieux
Vis ton cristal terni du sang de nos aïeux!

Au barde du Léman, dont la voix t'interroge,
Réponds : dis-lui comment les pampres de tes bords
Furent changés en palmes triomphales,
Et du récit de nos annales
Réchauffe ses faibles accords.

L'aimable aspect qu'offre un amphithéâtre
Que Pomone chérit, que Bacchus idolâtre,
Quand l'Aurore, enflammant les cieux,
Fait jouer ses rayons au travers d'un feuillage
Humide encor de ses pleurs précieux !
La nacre, l'émeraude et l'or montrent aux yeux
Des plus riches couleurs le brillant assemblage.
On dirait le trône éclatant
D'un prince d'Orient que le faste environne.
A nos soldats tel le coteau de Bonne
Parut en cet heureux instant.

Par un triple salut, dans sa grotte profonde
Ils réveillent l'écho de la pente féconde ;
Nos vendangeurs joyeux, un acier à la main,
Parmi les ceps touffus se frayant un chemin,

Gravissent la colline, et ses grappes vermeilles
Bientôt de tous côtés tombent dans leurs corbeilles.
Nul ennemi ne s'oppose à leurs pas;
Point de gardes, point de soldats;
Le villageois tremblant a fui dans sa chaumière.
Mais, inquiet, Clugny sous leur bannière
Rappelle ses guerriers errants.
« Cet abandon, ce long silence,
« Dit-il, cachent un piége. Argoulets, à vos rangs!
« Et redoublons de vigilance. »

Non loin du Giffre blanchissant,
Au pied du Môle à la tête chenue,
S'élève un donjon menaçant.
Ses tourillons allongés vers la nue,
Ses noirs créneaux, ses murs d'une immense étendue,
Et ses larges fossés font trembler le passant.
Là commande un Baron puissant, actif, alerte,
Et plus rusé que le fils de Laërte.
Il déteste Genève, et jusque dans ses murs
Il a des espions adroits autant que sûrs.
Les vendangeurs et leur escorte
Rassemblés au sein de la nuit,

De nos remparts à peine avaient franchi la porte,
Que du plan tout entier d'Hermance était instruit.
« Bien, dit-il en riant, car nous manquons de tonnes.
« Et ne saurions où loger notre vin.
« Venez, venez, élèves de Calvin!
« Apportez vos poinçons; les vendanges sont bonnes. »
Le succès à ses yeux n'était point incertain.
Huit cents braves de sa bannière
Sont réunis dès le matin.
Les uns, près du chemin, sous l'ombre hospitalière,
Vont embusquer leurs rangs silencieux;
Les autres, d'un moulin au bord de la rivière
Descendent envahir les abris spacieux.

Midi par douze coups sur l'airain qui résonne
Venait d'être annoncé dans le clocher de Bonne,
Et déjà tous nos chars de futailles chargés
S'apprêtaient au départ, à la file rangés;
Déjà nos vendangeurs, orgueilleux de leur proie,
Se couronnaient de pampre, et chantaient pleins de joie,
Quand, au sein du feuillage, et près du flot bruyant,
Dont la Menoge baigne un tapis verdoyant,
Le chef des Genevois aperçoît une lance.

Sur la hauteur voisine aussitôt il s'élance,
Et découvre, alignée en brillant appareil,
L'élite des soldats d'Hermance,
Dont les rouges pourpoints éclataient au soleil.
Impatients d'une victoire aisée,
Le baron et sa troupe en deux parts divisée,
Pour porter dans nos rangs le désordre et l'effroi
Épiaient le moment du départ du convoi;
Ils comptaient nous surprendre et frapper par derrière.
Cet espoir fut trahi par un destin jaloux :
Clugny, sans s'étonner, retourne à sa bannière,
Ordonne aux siens de tomber à genoux;
Lui-même s'inclinant, prononce la prière,
Puis, il s'écrie : « Allons! Dieu combat avec nous. »

Par un sentier couvert nos fantassins s'avancent,
Vers les murs du moulin ils courent, ils s'élancent;
Une grêle de plomb ne suspend point leurs coups;
L'ais sous leurs bras éclate, les verroux
Sont brisés; dans l'enceinte ils entrent pleins de rage;
De porte en porte et d'étage en étage
Ils pressent l'ennemi tremblant.

Rien ne résiste à leur vaillance,
Et bientôt l'édifice, et son pont chancelant,
Et son clos protecteur, tombent en leur puissance.
Plus loin, au même instant, les cavaliers d'Hermance,
Guerriers brillants et fanfarons,
Chargent avec mépris nos faibles escadrons.
Déjà l'acier de leurs lances luisantes
Et de leurs grands chevaux les armures pesantes
Des Argoulets légers entr'ouvraient plus d'un rang,
Quand le brave Clugny, qui voit tout, tout observe,
A cet aspect ébranlant sa réserve,
Des lanciers étonnés vient attaquer le flanc.
Pour s'opposer à sa fureur guerrière,
D'Hermance accourt lui-même en brandissant son fer;
Mais, plus prompt que l'éclair,
Conforgien l'atteint à la visière;
Son casque d'or roule sur la poussière,
Et son coursier fougueux, du choc épouvanté,
Loin des champs du combat l'emporte ensanglanté.
Dès ce moment, la victoire est certaine;
Les soldats du baron, par le feu dispersés,
Cèdent, prennent la fuite, et nous jonchons la plaine
De leurs cadavres entassés.

Qui dira de ce jour tous les faits mémorables?
Qui parlera du trait si digne de renom
De ce brave officier dont Clio sur ses tables
Oublia de graver le nom?
Loin des siens entraîné par l'ardeur qui l'enflamme,
Entouré d'ennemis, il frappe, et de son bras
Cinq des plus furieux reçoivent le trépas.
Son fer se brise, et d'un tronçon de lame
On le voit soutenir ce combat meurtrier.
Il attaque un sergent, le presse, le poignarde,
Saisit sa longue hallebarde,
Et bientôt de cette arme atteignant un lancier
Il l'abat, et s'échappe, emmenant son coursier.

Quels chantres, quels nouveaux Orphées
Célébreront tous les trophées
Dont s'enrichirent nos héros?
Des arquebuses, des drapeaux,
Des mousquets, des faisceaux de piques,
Des cuirasses et des brassards,
Et des ceintures magnifiques.
Furent entassés sur leurs chars.
Clugny, de sa main valeureuse,

Du fier baron sur un tonneau
Dressa la bannière orgueilleuse;
Puis, défilant sous le coteau,
Aux sons d'un hymme de victoire
Que répéta l'écho voisin,
La troupe de son territoire
Gaîment regagna le chemin.

Vous souvient-il, à la saison nouvelle
Quand sur nos prés fleuris le clairon nous appelle,
De cet heureux instant où, terminant leurs jeux,
Aux accents du Major, hâlés, noircis, poudreux,
Nos guerriers des remparts reprennent l'avenue?
Alors, pour jouir de leur vue,
Accourent sur leurs pas mères, femmes, enfants,
Mille et mille beautés de plaisir rayonnantes,
Foulent de nos glacis les pelouses riantes :
Tels furent accueillis nos braves triomphants.
Que dis-je? quels transports, quels moments pleins de [charmes
Lorsqu'aux feux des flambeaux, on vit briller leurs armes!
Ce n'étaient plus ici des campagnes de Mars
Les simulacres vains : on touchait sur leurs chars

Des casques, des drapeaux conquis dans les hasards;
De leurs captifs confus on voyait les phalanges;
Le doux produit de leurs vendanges
De parfums embaumait les airs,
Et, mariés aux pampres verts
Cueillis sur le coteau de Bonne,
Les nobles lauriers de Bellone
Ceignaient leurs fronts joyeux. Il y fut joint sans bruit
Plus d'un rameau de myrte en cette heureuse nuit.

Rien n'est plus fait pour charmer nos oreilles
Que le récit de nos anciens exploits;
Vieux comme jeune, il n'est bon Genevois
Qui ne s'enflamme en oyant ces merveilles.
Le cercle entier battit des mains trois fois,
Et de la grappe enlevée à nos treilles,
Le jus divin répandu largement
Jaillit trois fois dans le cristal fumant.
Près du conteur éclate l'allégresse;
Dans son transport, chacun de ses amis
Accourt à lui, le fête et le caresse.
C'est là le but que son cœur s'est promis;

Ce doux tribut d'une louange obscure,
Il le préfère à l'encens que Mercure
Dans son pamphlet court porter en tous lieux ;
Il le préfère à la fleur dont Clémence
Chaque printemps, dans un concours immense,
Pare le front d'un poète orgueilleux.

PETIT-SENN

LE FANTASQUE

ET SON RÉDACTEUR

LE FANTASQUE

ET SON RÉDACTEUR

DIALOGUE

LE RÉDACTEUR.

Eh bien! mon fils, entré dans ta troisième année,
Dis-moi ce qu'en nos murs devient ta destinée?
Bénis-tu le moment où je te mis au jour?
Pour toi ces lieux sont-ils un gracieux séjour?
Parle, quel est ton sort?

LE FANTASQUE.

Ma foi! je suis en vie;
Après tout c'est un sort presque digné d'envie,
Puisqu'ici, pour braver la faim et les revers,
Pour unique soutien j'ai ma prose et mes vers.

LE RÉDACTEUR.

D'accord : notre public n'est pas de sa nature
Partisan effréné de la littérature;
Mais ce n'est tout de vivre, as-tu quelques amis?
As-tu des abonnés?

LE FANTASQUE.

A ce mot je frémis!
J'ai beaucoup de lecteurs; il en est peu qui paient:
Du titre d'*abonnés* les Genevois s'effraient;
Ils trouvent plus commode et bien plus attrayant
De parcourir *gratis* un journal égayant.
Ils pensent que je peux continuer ma course
En puisant ma dépense ailleurs que dans leur bourse:
Que je dois, si j'obtiens leurs aimables bravos,
Savoir m'en contenter pour prix de mes travaux,
Et que pouvoir leur plaire est une récompense
Qui garnira ma caisse et remplira ma panse.

LE RÉDACTEUR.

Grâce à cette conduite, en ce pays fatal,
Pour aller au Parnasse on entre à l'hôpital:

Car nos concitoyens doivent, je l'imagine,
Savoir que leurs bravos ne font pas ta cuisine;
Qu'une telle monnaie auprès de l'imprimeur
N'a jamais eu de cours, et qu'il n'est pas d'humeur
Ainsi qu'argent comptant d'encaisser leurs suffrages;
Il lui faut tes écus et non point leurs hommages.

LE FANTASQUE.

Si le public l'ignore, ah! je le sais, morbleu!
Et l'amuser ainsi ne m'amuse que peu.

LE RÉDACTEUR.

Donc, si tu réussis c'est sans qu'il y paraisse
Dans les flancs décharnés de ta modeste caisse?

LE FANTASQUE.

Ah papa! j'ai, pour voir mes succès étouffés,
Deux fléaux destructeurs, le *cercle* et les *cafés*.
Là chacun me parcourt, cloué sur ma planchette.
Quand on me lit *franco*, voulez-vous qu'on m'achète?
Je suis comme affiché devant mes amateurs;
Neuf misérables francs me volent cent lecteurs;
Puis on peut pour un sou m'avoir chez monsieur Combe.

Au choc de tant d'écueils le *Fantasque* succombe.
Comment donc dans Genève un journal tiendrait-il,
Quand chacun, de ses jours, cherche à trancher le fil?

LE RÉDACTEUR.

De mes plus chauds amis aucun ne te protége?
Pour caresser ton père il s'en trouve un cortége :
Que font-ils?

LE FANTASQUE.

Je ne sais, mais leur attachement
Pour le fils ne va pas jusqu'à l'abonnement.
Ils me lisent, d'accord, parfois même ils me louent;
Mais leurs bourses, pour moi, rarement se dénouent,
Et vos braves amis, si bons pour vous choyer,
Rusent à qui mieux mieux lorsqu'il faut me payer.
Leur traître abonnement, mis sous un nom unique,
D'économes lecteurs voile une énorme clique.
Un *Fantasque* tout seul alimente un quartier;
Chacun paie une part et le lit tout entier.
C'est clair profit pour eux; mais convenez, mon père,
Que leurs arrangements ne nous arrangent guère;
Que c'est traîner des jours au malheur condamnés,
Que d'avoir, comme moi, des fragments d'abonnés.

Puis ces gens vont vous dire : *Ah ! mon cher, votre feuille*
Partout comme chez moi mérite qu'on l'accueille.
Pourtant, moi j'en suis sûr, ces flatteurs pleins de feu
Qui me vantent si fort, je leur coûte fort peu.
Quelqu'un pour leur complaire à leur main me confie,
(Misérable prêteur, comme il me sacrifie !)
Et d'une poche à l'autre ils me traînent ainsi,
Pur de toute recette et de taches noirci.
Convenez, cher papa, que le désir de plaire,
Lorsqu'il me vient tout sec est un triste salaire ;
Cependant vos parents et nos riches banquiers,
Devraient, pour mes soutiens, s'inscrire les premiers.

LE RÉDACTEUR.

Mes parents ! cher Fantasque, ô Dieu ! quelle chimère !
Littérature à part, ils chérissent ton père ;
Sans cesse ils ont frondé mon penchant pour les vers ;
Dès ma tendre jeunesse ils l'ont nommé *travers*.
Tu sens qu'ils ne pourraient, abjurant leurs maximes,
Détourner un écu pour protéger mes rimes.
Puis, fi donc ! s'abonner au journal d'un parent ;
Si j'étais étranger ce serait différent ;
Mais celui qu'on connaît, auquel le sang nous lie,

Pour le lire, payer! ah! ce serait folie!
Lorsqu'on peut tous les jours dans un simple entretien
L'entendre discourir sans qu'il en coûte rien.
Non, de ce côté-là tu ne saurais prétendre
A des protections qu'en vain tu peux attendre.
Quant aux Crésus, écoute, ils savent dépenser
Pour des objets qu'en vue on peut chez soi placer.
Leur amour des beaux-arts veut briller sur la scène:
Ils veulent conquérir le beau nom de Mécène.
Que leur reviendrait-il d'être ton abonné?
L'éclat de leur dépense alors serait borné;
Leurs neuf francs déboursés s'en iraient en fumée
Sans accroître en public leur belle renommée.
Passe pour la peinture; un tableau, ça se voit;
Mais toi, toi que l'on cache en un modeste endroit!
Allons, mon pauvre enfant, ta candeur me fait peine,
Car tu connais bien mal la triste espèce humaine.

LE FANTASQUE.

Mon père, on veut ma perte; ah! pleurez sur mon sort!
Par des chemins fleuris on me guide à la mort,
Ainsi qu'une victime au couteau destinée,
Qu'on amène à l'autel de roses couronnée.

Bientôt je vais tomber sous un dernier échec,
Des lauriers sur ma tête auprès d'un coffre sec.
Aimez que l'on s'abonne et non point qu'on vous loue;
Ce proverbe est le mien, mon père, je l'avoue;
Malgré le vif éclat de stériles honneurs,
Un abonné me sert bien mieux que cent prôneurs.
Dites donc à tous ceux qui flattent vos ouvrages,
Que leur abonnement vaut mieux que leurs suffrages,
Et qu'enfin votre fils doit, sans être exigeant,
A leurs plus doux propos préférer leur argent.

GAUDY

LES DEUX VOISINS

LES DEUX VOISINS

Mes chers amis, quand ma muse légère
Veut vous rimer quelque conte joyeux,
Point n'est besoin que sa main plagiaire
Aille puiser dans un recueil poudreux;
Point n'est besoin que l'Anglais ou l'Ibère,
Ou le Germain lui prêtent ses tableaux :
Elle a chez nous textes toujours nouveaux.

Le Genevois, non celui qui réside
Sur la colline où brillent nos palais,
Mais l'habitant des bords du flot limpide,

828246

Mais le bourgeois des murs de Saint-Gervais,
Est gai, plaisant, un peu caustique même,
Et bien souvent cette source que j'aime,
Vous le savez, m'a fourni d'heureux traits.

Or, celui-ci, je le tiens de mon père,
Qui dit parfois les bons tours de son temps,
Et les dit bien à quatre-vingts printemps.
Maître du ciel, rends son hiver prospère,
Et que Clotho l'épargne encor longtemps!

Un Genevois, il se nommait Bazile,
Bon réjoui, peintre de son métier,
Dans notre rue avait son domicile,
Méchant taudis au-dessous du grenier;
Mais ce taudis, ouvert sur nos campagnes,
Lui présentait les plus riches tableaux.
De là son œil parcourait nos coteaux,
Nos prés riants, et ces belles montagnes
Que le Léman réfléchit dans ses eaux.
Mais ce taudis, voisin de la gouttière,
Lui permettait liberté tout entière.

Là, nul tracas n'altérait son repos,
Il y dormait la grasse matinée,
S'y levait tôt quand lui paraissait bon;
Bref, pour ce lieu sans feu, sans cheminée,
Il n'eût voulu des lambris de Sellon.

Mon Raphaël, depuis maintes années,
Habitait donc ce logement divin,
Quand, pour troubler ses douces destinées,
Vint sous ses pieds un nouvel *inquilin*[1],
Un professeur... je ne dis pas un maître,
Dans le bon ton ce mot n'ose paraître;
Il est trop bas, il ne peut plus passer.
Faut aujourd'hui que tout maître à danser
Soit professeur en l'art chorégraphique,
Tout charlatan professeur de physique,
Ainsi de suite... Or, professeur de cor
Était cet homme; en son printemps encor,
Et pour son art plein d'une ardeur extrême.
Dès que Phébus recommençait son tour,

[1] Terme du pays, qui vient du latin *inquilinus*.

Il travaillait. Dans le milieu du jour,
Nouvelle étude; et souvent la nuit même
Il réveillait les échos d'alentour.

Tant de fracas assourdissait Bazile,
Il enrageait; et dans son cher asile
Le doux sommeil de ses yeux avait fui.
Enfin, un soir, contenant son ennui,
Chez le voisin poliment il arrive,
Et dit : « Monsieur, vos concerts sont fort doux;
Je ne crois pas que professeur qui vive
Soit sur le cor plus habile que vous.
Mais, dans la nuit et surtout à l'aurore,
Pourriez-vous point suspendre un peu le bruit
Que fait ici votre instrument sonore?
Je ne dors plus, là-haut, dans mon réduit. »

Lors, Gérésol, sans politesse aucune :
« Tant pis, tant pis! changez donc de quartier;
Désespéré si je vous importune,
Mais chacun vit, monsieur, de son métier.

—Tu la pairas ou le diable m'emporte!
Se dit le peintre en regagnant sa porte;
Tu la pairas, et dès demain encor. »

Et que fit-il pour calmer sa colère?
Fut-il se plaindre à son propriétaire?
Assigna-t-il le professeur de cor?
Vous allez voir. Dès que l'aube naissante
Vint colorer sa vitre jaunissante,
En s'habillant il dit à son broyeur :
« Va me quérir de belle et bonne glaise
Un panier plein.—Comment?.. glaise... monsieur?
—Eh oui, du *dio!* sais-tu pas, grand Nicaise?
—Suffit, monsieur.—De là, tu te rendras
Devers le port : je veux que tu m'achètes
Du *milcanton* avec quelques perchettes,
Le tout vivant; dans l'eau tu les mettras;
Comprends-tu bien?—Oui, monsieur, c'est facile,
La chambre est faite et j'y vais de ce pas. »

Et de ceci que veut faire Bazile?
A quel propos ces poissons, cette argile?

Eh! doucement! vous êtes bien pressé;
Nous y viendrons. Un conteur exercé
Dans son chemin aime à reprendre haleine,
A s'arrêter, à muser un moment;
C'était ainsi que faisait La Fontaine.
De loin, puissé-je en ma route incertaine
Suivre les pas de cet auteur charmant!

Quand le broyeur eut fini son emplète
Et transporté, fidèle à sa leçon,
La terre grasse ainsi que le poisson,
Voilà Bazile au sein de sa chambrette,
Sur le plancher, qui de sa propre main
Pétrit l'argile et construit un bassin
En carré long, bien luté, bien solide;
Un grand baquet d'une eau fraîche et limpide
Dans cette enceinte aussitôt est jeté,
Et la perchette y nage en liberté.
Puis, gravement, près du rempart de glaise
Notre plaisant s'assied sur une chaise,
Prend une ligne et se met à pêcher.
Vous sentez bien qu'à travers le plancher
L'eau s'infiltrait et venait en cascade

Du professeur discourtois et maussade
Baigner le lit, la table et le lutrin.

Aussi, d'abord, il monte et fait un train :
« Eh bien! monsieur, qu'est ceci, qu'est-ce à dire?
A mes dépens, est-ce que l'on veut rire?

—Du tout, du tout, dit l'autre avec douceur;
Depuis longtemps fort mal va la peinture,
Point de profit, il faut boire l'eau pure...
Et, vous voyez, je me suis mis pêcheur.

—Pêcheur! pêcheur! bel état! mais, monsieur,
Vous m'inondez avec cette méthode.
—Tant pis, tant pis! changez donc de quartier;
Désespéré si je vous incommode,
Mais chacun vit, monsieur, de son métier. »

Le lendemain, grand bruit fit l'aventure
Dans la maison, et l'on rit de bon cœur.

Entre voisins, égoïsme, hauteur,
Sont des défauts qu'avec peine on endure,
Et s'en venger devient une douceur.
Il faut savoir en mainte circonstance
Se supporter, se prêter assistance,
Et se parler sans morgue et sans aigreur.

PETIT-SENN

L'IVRESSE PARDONNABLE

L'IVRESSE PARDONNABLE

Depuis longtemps je brûlais du désir
De vous narrer comment monsieur Larise,
Homme dévot, revint gris de l'église.
Ce conte-là n'est point fait à plaisir,
Il est réel ; mais à certaine corde
Il est parfois dangereux de toucher,
Et je tremblai d'abord d'effaroucher
Beaucoup de gens : aussi, dans mon exorde,
Je veux, amis, vous dire comme quoi
L'impiété ne fut jamais mon vice.
Ainsi que vous, j'ai le zèle et la foi ;
Pardonnez-moi quelque peu de malice,
Vous amuser est ma première loi.

J'essairai donc de vous dire ce conte
Sans rien blesser, car pour vous et pour moi,
Si j'étais peu décent je rougirais de honte.

Monsieur Larise était un bon chrétien,
Charitable, pieux, en tout homme de bien;
Il ne manquait ni sermon ni prière,
Et dans le temple il se plaçait
Au premier coup de la *première*.
Jamais surtout il ne lisait
Ce que nous appelons *la liste*,
Et jamais il n'y choisissait
L'orateur à son gré; même il trouvait bien triste
Qu'on affichât nos bons pasteurs
Comme on affiche des acteurs,
Et qu'un chrétien abandonnât l'église
Où prêchait monsieur *tel* et *tel*,
Pour aller encombrer l'autel
Où pérorait le ministre à sa guise.
Il disait son avis avec trop de franchise
Cet homme respectable; aussi l'on m'a bien dit
Que, quoique honnête et bon, il fut souvent maudit
Par ceux que la candeur offusque et scandalise.

Dans le temple de son quartier,
Il édifiait l'assemblée
Par son air convenable à chanter, à prier;
Si la tranquillité parfois était troublée,
Canne en main il faisait l'huissier:
Il chassait le jeune écolier
A langue trop mobile, à tête écervelée,
Qui faisait au saint lieu des tours de son métier.
Certain lundi, dans le mois de janvier,
Que le souffle d'Éole avait glacé nos rives,
Les brebis du Seigneur, grelottantes, craintives,
N'osaient de leurs maisons déserter le foyer,
Pour aller adorer le Seigneur dans son temple.
(De ce froid-là nous n'avons nul exemple.)
Le thermomètre était au vingtième degré!
Affublé d'un surtout bien ample,
Aux premiers sons de l'airain consacré,
Monsieur Larise était sur le premier degré
De l'escalier de son église,
Les mains dans son manchon fourré.
Il marchait vers son banc d'un pas accéléré.
Ne croyez pas pourtant que sa place fût prise,
Il ne vint ce jour-là que le digne pasteur;
Larise se trouva tout seul pour auditeur,

Nul autre n'arriva : c'était, je crois, la bise
Qui des chrétiens glaçait le zèle ardent,
Car le pasteur était bon, cependant,
Orateur distingué, surtout fort charitable.
Dès qu'il voyait en peine son semblable,
De la pitié le divin ascendant
Au malheureux le rendait secourable;
Il vit Larise assis, le nez dans son manchon,
Grelottant sur son banc malgré son capuchon.
« Mon frère, lui dit-il, le temps est déplorable;
Chez moi venez écouter mon sermon:
Du froid mortel de la saison
Nous braverons l'effet près de ma cheminée.
Le fayard y pétille. » En personne bien née
Monsieur Larise obéit au pasteur.
L'église est par tous deux de suite abandonnée,
Et les voilà bientôt dans la douce chaleur
D'une chambre rebelle aux frimas de l'année,
Bien chauffée en dedans, au dehors bien fermée.
« Monsieur, dit le ministre, un petit doigt de vin
Ferait dans notre corps un effet tout divin;
Il ranime nos sens, il réveille notre âme;
L'usage en est permis, c'est l'excès qu'on en blâme.
— Hélas! très-volontiers, dit Larise gelé :

Je n'en bois pas souvent, il fait peur à ma femme,
Qui craint que mon esprit en puisse être troublé ;
Mais dès que mon pasteur à boire m'autorise,
Je boirai sûrement, excusez ma franchise.
— Comment ! mais c'est bien dit. » Le pasteur, à ces mots,
Du fond de son armoire amène sur la table
Un vase recélant la liqueur de La Vaux
(C'était un vin nouveau piquant et délectable) ;
Et tous deux, verre en main, boivent à leur santé,
Comme à l'honneur d'un Dieu puissant et redouté.
Mais, sans manger, un pasteur ne peut boire,
Car c'est là tout au plus ce que ferait Grégoire.
Notre brave prédicateur
De châtaignes aussi veut régaler Larise :
« Eh bien ! puisqu'à manger mon maître m'autorise,
Je mangerai. » Toutefois, l'orateur
De ce petit festin se souvient du prétexte ;
Il saisit son cahier, il explique son texte :
« Il faut pour qu'un sermon soit toujours bien reçu,
La châtaigne croquante et le bon vin bourru, »
Disait tout bas Larise, et ce chrétien honnête
Sentait l'hilarité se glisser dans sa tête.
Même on prétend qu'échauffé du cerveau,
A la fin du discours il s'écria : bravo !

Sans songer qu'un sermon, composé pour la chaire,
Devait plutôt édifier que plaire.
Si bien qu'on soit, de place il faut changer;
La bouteille finie ainsi que la prière,
Larise aurait voulu, restant là sans bouger,
Bien remplir ses devoirs en bien vidant son verre,
Mais le pasteur lui dit : « Bonjour, mon frère :
Sortant d'ici, prenez bien garde au froid :
Il fait aux gens plus de mal qu'on ne croit. »
Las! il ne pensait pas deviner aussi juste,
L'apôtre du Seigneur. Au bas de l'escalier,
Notre homme, à qui le vin était peu familier,
Sent ses pieds chancelants s'affaisser sous son buste :
Saisi par la fraîcheur, il regagne en chantant
Son logis assez proche où sa femme l'attend.
En voyant son époux, jugez de sa surprise :
« Comment! qu'avez-vous donc? Eh mais! monsieur Larise,
Vraiment! d'où venez-vous? en quel état, bon Dieu?
— Allons, paix! mon enfant, je reviens d'un saint lieu
Où l'on fait des sermons. — Fi! monsieur, quel prétexte!
Votre mensonge à coup sûr est nouveau :
Du sermon d'aujourd'hui dites-moi donc le texte!
— Mais... Oui, c'était, je crois, *châtaigne et vin nouveau*.
— Comment! depuis trente ans que je suis votre femme

Jamais je ne vous vis dans ce vilain état;
Vous ivrogne et menteur! ah! monsieur, c'est infame!
Vous venez du sermon?—Allons, pas de sabbat,
Ma bonne, et dans mon lit de suite qu'on me mène;
Puis que la bassinoire en mes draps se promène,
Car le pasteur m'a dit : « Prenez bien garde au froid. »

A toute bonne fin, la femme, ainsi qu'on croit,
Tout en grondant un peu fit coucher ce brave homme:
La raison lui revint après un large somme;
Et même en s'éveillant, offusqué du cerveau,
Il répétait encor : Châtaigne et vin nouveau.

GAUDY

L'AMPRO

L'AMPRO

ANECDOTE GENEVOISE

Mes chers enfants, dans la cour où Dutoit,
Bedeau célèbre aux jours de mon aurore,
Plus d'une fois, il m'en souvient encore,
Me menaça d'un jonc flexible et droit;
Sous ses ormeaux qui vous prêtent leur ombre,
Parmi vos jeux, vos passe-temps sans nombre,
Avez-vous soin de conserver l'Amprô?
J'en doute fort; et la mode volage
Qui change tout, veut toujours du nouveau,
Aura chez vous fait passer cet usage.
Vous n'avez plus, j'en suis sûr, piépotant,
Camelauri, la clef, que j'aimais tant,
Ni tiens-toi bien; de même que les nôtres,
L'homme de Brouk, le quadrille et mille autres,

Ces jeux divers auront vieilli. Pourtant
L'Amprô, chez nous, est un symbole antique,
Un mot du guet qu'il ne faut pas changer;
Tout Genevois doit savoir amprôger.
A ce propos, d'une histoire authentique,
Daignez ouïr le récit véridique.

Las de la verge, ennuyé du pignon,
Un horloger, Le Blanc était son nom,
Vend ses outils et court chercher fortune
Aux bords lointains où la nef de Colomb
Vint la première, en dépit de Neptune,
Du Castillan montrer le pavillon.
Puis, sur la terre inconnue et féconde
Que l'Ohio baigne de sa belle onde,
Le Blanc s'arrête, et de ses propres mains
Au sein des bois se trace des chemins;
Sous la colline, au bord de la rivière,
Il plante un clos, construit une chaumière,
Et vit heureux ignoré des humains.

Un jour qu'errant loin de son ermitage,
Dans la savane il s'était égaré,

Par vingt guerriers d'une tribu sauvage
A l'improviste il se voit entouré.
A résister c'est en vain qu'il s'apprête :
L'affreux tomhawk est levé sur sa tête,
On le saisit; les cruels Indiens
Chargent ses bras de flexibles liens,
Et de sa mort vont se faire une fête.
Déjà la flamme étincelle, et les fers
Sont aiguisés pour ses tourments divers.

Qui le sauva de ce péril extrême?
Quel dieu puissant lui prêta son secours?
Le joli dieu qui préside aux amours.
Une Atala, fille du chef suprême
Que révérait l'Indien du Grand-Ours,
Belle, sensible, et dans l'âge où l'on aime,
Voit l'étranger, prend pitié de son sort,
(Il était grand, jeune encor, fait pour plaire,)
Et, se jetant aux genoux de son père,
Fait révoquer la sentence de mort.
Les mêmes feux, bizarre destinée!
Qu'on préparait pour un supplice affreux,
Vont éclairer les torches d'hyménée.

Reconnaissant, et peut-être amoureux,
Le Blanc s'unit à la tendre sauvage;
Il se tatoue, et la plume en bandeau
Pare son front d'un ornement nouveau.

Bientôt le chef, vieillard glacé par l'âge,
Meurt en laissant à l'heureux Genevois,
Avec ses traits et sa lance acérée,
Tout le pays qui reconnait ses lois.
Mille guerriers fameux dans la contrée
Du chef mourant ont proclamé le choix;
Voilà Le Blanc héritier de son trône!
Mais sur ces bords la farouche Bellone
Vient agiter son flambeau menaçant.
Il faut marcher, le danger est pressant,
Car d'Albion les fatales bannières
Brillent déjà sur les monts des frontières.
D'abord les feux d'un tonnerre inconnu
Glacent d'effroi le sauvage éperdu;
Mais brave, actif, le chef de la tribu
Guide ses pas, ranime son courage,
Et de l'Anglais court affronter la rage.
Plus d'une fois un stratagème heureux

Fait dans ses rangs descendre la victoire :
Plus d'une fois l'Indien valeureux
De l'ennemi purge son territoire.

Un jour, à l'aube, en triomphe, à grand bruit,
Devant Le Blanc un captif est conduit.
On l'interroge : « Aux champs de l'Angleterre,
Hélas! dit-il, je n'ai point vu le jour ;
Pour les hasards et les jeux de la guerre,
Dès mon printemps épris d'un fol amour,
Je m'embarquai. — Quelle est votre patrie ?
— Illustre chef, sur la terre fleurie
Que le Léman ceint de son flot d'argent...
— Quoi! de Calvin vous seriez un enfant,
Un Genevois? — Telle est mon origine.
— Au traitement qu'à l'Anglais je destine
Par un détour vous croyez échapper.
— Je hais la ruse et l'art vil de tromper,
— Quels documents, quels écrits authentiques
Attesteront votre sincérité ?
— Aucun, seigneur. Près des bords atlantiques
J'ai tout perdu dans un flot irrité.
— Mensonges vains!... — Exacte vérité.

— Tremblez! dans peu nous saurons la connaître,
Et vos détours ne vous sauveront pas.
De votre Amprô vous souvient-il? — Peut-être.
— Amprôgez donc, ou marchez au trépas. »
Lors le captif, que cet ordre console,
Rêve un moment, puis, sans paraître ému,
Sans hésiter, récite son symbole
Depuis l'Amprô jusques au Tan, Té, Clù.

A des accents si chers à sa mémoire,
Notre héros, comme vous pouvez croire,
Du prisonnier soudain brisa les fers;
Devant les siens le proclama son frère,
Le traita bien, puis du fond des déserts
Le fit conduire à la rive étrangère.
Le Genevois rejoignit son drapeau,
Bénissant Dieu d'avoir su son Amprô [1].

[1] Dans sa relation d'un voyage en Suisse, un estimable écrivain a naguère étrangement défiguré notre Amprô; cela fait mal à des yeux genévois. Voici, pour l'édification de nos lecteurs, le texte pur de ce symbole : Amprô, Girô, Carin, Careau, Dupuis, Simon, Carcaille, Briffon, Piron, Labordon, Tant, Té, Feuille, Meuille, Tant, Té, Clù.

LOUIS AUQUIER

LE VOYAGE

LE VOYAGE

Un conteur de vingt ans! quelle audace excessive!
Murmure-t-on autour de moi;
Eh! mes chers auditeurs, pourquoi?
L'âge mûr a-t-il seul cette prérogative?
Si je venais ici pour vous moraliser,
On pourrait s'en formaliser,
Et me taxer de suffisance;
Mais quand je veux vous adresser
Une simple anecdote, un trait sans conséquence,
Si mon récit parvient à vous intéresser,
Que je sois jeune ou vieux est de peu d'importance.
D'ailleurs, car j'aperçois votre souris malin,

Vous le voyez, je porte des lunettes ;
N'est-ce pas renoncer au temps des amourettes,
Et de l'âge caduc prendre, hélas ! le chemin ?
Écoutez-moi donc, je vous prie,
Comme un vieillard de soixante et dix ans,
Et que personne ici ne rie,
Du moins si c'est à mes dépens.
Hum ! hum ! hum ! j'ai toussé, sans retard je commence.

Monsieur Simplet était un bon bourgeois
Habitant Rive, et natif de Coutance ;
Sous notre ciel s'écoula son enfance,
Et de Genève il vit toujours les toits.
Combien j'envie une pareille chance !
Mais jouit-on d'un bonheur tout divin ?
On sent le mal alors qu'on le possède ;
Ainsi toujours l'a voulu le destin.
Or mon héros, que son bonheur obsède,
Des voyageurs convoite les soucis.

« Eh quoi ! dit-il, je vois tous mes amis
Du monde entier parcourir le domaine ;

De l'Océan l'un traversant la plaine,
Des mines d'or a vu le beau pays;
Chez les Chinois celui-là fut admis;
Aux bords du Don celui-ci se promène :
Plus paresseux, les autres, par centaine,
Ont vu du moins et Londres et Paris.
Et moi chétif, de notre république
A soixante ans je n'ai pas fait le tour!
C'est une honte! Ainsi quand, chaque jour,
Dans notre cercle on fait le pique-nique,
Et que chacun, plein d'une belle ardeur,
De ses exploits devient le narrateur,
Quand tous enfin combattent dans la lice,
Le cou tendu, moi j'ai l'air d'un Jocrisse.
Heureux encor quand un trait bien malin
Ne tombe pas droit sur mon casaquin!
Mais c'en est fait, j'en donne ma parole,
Assez longtemps on m'a fait enrager;
Je ne veux plus jouer ce triste rôle,
Et dès demain je prétends voyager. »

Quand mon héros prononça sa harangue,
Mes bons amis, vous jugez aisément

Que de son cercle il sortait à l'instant;
Que le dépit faisait mouvoir sa langue.

Mais quand la nuit, par sa douce fraîcheur,
Eut de ses sens calmé la noble ardeur;
Qu'il eut pesé dans sa juste balance
De son projet le côté peu plaisant,
Vu les périls, calculé la dépense,
(Un Genevois tient toujours à l'argent)
Rendu pour lors à des pensers plus sages,
Il fut bientôt dégoûté des voyages.

C'était fort bien, mais, dans sa belle humeur,
A ses amis il a dit par malheur
Qu'il s'en ira visiter d'autres plages,
Et que Milan recevra ses hommages :
S'il s'en dédit, sarcasme, quolibet,
Vont de nouveau pleuvoir sur son bonnet.
Or, comment faire, et la tournure à prendre ?
Notre homme donc, enfoncé dans ses draps,
Rêve au moyen de sortir de ce pas...
Il l'a trouvé. — Vous allez nous apprendre

Ce beau moyen. — Un instant, s'il vous plait.
Plaisir, dit-on, lorsqu'il s'est fait attendre,
Acquiert encore un plus magique attrait.
Je passe donc. Vous saurez à cette heure
Que mon bourgeois est à peine habillé,
Qu'il fait soudain porter dans sa demeure
(Mais en secret) un menu détaillé
Des plats choisis d'une table étoffée :
C'était du thon, une dinde truffée,
Des fruits confits, puis un ample caveau
De la liqueur qu'on recueille à La Vaud.
Avec cela quelques mets des génies,
De grands atlas, des tomes à foison ;
Plumes, papiers, toute une cargaison,
Sans oublier vingt livres de bougies.
— A quel propos tant de cérémonies?
Tous ces achats chez les restaurateurs,
Chez Desrogis? — Vous le saurez, messieurs.
Mais permettez que je reprenne haleine,
Car je suis las; le métier de conteur
Est fatigant, et ce n'est pas sans peine
Que j'ai conduit ici mon voyageur...
Mais dans vos yeux je lis quelque murmure,
Et je reprends le fil de l'aventure.

Ses paquets clos, tout étant pour le mieux,
Monsieur Simplet va faire ses adieux
A ses parents, frères, cousines, tante;
Donne congé, pour un mois et demi,
A Madelon, sa vieille gouvernante,
Qui pour son maître en un cuisant souci,
La larme à l'œil, maudissant le voyage,
S'en va passer son exil au village.

Quand de trente ans son maître on n'a quitté,
Cinquante jours semblent l'éternité.

En apprenant que sans faute il les quitte,
Tous les amis de notre Tavernier
Veulent en corps lui faire la *conduite*
Jusqu'à Lausanne, où part son voiturier.
Simplet refuse un aussi doux hommage,
De peur, dit-il, d'ébranler son courage.
Le voilà donc seul, et pédestrement,
Qui du Simplon prend le chemin gaiment.
Mais quand la nuit au cortége d'étoiles
Sur la cité vint répandre ses voiles,

Furtivement et sans faire de bruit,
Il rentre en ville et gagne son réduit.
— Et son projet? — C'est l'instant de le dire.
Vous savez bien ces livres, ces atlas,
Ces manuels, enfin tout ce fatras
De librairie; eh bien, mon personnage
Dans ces écrits veut faire son voyage.
A son projet n'allez pas insulter;
Plusieurs l'ont eu, témoin l'abbé Laporte,
Et mille encor que je pourrais citer.
Voilà Simplet que son beau zèle emporte,
De voyager... sur la carte s'entend,
Et compilant, compilant, compilant,
Tant qu'à la fin il commence un ouvrage
Intitulé : *Mon journal de voyage.*

Comme il suait à ce métier maudit!
A dire vrai, j'y vois bonne matière.
Or, à le voir tout couvert de poussière,
Tout affairé, travaillant sans répit,
On aurait dit un profond érudit,
Un Casaubon. Bon Simplet, quelle injure!
Toi qui jamais ni de littérature

Ni de savoir ne troublas tes esprits,
Et, sans l'espoir d'étonner tes amis,
Jusqu'à la mort n'aurais lu que la Bible!

Mais à travers un labeur si pénible
Notre homme avait certain délassement...
Ce doux plaisir que savoure un gourmand.
Dieu sait aussi les jambons de Mayence,
Les saucissons et l'énorme pâté,
Qui, dans ce temps d'affreuse pénitence,
Sont immolés à sa captivité!
Et les bouchons, Dieu sait s'ils ont sauté!

Assaisonné des charmes de la table,
Un jour ou deux ce train fut supportable;
Puis vint l'ennui, cet hôte sans façon,
Qui du reclus s'installe compagnon.

On bâille un peu, plus souvent on soupire;
Les jours sont longs, et ne pouvoir rien dire,
Pas un seul mot, il en faut convenir,

C'est un peu dur, surtout quand son horloge,
Sonnant six coups, le fait ressouvenir
Que c'est l'instant où sans faute il déloge
Pour s'en aller au cercle, et sans soucis
Faire le *change* avec quelques amis.

Tout en bâillant trois semaines s'écoulent.
C'est la moitié du temps qu'il doit passer
Dans sa prison. Les voitures qui roulent,
Le bruit des pas, des voix, le font pester
De son arrêt; et la plus forte envie
De voir au moins quelque visage humain
Vient pour le coup compléter son chagrin.

Nécessité fait naître l'industrie,
Dit un proverbe, et Simplet l'éprouva;
Légèrement son canif entama
L'un des volets, et la planche rompue
Sur le quartier laissa planer sa vue.

Or, un matin que notre curieux
A ce guichet regardait de son mieux,

Il aperçoit, au détour de la rue,
Emmanuel (c'était un sien neveu,
Charmant lutin, au regard plein de feu,
Et promettant d'être un Alcibiade).

Ce petit drôle avec un camarade
Se disputait : en dire les raisons
Serait oiseux; la chose est trop futile,
Et je retranche un discours inutile.

Tout en marchant, nos petits polissons
De mots piquants aiguisaient leur querelle;
C'était un bruit!... à rompre la cervelle.

Dans ce moment, mes amis, voyez-vous
Du voyageur le terrible courroux?
Ah! s'il pouvait les tancer d'importance!
Mais se trahir! Il garde le silence.

Pour nos vauriens, ils se viennent poster
Sous sa fenêtre, où se vide l'affaire;

Emmanuel, qui se voit molester,
Déjà du poing frappe son adversaire.

Alors Simplet ne peut plus y tenir :
Ses contrevents tout à coup de s'ouvrir,
Et de montrer au public son visage;
Puis, s'adressant aux auteurs des débats :
« Ah! polissons! vous sentiriez mon bras
Si je n'étais pas en voyage. »

PETIT-SENN

L'IVROGNE ET SON ANE

L'IVROGNE ET SON ANE

Combien de villageois au nez rouge foncé,
Qui, venus au Molard pour vendre leur denrée,
Ne sauraient, en rentrant vers leur femme éplorée,
Lui faire un compte exact de l'argent dépensé!
Combien n'en est-il pas qui laissent dans nos caves
L'éclair de leur raison, le produit de leurs raves!
Qui boivent en un jour le travail d'un grand mois,
Et se passent par l'œsophage
Leur paille, leurs radis ou leurs gros chars de bois!
Bacchus aux campagnards cause bien du dommage.

Le héros de mon conte est l'un de ces mortels
Qui du vainqueur du Gange adore les autels;
Autel! est-ce le mot? par ma foi, je me trompe;

Le culte de Bacchus ne veut point tant de pompe :
Une mauvaise table, un flacon ébréché,
Au sein de quatre murs ombrés comme à l'estompe,
Suffisent au buveur qui vient vendre au marché.
C'est là que, pour fêter l'élève de Silène,
Du jus de nos coteaux parfumant son haleine,
Il perd, en fredonnant une vieille chanson,
Le bien-être de sa maison.
Puis, rentré sous son toit, le voilà qui se livre
A des actes brutaux ; il frappe sans pitié
Ses voisins, ses enfants, plus souvent sa moitié.
Que de sa rage avec peine on délivre.
Ma foi, pour rudoyer l'amour et l'amitié,
La belle chose qu'un homme ivre !
En son chemin un accident fatal
N'est pas pour lui ce qu'on redoute ;
Un dieu semble parfois protéger ce brutal ;
Mais l'affreux dénûment doit l'atteindre sans doute,
Car il va droit à l'hôpital,
Bien qu'il chancelle sur la route.

Truffet, gris comme un cordelier,
Sur son âne porté retournait au village.

Semblable en tout au peuplier
Quand le souffle du vent balance son feuillage,
A droite, à gauche, en face, en arrière, il penchait
Un corps tout assoupli par le jus de la vigne;
Et de son maître, afin d'être plus digne,
Sous ce poids ondoyant l'âne aussi trébuchait.

C'était un soir d'automne, et la nuit était sombre.
Le village était loin; aussi, n'en pouvant plus,
Faisant pour avancer des efforts superflus,
L'âne et le paysan s'arrêtèrent dans l'ombre,
Près de Grange-Canal : là, trouvant un gros mur,
Contre cet abri ferme et dur
Tous deux, enchantés, ils se mirent,
S'appuyèrent un peu, puis après s'endormirent;
Et les voilà, contents de leur destin,
Pour reprendre leur route attendant le matin.
L'aurore commençait à blanchir la contrée,
Quand des filous virent sur le chemin
Le couple sommeillant : pour eux quelle curée!
Voici quel fut leur vol, fait en un tour de main.

Déliant le cordon qui retenait la selle,
Un des voleurs l'affubla sur son dos,

Et resta garrotté par elle,
Tandis que le roussin, affranchi de fardeaux,
Joyeux de ne porter personne,
Tiré par la troupe friponne,
S'en alla gaillard et dispos.
Sans doute on fit du bruit, on remua notre homme;
Mais il dormait d'un si bon somme,
Que ses yeux demeurèrent clos.
Les filous sont bien loin, sauf celui qui, par terre,
Remplaçait l'animal volé;
D'un esclavage volontaire
Peut-être il était désolé;
Pour réveiller notre homme il aurait voulu braire;
Il languissait après le dénoûment
De ce bizarre événement.
Faire l'âne n'est pas si drôle,
Quoique pourtant ce soit un rôle
Dont bien des gens s'acquittent joliment.
Il tousse, il fait du bruit, il se cabre, il s'agite:
Lors Truffet ouvre un œil, se le frotte souvent;
Puis ouvre l'autre, et puis doute, tâtonne, hésite,
Avant de reconnaître un mortel bien vivant
Qui, sous lui, bouge et se dépite.
« Holà, s'écrie alors le pauvre Savoyard;
Qui vois-je sous mes pieds en si triste posture?

— Monsieur, dit le filou, fin et rusé gaillard,
Une tante sorcière, à qui je fis injure,
Pour quelque temps en âne m'a changé;
De mes défauts je sens qu'elle m'a corrigé;
Et, puisque cette nuit j'ai repris ma figure,
Daignez m'accorder mon congé?
— Oui dà, dit le manant; mais c'est que la commère
Me punit encor plus que vous :
Dorénavant qui portera mes choux?
Voyez un peu cette sorcière!
Pourtant, je ne veux pas avoir dans ma chaumière
Un homme qui fut âne; il n'en est point chez nous.
Allons, décampez-moi de la belle manière! »
Le filou délivré, trottant d'un pas mignon,
S'en fut en imitant l'allure d'un ânon;
Et le bon villageois, ignorant et crédule,
Digérait à plaisir ce conte ridicule.
Rentré dans son logis, on conçoit le caquet
De sa femme, pleurant la perte du baudet;
On conçoit son aigreur, on entend ses reproches;
Même on dit que Truffet reçut quelques taloches.
Puis il fallut songer à réparer le mal,
Et notre campagnard, à la prochaine foire,
S'en fut pour acheter un nouvel animal,

Non sans marchander et sans boire.
A Gaillard, tout à coup il s'arrête surpris;
L'âne, qu'entre ses pieds jadis on avait pris,
Il le voit, le connaît, comme un cousin, un frère;
De le considérer rien ne peut le distraire.
Le voleur du baudet approche et fait le prix;
Mais Truffet de crier d'une voix éclatante:
« Drôle! te voilà donc! rien n'a pu te changer!
Me préserve le Ciel que ta face me tente!
Car, au lieu de te corriger,
Tu viens de faire encor des farces à ta tante. »

GAUDY

LE SALMIS

LE SALMIS

J'ai plus d'une fois ouï dire
A mainte personne de sens
Que tout rimeur, dans son délire,
Chérit les produits de sa lyre
Comme un bon père ses enfants.

Le fait est vrai, je le confesse;
Et dirai plus : cette tendresse,
Lorsqu'il s'agit d'un nouveau-né,
Le plus souvent s'accroît encore;
Et si l'on aime son aîné,
C'est le cadet que l'on adore.

Mes amis, le conte suivant
Est aussi le dernier enfant
Qui de ma muse vient d'éclore;
J'en raffole, et tout mon désir
Serait qu'il pût aussi vous plaire:
Mais las! par un destin contraire.
S'il ne vous fait aucun plaisir,
Excusez l'erreur d'un bon père.

Je vous ai déjà présenté
De mon curé la peinture fidèle;
Vous connaissez sa brillante prunelle,
Ses deux mentons et sa franche gaîté.
Jamais Aristote ou Sénèque,
Thucydide ou Justin n'ont fatigué ses yeux;
Il n'a pour tout ancien dans sa bibliothèque
Que maint quartaut de bon vin vieux.

Il ne va point, sur les pas des Jussieux,
Courir les bois ou la colline,
Pour enrichir la médecine
De quelque simple précieux:

Mais, rival de La Quintinie,
Dans un jardin bien clos exerçant son génie,
La serpette à la main, l'on voit notre curé
Tailler, tondre, greffer le muscat empourpré,
Le fruit de Lucullus, et le fruit d'Arménie,
Et la pêche fondante au duvet coloré.

Peu savant dans l'art admiré
Et des Buffons et des Bomares,
Il ne rassemble point une collection
D'animaux sauvages et rares
Enlevés aux climats du Cafre ou du Lapon;
Mais dans sa basse-cour il soigne la couveuse,
Le coq d'Inde orgueilleux, la colombe amoureuse,
Et sait mieux que personne engraisser un chapon.

Connaissez-vous la cuisinière
De mon pasteur? Berchoux ou La Reynière [1]
D'un artiste pareil aurait été jaloux.
Elle est propre, avenante; et pour les fins ragoûts,

[1] Rédacteur de l'Almanach des gourmands.

Les petits plats, piquants ou doux,
Son talent est parfait... et tenez, à moi-même,
Qui ne suis point du tout gourmand,
L'eau me vient à la bouche en me représentant
Ses tartelettes à la crême.

Or, je vous laisse à juger maintenant
Si les dîneurs manquent au presbytère:
D'une lieue à la ronde, attirés par la chère,
On y voit arriver curé, prieur, vicaire,
Gentilshommes surtout; on sait que ces messieurs,
Chez le bon Savoyard, plus que partout ailleurs,
Du culte de Comus sont les soutiens fidèles.
La table est leur péché mignon.
Une herbe épaisse croît dans la cour du donjon;
Les murs sont délabrés ainsi que les tourelles;
Le toit percé laisse jusqu'au grenier
Par torrents arriver la pluie,
Et des enfants d'Éole on contient la furie
Avec des vitres de papier,
N'importe; il faut d'abord songer à la cuisine:
Qu'on ait beaucoup ou qu'on n'ait rien,

C'est fort égal, tout chemine assez bien
Si le tournebroche chemine.

Pour faire honneur à ses bons plats,
Le dimanche ou le jour ouvrable,
Notre curé ne craignait pas
De voir quelques amis prendre place à sa table :
Mais monsieur le marquis et monsieur le baron,
Et tous les Montmaurs[1] du canton
Venaient si fréquemment assiéger les marmites
De l'avenante Jeanneton,
Accumulaient si fort visites sur visites,
Qu'à la fin le curé s'ennuya tout de bon
De ces indiscrets parasites,
Et résolut d'en purger sa maison,
Au moins pour quelque temps. Un jour qu'au presbytère,
Notre homme et trois de ses amis,
Deux curés avec un vicaire,
Midi sonnant, à table s'étaient mis
Pour tâter de certain salmis

[1] Montmaur était un célèbre parasite du siècle passé.

Que devait leur servir l'habile cuisinière,
Voici venir la séquelle ordinaire
Des écornifleurs du pays!

Ne bougez pas, laissez-moi faire,
Dit le pasteur à ses trois conviés;
Et, sans aucun propos qui puisse leur déplaire,
Vous allez à l'instant les voir congédiés.

Puis il descend au-devant de la troupe:
« Entrez, Messieurs; soyez les bienvenus;
Enchanté de vous voir. Vous mangerez ma soupe...
Là, sans façon. Holà, quatre couverts de plus,
Entendez-vous, Jeannette? et que l'on se dépêche.
Joson, remise la calèche,
Bouchonne le cheval; et toi, Pierre, au caveau
Va nous tirer du blanc : c'est le second tonneau,
Celui dont ce matin l'on a rangé la boîte.
Puis, sur le grand rayon tu prendras, à main droite,
Trois bouteilles de Roussillon...
Pardon, Messieurs, pardon si je vous quitte
Pour un instant! il faut que je m'acquitte

D'un devoir très-pressant, de certaine visite
Dans le hameau voisin... ce ne sera pas long. »

Tout en disant ces mots, sur l'une et l'autre épaule
Le pasteur arrangeait le surplis et l'étole,
Et faisait préparer par un jeune garçon
Le vase d'eau bénite avec son goupillon.
« Mais pourquoi ces apprêts, cher curé, je vous prie?
Où portez-vous vos pas? Quelle cérémonie?...

—Las! c'est un pauvre moribond
Que je vais assister à son heure dernière;
Je ne l'ai pas quitté de la semaine entière:
Et voyez, comme il est attaqué du charbon,
Chacun craignant la peste a fui de la maison.
J'y suis demeuré seul avec sa pauvre femme:
Elle prend soin du corps; moi, je prends soin de l'âme.
Je connais le danger qui m'attend dans ces lieux,
Mais heureux si je puis, par mes travaux pieux,
Des Belzunce et des Borromée
Mériter quelque jour la sainte renommée!
Le temps s'écoule; il faut qu'à mon devoir

Je me rende à l'instant. Adieu, jusqu'au revoir. »
Vous devinez la fin de l'aventure:
Ces messieurs, effrayés des propos du curé,
Et se croyant déjà chez un pestiféré,
A peine descendus, remontent en voiture,
Et puis : fouette, cocher! Tapi dans son verger.
Notre homme reparut pour prendre place à table
Avec ses trois amis; et vous pouvez juger
Si le salmis arraché du danger
Leur parut un mets délectable.

GAUDY

LE VRAI PHILOSOPHE

LE VRAI PHILOSOPHE

Mes chers amis, nous voici dans l'automne :
Le *Bourguignon,* qui siffle et tourbillonne,
Blanchit déjà les cimes du Jura ;
Déjà le *Nant* inonde la prairie,
Et le pêcheur des bords de Meillerie
Nous a porté sa dernière *féra.*
De nos jardins puisque le froid nous chasse,
A mon foyer, venez, qu'on prenne place :
Tout en sablant le doux jus de Lavaud,
Ou de l'Arbois la liqueur pétillante ;
Tout en croquant la châtaigne brûlante,
Je vous dirai quelque conte nouveau.

Assez longtemps de la Grèce ou de Rome
On a vanté ces sages si fameux
Qu'à tout propos on nous cite, on nous nomme;
Je veux ce soir vous dire un mot d'un homme
Né parmi nous, qui valait encor mieux:
C'est Abauzit. Dans sa longue carrière,
Nul ne le vit un instant en colère,
Un seul instant. Toujours calme et serein,
Le moindre fiel, l'humeur la plus légère
En aucun temps ne souleva son sein.
Je doute fort que du savant Chrysippe,
De Lysias, de Criton, d'Aristippe,
Ou d'autres Grecs que l'on renomme tant,
Avec franchise on en pût dire autant.

Notre Abauzit avec sa gouvernante
Habitait seul. La bonne Jeanneton
(Un biographe a conservé son nom)
Dans son service était fort prévenante.
Fort régulière, apprêtait avec soins
Son déjeuner, son petit ordinaire.
La chose, au reste, était facile à faire;
Le philosophe avait peu de besoins.

De bon potage, une pomme de terre,
Quelque légume, ou des œufs, voilà tout;
Très-peu de vin; jamais de fin ragoût;
Mais il aimait un lit bien fait, bien tendre,
Et dans ses draps chaudement à s'étendre.
Vous m'avoûrez que ce faible innocent
Chez un vieillard se pardonne aisément.
Sachant cela, l'attentive Jeannette
Avait grand soin, en faisant sa couchette,
De bien ranger la couette, le chevet;
Durant l'hiver, d'y joindre un bon duvet,
Et même encor, si j'ai bonne mémoire,
Dans les froids vifs, quand Décembre arrivait,
D'y promener longtemps la bassinoire.

Or, certain jour que le docte vieillard
Pour méditer quelque nouvel ouvrage
Était sorti, gagnant ce boulevard
Qui sous la *Treille* étend son vaste ombrage,
Deux étrangers bien mis et de bon ton
En son logis demandent Jeanneton.
Elle parait: « Depuis quand, brave femme,
Vous a chez lui le maitre de céans?

— Mes beaux Messieurs, depuis plus de trente ans.
— Vous l'aimez bien? — Oui, de toute mon âme.
— De vos égards sans doute il est content?
— A le servir j'apporte un zèle extrême.
— Jamais d'humeur? — Oh! pas un seul instant.
Soir et matin il est toujours de même,
Doux, gracieux, ne se fâchant de rien.
C'est bien, Messieurs, le meilleur caractère.
— De provoquer tant soit peu sa colère
Pourriez-vous pas trouver quelque moyen?
— Moi! courroucer, fâcher ce maître aimable!
Eh! non, vraiment: je serais trop coupable.
— Mais, bonne femme, une fois seulement.
— Non point, vous dis-je. — Écoutez: cet argent
De vos succès sera la récompense. »

La ménagère avait le seul défaut
De chérir l'or un peu plus qu'il ne faut:
Il est commun à bien d'autres, je pense.
Elle céda. Mais expliquons ici
Pourquoi ces gens la séduisaient ainsi:
Il s'agissait entr'eux d'une gageure:
Du philosophe exaltant la douceur,

L'un prétendait, comme chose très-sûre,
Que jamais rien n'altérait son humeur,
Ne l'aigrissait, n'excitait sa colère;
L'autre, doutant qu'en ce siècle pervers
Pût exister semblable caractère,
Faisait valoir un sentiment divers.

Or, pour gagner son coupable salaire,
C'était, je crois, un double mirliton,
Comment s'y prit la faible Jeanneton?
Ce ne fut point en brûlant le potage
De son bon maitre, en cuisant mal son pain,
En retardant son café du matin,
En le brusquant; pour provoquer l'orage,
Elle oublia de lui faire son lit.
A son lever, « Jeanne, dit Abauzit
Sans que son front du plus léger nuage
Fût obscurci, mon lit n'était pas fait.

— Quoi! votre lit?... pardonnez, je vous prie:
Apparemment j'avais l'esprit distrait. »
Le lendemain, nouvelle étourderie,

Nouvel oubli, volontaire, s'entend;
Et l'on comptait sur quelque gronderie.
Ce fut en vain: pas plus de brusquerie,
Pas plus d'humeur que le jour précédent.

Troisième épreuve; alors en souriant
Le bon vieillard dit à sa gouvernante:
« Vous trouvez donc la tâche fatigante?
Quand on n'est plus dans sa jeune saison,
Je le sens bien, ce travail peut déplaire;
Mais, après tout, ma pauvre Jeanneton,
Le mal n'est grand, je commence à m'y faire[1]. »

La ménagère émue et l'œil en pleurs,
A ce propos tombe aux pieds de son maître,
Avouant tout, lui faisant tout connaître,
Et la gageure, et l'or des séducteurs.
Et, chers amis, je vous laisse à comprendre,
Si dès ce jour le tort fut réparé,
Si d'Abauzit le matelas fut tendre,
Et son chevet avec soin préparé.

[1] Propres paroles d'Abauzit. La Harpe, qui apprit cette anecdote de la bouche de Mme Necker, la cite avec intérêt dans sa *Correspondance littéraire.*

PETIT-SENN

MONSIEUR DE SAINT-JANVIER

MONSIEUR DE SAINT-JANVIER

Je n'aime point, lorsque je fais un conte,
En style laconique aller de suite au fait;
J'aime à jaser avant, je l'avouerai sans honte:
La préface causeuse et m'amuse et me plaît.
Je vois qu'elle est en vogue, et c'est ainsi que fait
Plus d'un joli conteur renommé dans notre âge.
Excusez donc, lecteur, si de ce verbiage
Je voile quelque temps le fond de mon sujet;
D'y revenir avec vous je m'engage.
Ne craignez pas, monsieur de Saint-Janvier
Sera bien le héros de ce frivole ouvrage;
Mais dans cette première page
D'autre chose, avec vous, je voudrais babiller.
Pour l'Almanach de Berne on connaît ma faiblesse;

Je passe à l'admirer mes instants les plus doux.
Chez lui rien ne choque et ne blesse;
Il respecte les mœurs, satisfait tous les goûts,
Et d'un succès qu'il doit à sa délicatesse,
Nul journaliste amer ne se montre jaloux.
Encore humide, et sortant de la presse,
Le Messager boiteux en clochant vient chez nous;
Sur son estampe enchanteresse
Se dirigent les yeux de tous.
A l'aspect des brigands, des gros ours, des grands loups,
Une aimable terreur anéantit mon être;
Puis, bientôt je me sens renaître,
A l'amusant récit de quelque joli tour
De la malice ou de l'amour,
Qui dans son sein vient à paraître.
Non, je ne crois pas qu'il puisse être
Un livre plus gentil, plus instructif peut-être,
Et plus digne de voir le jour!
En effet, voulez-vous de votre chevelure
Diminuer les flots, voyez le Messager.
Il vous indiquera l'époque la plus sûre
Pour couper vos cheveux sans courir de danger.
Voulez-vous de sainfoin semer votre verger,
Tondre vos mérinos, émonder vos bocages,

Tailler vos ceps, vos bois, vous saigner, vous purger,
Mon Almanach, fort de ses vieux adages,
Pour faire bien en tout pourra vous diriger.
Le temps qu'il fit et celui qu'il doit faire,
Il sait tout, prédit tout; pour lui point de mystère:
Mieux que Mercure, il est le messager des dieux.
Il porte leurs décrets; rien n'échappe à ses yeux.
C'était peu que des dieux vous fussiez l'interprète,
Très-vénéré monsieur Souci,
Vous parlez leur langage; oui, vous êtes poète:
A gravir l'Hélicon vous avez réussi.
Phébus vous a doté d'une savante lyre;
Et si vos vers sont trop longs ou trop courts,
A votre admirateur ce n'est point à le dire:
Le fait est qu'on aime à les lire,
Que toute l'Helvétie a foi dans vos discours,
Et que de vos succès nul ne songe à médire.
De la fraude pourtant vous avez à souffrir;
Brave monsieur Souci, combien on vous imite!
De la contrefaçon maudite
Chaque année on vous voit pâtir.
Contre ces guet-apens que rien ne vous irrite;
De votre esprit sublime ils prouvent la clarté.
On ne contrefait point des livres sans mérite.

Je sais plus d'un auteur qui sans effort évite
Cette honorable adversité.
Si, vers le nord, une aiguille inclinée,
Sur l'abîme des mers guide les matelots,
Si la boussole, au sein des flots,
Montre la route à leur vue étonnée,
Ainsi, pour diriger ma conduite et mes plans,
J'ai l'influence fortunée
De votre Messager, qui revient tous les ans,
Dans ma route ici-bas, d'écueils environnée,
Guider au but mes pas et mes destins errants.

C'est dans son sein que j'ai puisé l'histoire
Dont ma muse aujourd'hui voudrait vous régaler.
Vous l'attendez longtemps, mon aimable auditoire :
L'Almanach en est cause, et quand je dis sa gloire,
Quand je parle de lui je veux toujours parler.
Certain marquis français, bon ami de la dîme,
Malgré ses parchemins craignant un sort fatal,
Avait fui loin du sol natal;
Et pleurant sur la fin de l'antique régime,
Il vivait à Tunis, ne s'y trouvant point mal.
Du gouvernement turc la forme était exquise,

Suivant lui; l'arbitraire était doux à ses yeux:
Au Ciel il adressait des vœux,
Pour qu'un jour sa patrie au sultan fût soumise,
Et qu'il y fût pacha. Que l'on doit être heureux,
Disait-il, de mener tous ses gens à sa guise!
D'exercer un empire illimité sur eux!
D'être chef absolu! Voilà ce que je veux.
L'égalité n'est plus de mise;
Un peuple libre est toujours malheureux.
Monsieur de Saint-Janvier, absent de sa patrie,
Homme du monde, et d'un excellent ton,
Pensait ainsi. La liberté chérie
N'avait point son affection;
Et de plaisir son âme était épanouie
En regardant les Turcs présenter au bâton
Une échine aux coups aguerrie.
Il apprend que la France, après nombre d'exploits,
Au rang des nations remonte avec noblesse,
Que le mérite seul y fait valoir ses droits,
Et que Thémis, cette aimable déesse,
Réunit les Français et leur dicte des lois.
« Ah parbleu! se dit-il, dès que c'est le mérite
Qui maintenant règne dans mon pays,
Adieu Tunis, adieu! dès ce jour je te quitte.

Je vais briller aux lieux où je brillai jadis. »
Monsieur de Saint-Janvier monte sur un navire,
Croyant que sans danger on peut le reconduire
Vers son château, ses parcs et ses créneaux chéris.
Au sein de ses vassaux il brûle d'introduire
La bastonnade turque, à ses yeux d'un grand prix.
Il aborde à Marseille et fait la quarantaine :
Maudissant toutefois l'usage singulier
Qui veut que lui, marquis, ainsi qu'un roturier,
Reste soumis à cette étrange peine.
Et ne vaut-il pas mieux empester un pays,
Que manquer aux égards que l'on doit aux marquis !
Il voudrait s'affranchir de cette loi fatale.
La république avait peut-être tort ;
Mais comme il n'est pas le plus fort,
En maudissant l'affreux scandale,
Il s'ennuie à périr quarante jours au port.
Il maudissait encor la criante injustice,
Quand, au bureau de la police,
Il va montrer son passeport.
« Ton nom? lui dit d'abord un chef de la justice ;
Comment t'appelles-tu? » De ce ton cavalier
Notre noble ébahi ne sait trop que se dire ;
Mais il était craintif ; sans se faire prier

Il répond doucement: « Monsieur, vous pouvez lire:
Je suis nommé monsieur de Saint-Janvier.
– Citoyen, d'où sors-tu? Tu ne sais pas, sans doute,
Que le mot de *monsieur* de la langue est rayé;
En France on se tutoie: ainsi parle, on t'écoute.
– Je suis de Saint-Janvier, dit notre homme effrayé.
– De Saint-Janvier! Je te dirai, mon brave,
Que le *de* nobiliaire est à jamais passé;
D'une caste maudite en France on est lassé.
Les rois, nous les chassons; les seigneurs, on les brave.
– Je suis donc Saint-Janvier tout court.
– Nous n'avons plus de *saints*. A sa ruine il court
Le peuple fainéant qui chôme tant de fêtes;
Et les républicains ne sont point assez bêtes
De couvrir de jours fériés
Tous leurs nouveaux calendriers.
Allons, dis-nous ton nom; surtout plus de sottise.
– Eh bien! je m'appelle Janvier.
– Peste soit du butor! nouvelle balourdise;
Il n'est plus de Janvier dans le calendrier.
– Ma foi, de tes arrêts, j'appelle.
Quoi! tu veux me priver de mon nom tout entier?
A nul de mes prénoms tu ne fais de quartier?
L'aventure est vraiment nouvelle!

Je perds mon nom, mais j'ose te prier
De m'en donner un autre, et ce n'est pas sans cause;
Dans ce monde, après tout, que ferais-je sans nom?
— Citoyen, ta requête est juste, et je suis bon;
Aussi, dès à présent, pour arranger la chose,
Tu pourras t'appeler le citoyen Nivose.
— Je retourne à Tunis, dit le noble contrit.
Je ne saurais souffrir que l'on me débaptise;
Mes beaux jours sont passés, mon honneur est flétri:
Adieu dîme, vassaux, et tout ce que je prise.
Maudit soit le pays où l'on se civilise!
Je vais voir en Afrique un peuple épais, grossier,
Mais n'importe, chez lui, sans qu'il se formalise,
Je pourrai me nommer monsieur de Saint-Janvier.

GAUDY

LUDOVICO

LUDOVICO

Ille beatus introrsum est; istius bracteata felicitas est.

SENEC. Epist. 115.

Le trait, mes chers amis, que je vais vous conter
N'est point un trait nouveau, point n'ai su l'inventer;
C'est dans un vieux auteur de science profonde,
Qu'à mes yeux, l'autre jour, il vint se présenter.
Mais La Fontaine est-il l'inventeur de Joconde?
Un sujet appartient à qui sait le traiter.

Aux rivages heureux où l'Arno dans son onde
Peint de mille palais les marbres éclatants,

Régnait, au bon vieux temps,
Le prince Pharasmin — Pharasmin! les Toscans,
S'il faut s'en rapporter à la chronologie,
N'eurent en aucun siècle un prince de ce nom.

— Eh! Monsieur le savant, laissez-là, je vous prie,
Quelques instants votre érudition:
Pour un conteur, rien de plus détestable
Que d'être interrompu dans sa narration;
Ce nom-là peut très-bien n'être pas véritable,
Mais le trait est certain, je m'en rends caution.

Or ce duc Pharasmin était un prince aimable,
Riche, puissant, affable, généreux;
Mais las! ce don du ciel qui seul fait les heureux,
La santé lui manquait : un rhumatisme affreux,
Et la nuit et le jour lui donnait la torture.
Les bains, les fumigations,
Les pilules, les frictions,
L'onguent, la poudre, la teinture,
Tout échouait, tout remède était vain;
Les doctes enfants d'Avicenne

Y perdaient leur latin.
Mais pour ne pas laisser une aussi belle aubaine,
Sous un nom très-savant, depuis mainte semaine,
Ils ordonnaient au duc... des boulettes de pain.

On se jouait ainsi de l'auguste malade,
Qui languissait, alors que certain jour
Un docteur de renom, arrivant de Grenade,
Vient se présenter à la cour:
« Seigneur, dit-il, je connais l'alchimie,
L'astrologie et la nécromancie,
Et la chiromancie,
Les animaux, les végétaux,
Les minéraux et les métaux.
Tous les produits du feu, de la terre, de l'onde,
Je puis les ranger sous ma loi;
Enfin, sur la machine ronde
Il n'est aucun secret pour moi.
Voyons le pouls de son Altesse.....
Vous guérirez, Seigneur, du mal qui vous oppresse;
Vous guérirez, j'en atteste les cieux!
Ma recette est certaine autant que singulière,

Et la voici : portez une nuit tout entière
La chemise d'un homme heureux.

« Pardon, j'ai mainte affaire encore :
On m'attend à Bagdad, aux rives du Bosphore,
A Maroc, à Tunis, et chez vingt potentats ;
Il faut que dès demain, au lever de l'aurore,
Je sois sorti de vos États.
Ne me parlez point d'honoraire,
Je n'en reçois jamais. Fi donc ! un vil salaire,
De l'or, métal perfide et vain !
Toutefois, ce brillant qui pare votre main,
Je pourrais l'agréer... pour ne pas vous déplaire.
Adieu, grand prince, usez du secret salutaire,
Et comptez sur mon art divin. »

Le jour suivant on s'agite, on s'empresse,
Pour trouver l'*homme heureux* qu'il faut à notre Altesse.
D'abord à son palais ducal
On amène un gros cardinal,
A la face large et fleurie,
A l'œil noir et brillant, à la panse arrondie.

« Votre chemise, Monseigneur ?
— Comment ! ma chemise, Monsieur ?
Non, jamais pareille indécence...
— Pardon, cet ordre est de rigueur ; »
Et, sans respect pour la pudeur,
On déshabille l'Éminence.
Hélas ! le lendemain, notre duc malheureux
N'est pas moins tourmenté de son mal douloureux,
Et la recherche recommence.

Après le joufflu cardinal,
Vient un célèbre général,
Enfant chéri de la victoire,
Tout chamarré de cordons et de croix,
Signes éclatants de sa gloire....
Le lin n'agit pas mieux que la première fois.
On fait venir des gens d'une autre étoffe :
Certain financier opulent,
Parvenu s'il en fut, plein d'un faste insolent ;
Un sage, un fameux philosophe,
Gueux, mais qui s'honorait de paraître indigent ;
Et puis un grand poète, aussi fier d'une strophe
Que le banquier de son argent.

On eut beau tour à tour au prince languissant
De chacun d'eux essayer la chemise,
Dans la cure promise
On n'obtint pas le moindre avancement;
Tous ces gens-là, quoi qu'en dît l'apparence,
Ne possédaient du bonheur que le nom.

Grande rumeur à la cour de Florence :
Ce talisman si rare où le trouvera-t-on?
Les uns taxaient déjà le docteur d'ignorance;
D'autres, tout net, l'appelaient un fripon,
Alors qu'un favori : « Seigneur, j'ai l'espérance
De rencontrer le sujet qu'il nous faut,
Et de pouvoir vous présenter bientôt
Et l'*homme* et la *chemise* au gré de l'ordonnance.
Laissez-moi faire. » A cheval aussitôt
Le courtisan monte d'un saut,
Et se rend dans sa terre, aux environs de Pise,
Pour y chercher Ludovico,
Garçon jardinier du château.

C'était un gros brunet, à la peau ferme et bise,
Bien taillé, bien planté, gai, leste, vigoureux;

Travaillant bien, mais buvant encor mieux,
Et quoiqu'il n'eût jamais un sou dans sa valise,
Point de soucis, telle était la devise
Qu'on lisait sur son front joyeux;
Enfin, Messieurs, en apparence,
Comme en réalité, cet homme était heureux.

Mais lorsqu'arrivé dans Florence,
On l'eut conduit auprès de Pharasmin;
Alors que tous les fronts rayonnaient d'espérance,
Que le prince enchanté bénissait son destin,
Alors qu'enfin, pour opérer la crise,
On voulut du brunet ôter le casaquin,
Qu'arriva-t-il? Jugez de la surprise
De tous les assistants; jugez de leur chagrin...
Ludovico n'avait pas de chemise!

GAUDY

LES MANCHES A BALAI

LES MANCHES A BALAI

Monsieur, un conte, un conte! — Ah! oui, vraiment,
Cela se jette au moule; on en fait par douzaine,
C'est la besogne d'un moment!
Savez-vous bien que pour enfler ma veine,
Il faut qu'en large, en long, je me promène.
Que je roule les yeux et que je me démène,
Ou que souvent je rêve un jour entier?
Sans doute, à vous ouïr, ce serait un métier
Tout comme un autre... Allons, jeunes fillettes.
Et vous, petits garçons, autour de mon foyer
Rangez-vous tous en rond; donnez-moi ces pincettes:
Je vais, en tisonnant le chêne ou le poirier,
Vous réciter un conte de sorcier.

C'est l'abrégé d'une histoire très-sûre
Qu'un jour dans mon désœuvrement
Je transcrivis d'un gros livre allemand;
Écoutez-bien. Devers l'Estramadure,
Beau pays que le Tage arrose d'une eau pure,
Non loin d'Alcantara, vivait un vieux savant,
Grand sorcier s'il en fut, et qui dans l'art suprême
De la magie et de l'enchantement
Aurait vaincu Merlin lui-même;
Merlin, vous savez bien, ce fameux nécromant!
Il fallait voir dans son laboratoire
Tous ses ouvrages de grimoire,
Tous ses lézards, tous ses serpents,
Et ses merveilleux instruments
De sortilége et de nécromancie,
Et de chiromancie, et d'oniromancie....
C'était superbe et terrible à la fois.
Cet enchanteur, qu'on nommait Don Zamore,
Habitait dans le fond des bois
Un vieux donjon élevé par le More
Lorsqu'à l'Ibère il vint dicter des lois.
Longs souterrains, cavernes ténébreuses,
Tour de l'Ouest, trappes mystérieuses,
Larges murailles à créneaux,

Rien n'y manquait; et ce domaine aimable
Était un lieu tout à fait convenable
Pour évoquer les esprits infernaux,
Ou bien.... pour faire un mélodrame.

Zamore habitait là sans femme.
Et sans enfants. Je vous demande un peu
Qui voudrait épouser le favori du diable?
Il vivait seul avec un sien neveu,
Jeune étourdi, vif, agréable,
De ses biens unique héritier,
Qu'il élevait dans son joli métier.
Vous me demanderez comment notre sorcier
Préparait sa cuisine, et son lit, et sa table,
Puisqu'il n'avait chez lui ni femme, ni valets :
Ses serviteurs étaient.... des MANCHES A BALAIS.
Vous riez.... Si ce n'est un fait véritable,
Il n'exista jamais sorcier, ni nécromant.
Voyez plutôt mon gros livre allemand.

Chacun de ces laquais d'espèce singulière
Remplissait exclusivement

Sa fonction particulière :
L'un frottait le salon, l'autre allait au caveau :
Un troisième rasait le maître du château ;
Celui-là pétrissait, celui-ci portait l'eau,
Ainsi de suite. A la gentilhommière
Lorsqu'on donnait bal ou tournois,
Les jours de fête, les dimanches,
Vous auriez ri de voir ces Manches
Se trémousser tous à la fois.
Pour animer ces valets fantastiques,
On prononçait trois mots cabalistiques ;
Pour faire cesser leurs travaux,
C'étaient encor trois mots nouveaux ;
Chacun avait les siens ; mais des mots si bizarres,
Si longs, si durs et si barbares,
Que seul, la nuit, sur mon honneur.
Tenez, je crois que je me ferais peur
En essayant de les redire encore.
Or, au milieu de février,
Par un beau froid, un jour que Don Zamore
Pour la cité voisine au lever de l'aurore
Était parti sur son coursier,
Voilà notre apprenti sorcier
Qui, pour se garantir d'une bise assez rude,

Veut allumer grand feu dans sa chambre d'étude.
« Holà! laquais, du bois! » Personne ne bougeait;
Ce n'était pas ainsi que le maître ordonnait;
Il fallait les trois mots. « Allons, du bois, vous dis-je,
Et sur-le-champ! » Motus! à ce discours
Messieurs les Manches restaient sourds,
Lorsqu'en cherchant la cause du prodige,
Mon étourdi pensa d'avoir recours
Aux mots terribles du grimoire,
Qui revinrent à sa mémoire :
Balabakros! Horos,
Alkantagrogoros!

O puissance de l'art magique!
Pas plus tôt dit, voilà qu'un domestique
En quatre sauts grimpe au grenier,
Et couvre de bois le foyer.
Bientôt, à l'aide d'un acier,
Le sapin résineux pétille,
Et le hêtre s'enflamme et brille
Sous le tube de l'écolier.
« C'est bon, s'écriait-il, n'en mets pas davantage....
En voilà bien assez.... remporte ces fagots. »

Vaine défense! inutile propos!
Le Manche allait son train. Pour l'ôter de l'ouvrage.
Sans les trois autres mots du magique langage
On aurait fait des efforts superflus;
Et ces trois mots, le neveu de Zamore
Ne les avait pas retenus,
Ou bien les ignorait encore.

Un laquais aussi svelte a bientôt fait des pas :
L'embonpoint ne le gêne pas.
En peu d'instants, ce fut une fournaise;
Le parquet s'embrasait, les vitres en éclats
Sautaient de tous côtés. Assez mal à son aise,
L'élève enfin, lassé d'inutiles efforts,
Saisit le farfadet par le milieu du corps,
Et, crac, le casse en deux. Qu'arriva-t-il alors?
Deux valets au lieu d'un se mettent à l'ouvrage,
Et travaillant avec courage
Portent du bois à qui mieux mieux.
Déjà de la chambre enflammée
Le feu gagnait partout; une épaisse fumée
Au loin obscurcissait les cieux,
Quand Zamore survint. Pas un mot de magie

Et certains procédés de cet art merveilleux,
Il eut bientôt apaisé l'incendie.
Lors faisant venir l'étourdi,
Qui, tout honteux, n'osait paraître,
D'un ton sévère il lui dit : « Mon ami,
Cette leçon vous apprendra peut-être
Qu'il ne faut pas qu'un apprenti
S'avise avant le temps de s'ériger en maître. »

PETIT-SENN

MA PIPE

MA PIPE

Comme une pipe
Me rend serein !
Elle dissipe
Le noir chagrin.
C'est une ivresse
Qui du cerveau
Se rend maîtresse,
Offrant sans cesse
Charme nouveau.
On voit en songe
Plans si jolis,
D'un doux mensonge
Tous embellis.

Peine calmée
Par la fumée
Qu'on fait jaillir,
Laisse notre âme
A ce dictame
S'épanouir.

Vapeur mignonne
Nous voile aux yeux,
Et nous couronne
Comme les dieux.
Saint Pierre même
A cet emblème
Au Vatican;
Tel un cyclope
Qui s'enveloppe
D'un beau volcan.

Douce compagne,
Pipe accompagne
En long chemin;
Sa chaleur gagne

Toute la main.
A notre bouche
Son tuyau touche;
Nous le mordons,
Nous le tordons,
Nous regardons
Comment se fume
Entre nos doigts
La belle écume
De notre choix.
« Qu'elle est jolie!
Qu'elle est polie! »
Dit-on partout.
Qui nous aborde
Prend pour exorde
Notre bon goût.

Notre parole
Plane et s'envole
En ondoyant,
Et de fumée
Tout embaumée

Va tournoyant,
Lorsque se joue
Sur notre joue
Zéphyr riant.

En vain la dame
Qui tout haut blâme
Mon goût falot,
Voudrait maudire
L'air que j'aspire
De mon brûlot.
Qu'elle se choque
Et me provoque
D'un *fi* railleur,
Moi je m'en moque
De tout mon cœur.
Le musc et l'ambre
Qui de sa chambre
Sont émanés,
Font l'atmosphère
La plus contraire
A bien des nez.

Mais de l'*écume*
Où se consume
Un tabac fin,
Déjà l'haleine
Tire avec peine
Parfum divin.

Adieu, ma pipe,
Tout se dissipe;
Voilà qu'ici
Ton feu s'arrête
Et le poète
S'arrête aussi;
Car dans ce mètre
Assez rétif
Il me faut mettre
Le sens captif.
A cette étude
Pour moi trop rude
J'ai de l'humeur,
Et prends le large.
De tant de marge,
Seul, l'imprimeur

Point ne s'effraie,
Puisque je paie,
En ce cas-ci,
Comme étant pleine,
Page qu'à peine
Il ombre ici.

A. VERRE

MÉLANCOLIE

LE PRISONNIER

MÉLANCOLIE

Poltava, 1824.

O ne me laissez pas sur ce fatal rivage
Où, planant sur mon front, comme un sombre nuage,
L'ange de la douleur, à mes yeux attristés,
Du soleil de mes jours fait pâlir les clartés!

Rappelez-moi plutôt vers la plage féconde
Où l'azuré Léman déroule en paix son onde
Au souffle caressant des zéphyrs amoureux,
Où de cent monts blanchis le monarque suprême
Va porter dans les cieux le pâle diadème
Dont l'hiver couronna son front majestueux.

C'est là que je suis né : c'est là que mes aïeux
Dorment paisiblement dans leur froide demeure ;
C'est là que je voudrais, après ma dernière heure,
Reposer auprès d'eux.

Oui, je veux sur ces bords chéris de ma jeunesse
Saluer de nouveau l'astre de la tristesse,
Qu'amène sur ses pas le soir silencieux ;
Avant que de mourir je veux revoir encore
Le soleil déposant la pourpre de l'aurore,
Des cimes du Mont-Blanc s'élancer radieux.

Naguère, il m'en souvient, dans ma terre natale
J'aimais à devancer l'aurore matinale.
J'aimais à contempler les sommets de nos monts
Recevant par degrés ses paisibles rayons ;
Et quand le roi du jour, commencant sa carrière,
Versait de l'horizon des torrents de lumière,
J'aimais à voir le lac, inondé de ses feux,
Rouler en gémissant ses flots harmonieux
Sous la brise légère,
Que l'aube à son lever fait descendre des cieux.

Aux soupirs du matin roulant dans l'air tranquille,
A l'éclat radieux répandu sur les eaux,
Le pêcheur s'arrachait aux charmes du repos;
Sa nacelle glissait sur la vague mobile,
Et sous sa rame agile
L'écume blanchissait la surface des flots.

Et moi, les sens plongés dans un vague délire,
Cédant aux doux transports dont mon cœur était plein,
D'une tremblante main je saisissais ma lyre,
Et l'hymne du bonheur s'exhalait de mon sein.

Tout semblait alentour partager mon ivresse:
Les échos réveillés par mes chants d'allégresse
Répétaient après moi les accents de l'amour;
Et leurs voix célébraient ma riante jeunesse,
Pure comme le jour
Dont les feux éclairaient ce ravissant séjour.

Silence, maintenant, ô ma harpe chérie!
Tes ravissants accords augmentent mes ennuis:

Je n'ose plus rêver aux beaux jours de ma vie,
Sitôt évanouis.

Hélas! absent des lieux où commença ma course,
Je sens que je dessèche et languis par degré;
Comme un faible ruisseau qui, bien loin de sa source,
Va se perdre ignoré.

Le soleil nébuleux de la froide Russie
Roule en vain dans les airs son disque pâlissant,
Il ne peut rallumer les feux de mon génie
Chaque jour décroissant.

L'esprit mystérieux dont la harpe invisible
Par un divin murmure accompagnait mes chants,
Cesse de m'inspirer, et me trouve insensible
A ses accords touchants.

Quelquefois, cependant, mon âme vibre encore
Quand j'écoute sa voix dans le vague des airs;
Quand il pleure à mes pieds sur la rive sonore
Des lacs de ces déserts.

Cesse, lui dis-je alors, cesse une plainte vaine :
L'étoile de mes jours a pâli sur ces bords ;
Et mon luth qui frémit sous ma main incertaine
A perdu ses accords.

Va, va porter ailleurs ta douce mélodie :
Fais tressaillir des cœurs moins brisés que le mien ;
Mais si le ciel me rend à ma chère patrie,
Reviens, alors, reviens.

Tu me retrouveras semblable à l'hirondelle
Qui revoit les climats qu'elle a laissés longtemps ;
Et d'un accent joyeux nous chanterons comme elle
Le retour du printemps.

LE PRISONNIER

Il m'est doux, quand le soir obscurcit l'hémisphère,
D'entendre les soupirs de la brise légère
Dans le vague des airs murmurer tristement,
D'écouter les accords d'une harpe plaintive
Se mêler sur la rive
Aux plaintes du zéphyr et des flots gémissants.

Mais il est pour mon cœur, dans la terre étrangère,
Un plaisir bien plus doux qui charme ma misère,
Qui voile mes regards de pleurs délicieux,
C'est d'entendre la voix de ma fidèle amie

Célébrer l'Helvétie,
Cette terre natale où dorment mes aïeux.

Aux sons mélodieux de cette voix chérie,
Je me crois transporté dans ma douce patrie;
Je revois la chaumière et le riant vallon
Où, couronné de fleurs, les jours de mon enfance
Coulaient dans l'innocence,
Comme un ruisseau limpide à travers le gazon.

Je revois la chapelle où ma pieuse mère
M'apprit à bégayer ma première prière,
La rive où le Léman venait briser ses flots,
Les rochers, les forêts, la lugubre vallée,
Et la tombe isolée
Où dorment pour jamais les cendres d'un héros.

Je revois la montagne où, bravant les orages,
J'unissais mes accords et mes hymnes sauvages
Au bruit tumultueux de la foudre et des vents;
Le gothique château qui menaçait la plaine

De sa chute prochaine,
Et ses débris roulant dans les flots des torrents.

Ainsi, quand ces accents dans la terre ennemie
Ont transporté mon âme au sein de ma patrie,
Du bonheur je crois suivre encore le sentier;
Mais quand ils ont cessé de frapper mon oreille,
Ma chaîne me réveille,
Et me fait souvenir que je suis prisonnier.

PAUL TAVAN

LE PRINTEMPS

LE PRINTEMPS

Disparaissez, aquilons furieux,
Rentrez dans votre sombre empire;
Du vol caressant de Zéphire
Je veux chanter le retour gracieux.

La neige a fui de nos montagnes,
Les ruisseaux ont repris leur cours;
Et partout les vertes campagnes
Dans leurs riants bosquets invitent les Amours.

Quittons les temples de Thalie,
De Terpsicore abandonnons les jeux,

Pour aller respirer une nouvelle vie
Au sein de nos vallons fleuris et radieux.

Sous son corset déjà la bergerette
A caché l'humble violette;
La naïade a quitté l'antre mystérieux
De son humide et profonde retraite,
Pour sourire à l'azur des cieux;
Elle vient folâtrer au bord de l'onde claire,
Et l'olivâtre primevère
Brille sur son sein amoureux.

Reine de ces buissons épars dans les prairies,
L'églantine bientôt va paraître à nos yeux,
Étalant fièrement ses guirlandes hardies.
L'aubépine a paru, ses innombrables fleurs
Couvrent de leur éclat la verdure naissante,
Du lilas la touffe odorante
Y mêle ses tendres couleurs.

Mais qu'aperçois-je encore? espérance flatteuse,
Tes rayons percent dans mon cœur!

Sur le cep dépouillé, dont la tige noueuse
Semble encor des frimats défier la rigueur,
J'entrevois du raisin le bourgeon précurseur.

Hâte-toi; car tant que du Pinde
Je gravirai le sentier hasardeux,
Ma lyre du vainqueur de l'Inde
Célébrera les travaux glorieux.
Ce dieu consolateur, dans sa marche divine,
D'excès de meurtre et de rapine
N'offrit jamais le spectacle hideux;
On portait devant lui le pampre précieux,
Ce doux présent de la nature,
Et ce conquérant généreux
Sut forcer l'Indou paresseux
A se livrer à sa culture.

Mais laissons là ces prestiges fameux
Qu'enfanta le temps des féeries,
Et qui des chantres fabuleux
Entretenaient les rêveries.
Au charme séduisant de ces illusions

Mon luth échappera sans peine :
De plus douces émotions,
Un feu plus pur vient embraser ma veine.

Que m'importent, à moi, les Grecs et les Troyens !
Et l'esclave du Gange, et le tyran du Tibre !
Voici le mois de mai : bientôt, aux champs voisins,
Je verrai défiler des soldats citoyens
Sous les drapeaux d'un peuple libre.

L'appel a retenti ; salut au champ de Mars,
Salut, guides sacrés de nos guerriers fidèles !
En replis ondoyants, superbes étendards,
Étalez à nos yeux vos couleurs immortelles :
Que de la trompe des combats,
Que de l'airain tonnant, que du clairon sonore
La bruyante harmonie ici s'unisse encore
Aux civiques accents de nos jeunes soldats !

Quel aspect enchanteur ! D'un martial délire
Ici mon cœur est transporté.

Ivre d'un noble orgueil, je contemple et j'admire
Les soutiens de la liberté.
Heureux Helvétiens! Vainement des orages
Le tourbillon dévastateur
A porté sur d'autres rivages
La désolation, le trouble et la terreur;
De nos monts argentés les cimes élancées,
Dont le front plane et se perd dans les airs,
Ont vu jusqu'à ce jour nos paisibles contrées
Étrangères encore au deuil de l'univers.
Étrangères... Ce mot à regret me rappelle
Un pacte réprouvé par les cœurs généreux.
Lorsque jadis l'Helvétien fidèle
Au cri de liberté légué par ses aïeux,
Confondit des tyrans les plans audacieux;
Lorsque, purgeant nos monts de leurs bandes cruelles,
Il teignit de son sang leurs glaces éternelles,
Qu'il fut loin de prévoir qu'aujourd'hui ses neveux,
Soutiens du despotisme, et soldats mercenaires,
Serviraient au besoin ses chimériques vœux,
Et de la liberté combattraient les bannières!
Traité fatal! coupable erreur!
Quand fuira-t-on votre amorce trompeuse?
Jusqu'à quand, serviteurs d'une gloire odieuse,

Osera-t-on sourire à son masque imposteur?
Grand Dieu! hâte l'instant où d'un lien perfide
Nous verrons nos frères affranchis;
Où, fuyant les jardins d'Armide,
Ils jetteront loin d'eux un glaive parricide,
Pour vouer à jamais leurs bras à leur pays!

Qu'avec orgueil alors je monterai ma lyre
Pour chanter du printemps les suaves attraits,
Et les parfums de Flore, et son riant empire,
Et les prés verdoyants, et les sombres forêts!
Qu'avec transport de nos riches campagnes
J'admirerai les sites enchantés;
Ces lacs, ces vallons, ces montagnes,
Et ces humbles chalets, et ces nobles cités!

En te chantant, ô bienheureuse terre,
Mon luth fera redire aux échos du canton:
Relève-toi, superbe nation!
Du sang de tes enfants tu n'es plus tributaire.

Aux rives de la Seine, où ces palais fameux
De leur faîte imposant avoisinent les nues,

Je ne reverrai plus le service honteux
Du triste Helvétien qui du Louvre orgueilleux
Silencieusement garde les avenues.
En tous lieux et partout j'oserai dire, enfin :
Je suis Suisse et républicain ;
Je suis citoyen libre, et ce titre m'honore !

O ma patrie ! ô pays que j'adore !
Puisse bientôt le Ciel d'un si bel avenir
Faire lever sur toi la bienfaisante aurore,
Et que je puisse, au gré de mon désir,
Revoir tes bords heureux, les habiter encore,
Leur consacrer mes chants et mon dernier soupir.

FABLES

ET

CHANSONS

LES TROIS AIGLES

Dans une modeste volière,
Sur les bords d'un beau lac, vivait innocemment
Un Aigle fort petit et d'humeur familière,
D'un naturel sensible et bienfaisant,
Aux soins de sa famille adonné seulement.
Jamais poules, canards, oisons du voisinage
De son bec n'eurent à souffrir.
Parfois querelles de ménage
Étaient l'unique tort qu'on pût en lui punir.
Mais un Aigle voisin, fort et d'ample envergure,
Qu'embrase une cruelle et vaste ambition,
Sur la paisible créature
Vint fondre et, sans rémission,
S'empare de son nid, dévore sa lignée,

De cet oiseau méchant, victime désignée,
Pour avoir seulement haï cet oppresseur.
Notre aiglon succombait, quand survient un vengeur.
C'est un Aigle du Nord, qui combat et terrasse
L'oiseau tyran et ravisseur.
Le nôtre, pour le coup, crut trouver paix et grâce :
Mais il fallut payer, bien payer la faveur
De cette insigne délivrance.
Mainte plume y resta. — « Soit, dit-il, patience,
« Avec le temps l'édredon reviendra :
« Et puis, de mon duvet, j'espère, en récompense,
« Que mon libérateur, en partant, laissera
« A ma petite République,
« Pauvre, il est vrai, mais libre et pacifique,
« Cette clef si chère à nous tous,
« En un mot, *la clef de chez nous.* »

1814 J.-GÉDÉON LOMBARD.

LES DEUX BARQUES

Au milieu de notre Léman,
D'une barque légère Éole enflait la voile :
Elle semblait voler sur l'humide élément;
Sans peine, sans soucis, étendus sous la toile,
Ses nautonniers heureux fumaient nonchalamment.

Au même endroit, en sens contraire,
Une autre nef se traînait lentement;
Suant, soufflant, n'avançant guère;
Sur la rame courbés, ses tristes matelots,
Péniblement luttaient contre les flots.
« Allons, camarades, courage! »
Leur crièrent en ricanant
Les conducteurs de la barque au bon vent :
« Travaillez, travaillez; vous serez au rivage

Dans trois jours tout au plus, en allant de ce train.
Adieu, pauvres gens, bon voyage!
Et ramez bien, l'exercice est très-sain! »

Une heure après survint un gros nuage,
Et crac, du sud au nord le vent passa soudain;
La voile devint inutile,
Il fallut la plier, et que nos fanfarons,
Pour briser la vague indocile,
Retournassent aux avirons.

Vers nos murs opulents, entraînés par Borée,
Les autres, tout joyeux, déjà touchaient au port,
Que nos railleurs avec effort
Ramaient encor sur la plaine azurée.

Lecteurs, dans vos succès pas trop de vanité;
Car le bon vent de la fortune,
Comme celui qui souffle chez Neptune,
Change souvent avec rapidité!

GAUDY.

LE RHONE ET L'ARVE

Des chaînes du Léman affranchissant son onde,
Majestueux, limpide et pur,
Le Rhône, vers la mer profonde,
Pour la première fois roulait ses flots d'azur,
Lorsque l'Arve, sur son passage
Se présentant, lui proposa
De faire ensemble le voyage.
Le fleuve orgueilleux refusa,
Disant, d'une voix dédaigneuse :
« Eh fi ! votre onde limoneuse
Souillerait aussitôt mon cristal transparent.
— Mes eaux, répliqua le torrent,
J'en conviens, ne sont pas très-claires,
Mais le ciel les forma fraîches et salutaires.

— Bel avantage, en vérité!
— Mes bains sont chers au dieu de la santé.
— C'est ce qui ne m'importe guères.
— Des paillettes d'or pur circulent dans mon sein.
— D'or pur! de ce métal divin?
Charmé de la rencontre; avancez, je vous prie.
Prenez place, unissons nos lits,
Et vers l'empire de Thétis
Faisons route de compagnie. »

GAUDY.

BERCEAU DE MES AIEUX

Berceau de mes aïeux, Genève bien aimée,
Tu réjouis mon cœur, anime aussi mes vers;
Je ne trouve que toi dans mon âme charmée,
Ton modeste contour est pour moi l'univers.
Longtemps, hélas! pour nous tu fus perdue,
Dans Genève asservie on te cherchait en vain;
Mais aujourd'hui que tu nous es rendue,
Où trouver le bonheur, s'il n'est pas dans ton sein?

O Léman! ô beau lac! ô rives fortunées!
Montagnes, bois, vallons, qui formez mon séjour!
Vous fûtes le plaisir de mes jeunes années,
Vous serez mon bonheur jusqu'à mon dernier jour.

Et quand le temps, emportant ma jeunesse,
Viendra me rembrunir tous ces riants tableaux:
J'aurai de quoi parer à la vieillesse:
La foi de nos aïeux consolera mes maux.

O Suisse, tout est grand dans ton antique histoire;
Tout nous parle de foi, de vaillance et d'amour;
Chaque nom, chaque ville est un titre de gloire:
Sempach, Morat, Grandson eurent chacun leur jour.
C'est en ces lieux que nos braves ancêtres
Jurèrent d'être forts et libres et pieux,
Excepté Dieu, de n'avoir point de maîtres...
Nous le voulons aussi, nous le jurons comme eux!

1828 BARTHÉLEMY BOUVIER.

CETTE VILLE EST A VOUS

Confédérés! vous pouviez vous attendre
Dans nos remparts à vous voir bien reçus.
Par le bon cœur, l'amitié la plus tendre,
Croyez-le bien, vous étiez attendus.
Depuis longtemps, il n'est plus de barrières,
Plus de distance entre la Suisse et nous,
Et tout Genève où vous entrez en frères,
Redit aussi : Cette ville est à vous! *(bis)*

Lorsque jadis une main étrangère
Nous asservit et nous dicta ses lois,
C'est près de vous, à travers la frontière,
Que se portaient les regards genevois.
Il vint enfin le jour de délivrance,

De notre vie, ah! ce fut le plus doux,
Et sur nos murs par la reconnaissance,
On vit graver : Cette ville est à vous! *(bis)*

Elle est à vous! et, sous votre influence,
Elle en acquiert un lustre tout nouveau;
Avec orgueil de l'antique alliance,
On nous a vus compléter le faisceau.
Et si jamais notre libre Helvétie,
D'un ennemi redoutait quelques coups,
Qu'on nous appelle à servir la patrie,
Et vous verrez si Genève est à vous! *(bis)*

Mais, au plaisir de vous voir, vous entendre,
Quand vous venez parfois nous visiter,
Vient se mêler, vous devez le comprendre,
Un vif regret, dès qu'il faut se quitter.
Du moins, amis, si loin de ces rivages
Que vous soyez, vous pourrez dire à tous,
Que, du pays quels que soient les orages,
Et notre ville et nos cœurs sont à vous! *(bis)*

1837. S. COUGNARD.

AUX FRIBOURGEOIS

Que j'aime à vous voir accourir,
Nobles fils d'une illustre mère!
Que j'aime à vous voir resplendir
Sous la maternelle bannière!
Pour la défendre, notre bras
Vient s'essayer à la victoire.
Suisse, ne crains rien pour ta gloire,
Fribourg ne nous guide-t-il pas?

Heureux qui peut, ainsi que nous,
S'avancer fier de sa patrie;
Jamais à l'ennemi jaloux
La Suisse ne fut asservie.
Naguère, en de rudes combats
Rappelant son antique histoire,

Elle sut rajeunir sa gloire :
Non, la Suisse ne vieillit pas.

O nos aînés, pardonnez-nous
L'audace d'un pareil langage ;
Avant d'avoir rien fait pour vous,
Nous réclamons votre héritage.
Genève est une sœur d'un jour,
Mais cette sœur apporte en gage
Des cœurs, des armes, du courage,
A ses vieux amis de Fribourg.

L'étranger, il vous en souvient,
Sut nous disjoindre et nous corrompre,
Mais aujourd'hui le faisceau tient...
Les puissants ne sauraient le rompre.
Jeux guerriers, fraternels repas
Sont garants de notre harmonie ;
Suisse, par les périls unie,
Goûte en paix tes mâles ébats !

BARTHÉLEMY BOUVIER.

AUX BERNOIS

Toi, qui réponds à notre espoir,
Salut, ô terre hospitalière!
Qu'il est doux et beau de te voir
A la fois paisible et guerrière!
Tout respire ici la vigueur,
Le sérieux dans l'allégresse;
Même en jouant, ton ours se dresse
Et sait imprimer la terreur.

Honneur à l'antique faisceau
Qui de vingt peuples fait une âme;
Lié par un ciment nouveau,
Il n'est puissance qui l'entame.

Le danger nous trouverait prêts :
Ici nos mains entrelacées
Avec amour se sont pressées...
Vieille Suisse, repose en paix !

Gloire à toi, sainte pauvreté !
Si le pâtre de l'Helvétie
N'est riche que de liberté
Il en défend mieux la patrie.
Celui qui n'a que sa vertu
Pour abriter ce qu'il révère,
Son toit, sa femme, son vieux père,
Meurt, s'il faut, mais n'est pas vaincu.

Gloire à Celui dont la bonté
Donne leur charme à nos campagnes,
Et qui planta la liberté,
Comme un fanal sur nos montagnes.
Dieu des petits, ne t'en va pas ;
Que ta main à toujours nous prête
Un ciel serein aux jours de fête
Et la foudre aux jours des combats.

BARTHÉLEMY BOUVIER.

COUPLETS

Adressés aux enfants réunis militairement à l'arrivée des Suisses, en 1814.

Partez, espoir de la patrie,
De vos aînés suivez les pas;
Allez de l'antique Helvétie
Recevoir les braves soldats.
Il faut que la jeunesse,
L'âge mûr, la vieillesse,
Dans ce jour réunis,
Volent gaîment à la frontière,
Pour fêter la troupe guerrière
De nos libérateurs, de nos anciens amis.

Si la plus heureuse existence,
Enfants, va commencer pour vous,

C'est à l'helvétique alliance
Que vous devrez un bien si doux.
La voilà consacrée,
L'union désirée
Qui fait notre bonheur!
Que de cet instant mémorable
Le souvenir inaltérable
Fasse dans tous les temps palpiter votre cœur!

Enfants, que votre voix s'élève;
Chantez, dans ce jour fortuné:
« O bonheur! l'espoir de Genève
A périr n'est plus condamné.
Plus d'ordres sanguinaires
Qui des bras de nos mères
Puissent nous arracher,
Et si, dans la vigueur de l'âge,
Il nous faut montrer du courage,
Nous avons un pays; on nous verra marcher. »

Quel tableau pour l'âme d'un père,
Que tous ces rejetons naissants!

Heureux faisceau, crois et prospère,
Sois la gloire de nos vieux ans!
Crois, et jamais n'oublie
Que c'est par l'harmonie
Que fleurit un pays;
Et, malgré la marche commune
Des caprices de la fortune,
Jeunes concitoyens, soyez toujours amis!

CHAPONNIÈRE.

COUPLETS

Pour le dixième anniversaire de la Réunion de Genève à la Suisse, et la délivrance des drapeaux à la milice.

Comme aux vieux temps, sous la voûte azurée.
En présence de l'Éternel,
Dans ces lieux se voit consacrée
La bannière des fils de Tell,
Ce gage de notre alliance
Des Genevois fait palpiter le cœur :
Ils lui doivent l'indépendance,
Nos libertés, la paix et le bonheur :
Moments prospères !
O sort heureux !

Le Dieu de nos pères
A comblé nos vœux !

Longtemps courbés sous des lois étrangères,
Un crêpe voilait nos couleurs ;
Les destins, enfin moins sévères,
Nous donnèrent des jours meilleurs.
L'espoir renaît ; soudain le Suisse
Vient, plein d'ardeur, protéger nos remparts.
Et son congrès veut qu'on unisse
A ses drapeaux nos frêles étendards.
Moments prospères !
O sort heureux !
Le Dieu de nos pères
A comblé nos vœux !

O souvenir de ce jour plein de charmes
Quand nos frères, dans la cité,
Vinrent dissiper nos alarmes
Et nous rendre à la liberté !
Quels doux transports ! quelle allégresse !
On oubliait nos quinze ans de malheurs ;

Ah ! c'est alors qu'avec ivresse
Chacun disait, les yeux mouillés de pleurs :
Moments prospères !
O sort heureux !
Le Dieu de nos pères
A comblé nos vœux !

Depuis dix ans qu'un nœud sacré nous lie
Et nous rassure désormais,
Tous les instants de notre vie
Nous en font sentir les bienfaits.
Émus de cet anniversaire,
Le magistrat, le vieillard, les enfants,
Les guerriers, la fille et la mère,
Le peuple en chœur, répètent ces accents :
Moments prospères !
O sort heureux !
Le Dieu de nos pères
A comblé nos vœux !

Nous jurons tous, à ces drapeaux fidèles,
D'aimer la patrie et les lois,

De combattre et mourir pour elles,
D'honorer le nom genevois.
Dieu, témoin de notre promesse,
Répands sur nous ta force et ton appui!
Fais que Genève soit sans cesse
Digne des biens qu'elle goûte aujourd'hui!
Moments prospères!
O sort heureux!
Le Dieu de nos pères
A comblé nos vœux!

CHAPONNIÈRE.

DIEU DU GRUTLI

Citoyens, jeunesse guerrière,
Sous vos drapeaux accourez dans ce jour.
Et d'un auguste anniversaire
Avec transport célébrez le retour!
Le pacte sacré qui nous lie
Aux descendants du fier Guillaume Tell
A son salut conduisit la patrie,
Rendons-en grâce à l'Arbitre éternel!
Dieu du Grütli! Dieu de nos pères!
Bénis toujours notre heureuse cité,
Protége les nobles bannières
Des enfants de la liberté!

Au souvenir de l'esclavage
Qui si longtemps vint flétrir notre cœur,
Succèdent des jours sans orage;
Tout disparait devant notre bonheur!
Un instant suffit, il relève
Notre courage et nos fronts abattus,
Et fait revivre à la fois pour Genève
La liberté, l'honneur et les vertus!
Dieu du Grütli, etc.

Jurons, jurons de les défendre,
Ces étendards, ces gages révérés;
Qu'ils se montrent pour nous apprendre
Quels sont nos droits et nos devoirs sacrés.
Douce paix, que ton influence
Verse ses dons sur nos humbles foyers:
Mais, s'il le faut, pour notre indépendance,
Que de Morat renaissent les lauriers!
Dieu du Grütli, etc.

Confédérés, amis et frères,
Qui partagez nos désirs et nos vœux.

Dans vos phalanges militaires,
Oui, nous serons dignes de nos aïeux!
Que la concorde et l'harmonie,
De l'union soient le premier anneau
Et vainement une ligue ennemie,
Voudrait briser un semblable faisceau.
Dieu du Grütli! Dieu de nos pères!
Bénis toujours notre heureuse cité!
Protége les nobles bannières
Des enfants de la liberté!

1825. S. COUGNARD.

CHANT DES CARABINIERS

Composé pour le Grand Tir Fédéral donné à Genève au mois de Juin 1828.

Venez, carabiniers!
La patrie ici vous appelle;
A combattre, à mourir pour elle,
Préludez par vos jeux guerriers!

Les biens que le vulgaire prise
Sont pour nous sans utilité,
Nous avons choisi pour devise
Égalité, simplicité.
Le luxe, enfant de la mollesse,

Doit fuir d'un corps où nous servons;
Notre véritable richesse
C'est cette arme que nous portons.
Venez, carabiniers! etc.

Si des phalanges étrangères
Essayaient encore une fois
De franchir nos Alpes altières,
A l'instant c'est vous que je vois!
Dignes enfin de vos ancêtres,
Faites revivre l'ancien temps,
Et que des lâches ou des traîtres
Ne sortent jamais de vos rangs.
Venez, carabiniers! etc.

Armé d'une flèche immortelle,
Jadis Tell sauva son pays;
Imitez ce noble modèle,
Vous braverez vos ennemis.
Comme alors son arme divine
Vainquit un tyran redouté,
Aujourd'hui c'est la carabine

Qui sauverait la liberté.
Venez, carabiniers! etc.

De cette union sans égale
Puissent s'étendre les rameaux!
Sous la bannière fédérale
Montrons-nous de dignes rivaux.
Que le tir, cette noble lice,
Tienne en haleine notre ardeur,
Et n'ayons dans toute la Suisse
Qu'un même esprit, qu'un même cœur!

Venez, carabiniers!
La patrie ici vous appelle:
A combattre, à mourir pour elle,
Préludez par vos jeux guerriers!

S. COUGNARD.

COUPLETS

Pour la fête de la Navigation du 21 août 1825.

Le tambour bat, le canon gronde;
Déjà sur les nombreux vaisseaux
Qui bientôt vont sillonner l'onde
Je vois s'agiter nos drapeaux.
Au son du clairon militaire,
La troupe abandonnant la terre,
Au bord s'élance avec ardeur.
Aux airs chéris de la patrie
La rame en jouant se marie:
On part et l'on répète en chœur:
Gloire! gloire au navigateur!

Qu'il est doux, en cette journée.
Sous l'égide du magistrat,
De voir l'union fortunée
De tous les ordres de l'État!
S'alliant à la bienséance,
L'égalité par sa présence
Met le comble à notre bonheur;
Sur tous les fronts la gaîté brille.
On ne voit dans notre famille
Qu'un même esprit, qu'un même cœur.
Gloire! gloire au navigateur!

Parcourant cet heureux rivage,
Nos esquifs charment tous les yeux:
Le peuple en foule, sur la plage,
Nous accompagne de ses vœux.
L'étranger, que la fête appelle,
Plein d'une émotion nouvelle,
Voyant ce spectacle enchanteur,
Loin de son pays, qu'il oublie,
Se croit un fils de l'Helvétie,
Et veut dans nos jeux être acteur:
Gloire! gloire au navigateur!

Nos chants, notre vive allégresse,
Du vieillard raniment les sens;
Il se rappelle avec ivresse
Les plaisirs de ses jeunes ans.
Une patriotique flamme
Pénètre et verse dans son âme
Plus d'un souvenir séducteur:
Ces jeux, qu'il vit à son aurore,
Il les revoit, les goûte encore,
Et croit recouvrer sa vigueur.
Gloire! gloire au navigateur!

Depuis que le destin propice
Nous rendit nos antiques droits,
Un roi, choisi par l'Exercice,
Parait pour la première fois.
Que, sous les lois d'un chef habile,
Notre nef, heureuse et tranquille,
Vogue au gré d'un zéphyr flatteur!
Mais, s'il survenait un orage,
Méritons, par notre courage,
Le secours d'un Dieu protecteur.
Gloire! gloire au navigateur!

CHAPONNIÈRE.

COUPLETS

Sur le camp de Bière.

Amis! le tambour nous appelle,
Je vois flotter nos étendards;
Le Suisse, à ses devoirs fidèle,
Vole au faisceau de toutes parts.
Et notre jeunesse aguerrie,
Orgueil de ses heureux parents,
Quitte à la voix de la patrie
Le toit paternel pour les camps.
Valeur, franchise,
Fidélité,
Simplicité,
Soyez toujours notre devise!

Qu'il est beau de voir réunie
Cette élite de nos soldats
Brûlant d'acquérir le génie
Qui fait le salut des États!
Ces camps, ces travaux, tout resserre
Les nœuds dont le Suisse est lié;
Il joint à l'ardeur militaire
Les feux d'une sainte amitié.
Valeur, etc.

Ce n'est point la soif de la guerre
Qui nous rassemble dans ces lieux,
Pour aller ravager la terre
Au gré d'un maitre ambitieux.
Dans nos rangs point de mercenaires
Flétris par de honteux liens;
Armés pour protéger nos frères.
Nos soldats sont des citoyens.
Valeur, etc.

Le son de la trompe guerrière
A-t-il frappé l'écho voisin.

L'enfant de Tell sur la frontière
Forme aussitôt un mur d'airain.
Sa troupe, au combat préparée,
Va précipiter au cercueil
Ceux qui de la terre sacrée
Tenteraient de franchir le seuil.
Valeur, etc.

Dieu du Grütli! Dieu de nos pères!
Nous t'implorons pour les enfants;
Protége leurs vieilles bannières,
Et rends-les toujours triomphants.
En paix, mais prêts à la défense,
Conservant notre antique foi,
Qu'ils soient dignes par leur constance
Et de nos aïeux et de toi!
Valeur, franchise,
Fidélité,
Simplicité,
Soyez toujours notre devise!

CHAPONNIÈRE.

COUPLETS

A nos Confédérés des autres Cantons qui sont venus à Genève pour le Grand Concert Fédéral.

Dans ce jour, très-chers camarades,
Nous venons vous tendre la main :
De ce plaisir mille rasades
Deviendront le gage certain.
Entre nous plus de différence,
Par les nœuds de la confiance
Demeurons désormais unis ;
Croyez nos sentiments sincères :
Nous sommes devenus vos frères.
Devenez aussi nos amis.

O vous que décore la lyre,
D'Apollon aimables enfants,
Que cet emblème vous inspire
De nobles airs, de nobles chants!
Que le bel art qui vous enflamme
N'amollisse jamais votre âme;
Et souvenez-vous sur l'autel
Du Dieu sacré de l'harmonie,
Qu'un Dieu plus puissant vous rallie:
C'est le Dieu de Guillaume Tell!

Dans vos villes, dans vos campagnes.
Racontez en quittant ces lieux,
A vos parents, à vos compagnes,
Quels sont et nos cœurs et nos vœux.
Que le souvenir de Genève
Vive chez vous et nous élève
Au rang qu'en Suisse vous tenez:
A notre orgueil il doit suffire
Que des cadets vous puissiez dire:
Ils sont dignes de leurs aînés.

Nous tous, enfants de l'Helvétie,
En bons citoyens oublions,

Sous l'étendard de la patrie,
Tout sujet de dissensions.
Chérissons notre indépendance :
Au despotisme, à la licence,
Résistons avec fermeté :
Pour être digne ici de vivre,
Le seul parti que l'on doit suivre
C'est celui de la liberté.

S. COUGNARD.

COUPLETS

Chantés à la Réunion des Agriculteurs du Canton.

L'hiver a fui : le printemps vient de naître ;
L'astre du jour féconde nos guérets.
Grâce à ses feux, déjà l'on voit paraître
Et les bourgeons et l'épi de Cérès.
Nos cœurs charmés s'ouvrent à l'espérance ;
Et, contemplant ces rejetons nouveaux,
L'agriculteur poursuit avec constance
Ses utiles travaux.

C'est par l'effet d'une lente culture
Qu'il obtiendra le prix de ses efforts ;
Sachons, amis, seconder la nature.

Et nous verrons décupler ses trésors.
Pour ce travail, que la gloire doit suivre,
Qu'un zèle ardent brille de toutes parts :
N'oublions pas que l'art qui nous fait vivre
Est le premier des arts.

Bientôt le cep de pampres se décore :
Il en jaillit de fertiles rameaux ;
On les émonde, et la grappe se dore :
Le fruit mûri tombe sous les ciseaux.
Le vendangeur le foule dans la tonne.
Puis, au pressoir le raisin transporté
Coule et produit ce nectar qui nous donne
La joie et la santé.

Que de Bacchus la tige salutaire,
Dans nos cantons prenne un nouvel essor !
Que sous l'appui d'une main tutélaire
Ce noble élan puisse augmenter encor !
Pour le guider, une triple alliance
S'offre en ces lieux à notre œil enchanté :
C'est l'union des bras, de la science
Et de la liberté.

CHAPONNIÈRE.

LE LAC DE GENÈVE

Onde azurée, onde limpide,
Où se promènent nos regards,
J'aime sur un esquif rapide
A t'effleurer de toutes parts.
Que de beautés ornent ta rive!
Que de fraîcheur m'offre ton sein!
Vogue, nacelle fugitive;
Le ciel est pur, l'air est serein.

Déjà s'est glissé dans ma voile
Le souffle embaumé du matin;
Chaque instant à mes yeux dévoile
Frais rivage et nouveau lointain:
Devant mon esquif, qui dérive.

Que de tableaux passent soudain!
Vogue, nacelle fugitive;
Le ciel est pur, l'air est serein.

A ces monts qui bordent nos plaines
Mon œil s'élève par degrés;
Le Léman, des Alpes lointaines
Réfléchit les sommets dorés.
Enchantez ma vue attentive,
Vallons où coule mon destin.
Vogue, nacelle fugitive;
Le ciel est pur, l'air est serein.

Que mon âme est enorgueillie
En contemplant cette cité
Que tour à tour ont embellie
La nature et la liberté!
Mon pays, que rien ne te prive
D'un bonheur dont je fais le mien!
Vogue, nacelle fugitive!
Le ciel est pur, l'air est serein.

PETIT-SENN.

LA VOIX DE L'ONDE

Couronné des ombres naissantes,
O Léman, que ton sein est pur!
Dormez, ô vagues bondissantes,
Murmurez, ondes caressantes,
Dans votre lit d'or et d'azur.

Du zéphyr la suave haleine
Sommeille dans l'air embaumé,
Et la brise du soir à peine
Enfle la voile qui ramène
La barque au port accoutumé,

Par un charme qui le captive,
Fixé sur l'onde avec amour,

Mon œil suit la vague plaintive,
Qui sur le bord sans cesse arrive
Et s'en éloigne tour à tour.

Sa blancheur, que le ciel azure,
Sa tranquille uniformité,
Sa fraîcheur, sa paix, son murmure,
Verse dans l'âme qu'elle épure
Le calme et la sérénité.

O que la voix des flots est douce,
Lorsque, balancés mollement,
Ils viennent caresser la mousse,
Qui languissamment les repousse
Comme une vierge son amant!

Sans que mon âme la comprenne,
Pour mon âme qu'elle a d'attraits!
Elle s'élève aérienne
Comme la harpe éolienne
Vibrant la nuit dans les forêts.

Voix de l'onde, voix qui m'es chère,
Tes accents n'ont rien de mortel ;
La nature est un sanctuaire,
Et, loin du profane vulgaire,
Le poète y garde l'autel.

Mystérieuse sympathie !
Irrésistible entraînement
Semblable à l'antique Pythie,
Ma pensée est anéantie
Dans un muet ravissement.

Cédant à la mélancolie
Que le soir répand sur les eaux,
Mon âme, calme, recueillie,
Et dans soi-même ensevelie,
Se livre à des désirs nouveaux.

Plaisir sans nom ! joie ineffable !
O sentiment vague et profond !
Par un charme indéfinissable !

Le flot, en mourant sur le sable,
Semble m'entendre et me répond.

De ces accents la langue humaine
Peut-elle peindre les douceurs?
Comme un captif hors de sa chaîne,
O Léman! quel pouvoir m'entraîne
Dans tes limpides profondeurs?

Sous tes abîmes qu'on ignore
Est-il un Éden réservé
Pour le poète qui t'adore,
Et son œil y voit-il éclore
Un bonheur qu'il n'a pas rêvé?

Jadis Glaucus, épris de l'onde,
A son appel mélodieux,
Disparut dans la mer profonde
Où l'attendaient l'oubli du monde
Et la félicité des dieux.

CH. DIDIER.

LES NIVEAUX

Aux Officiers vaudois.

Depuis longtemps on jase
A tort comme à travers,
On gonfle mainte phrase
Et grands mots à l'envers
Sur un sujet terrible
Qui trouble le cerveau:
Quel est ce mot horrible...?
C'est... du lac le niveau.

Mais l'eau ne peut, à table,
Être un sujet permis,

Quand un vin délectable
Coule en si beau pays.
Pour de gais militaires
Il n'est qu'un seul niveau,
C'est le niveau des verres...
Et des verres sans eau!

Mais il est, camarades,
Un bien meilleur niveau
Que celui des rasades,
Du *La Côte* ou de l'eau:
C'est celui que proclame
L'helvétique faisceau;
La Suisse le réclame:
Des cœurs c'est le niveau!

Laissant donc nos arbitres
Jauger notre Léman,
Attendons leurs regitres
Sans en faire un cancan.
Mais chacun de nous crie
Avec un feu nouveau:

Pour aimer la Patrie
Nos cœurs sont de niveau !

(Parlé) Oui !

Pour servir la Patrie,
Frères, soyons unis !
Cette mère chérie
L'exige de ses fils.
Point de fâcheux divorce,
Et surtout pour... de l'eau !
L'union fait la force :
Tous les cœurs de niveau !

JOHN RUEGGER.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

Un soir on frappait à ma porte,
Brusquement je fus éveillé.
— Qui peut donc agir de la sorte?
C'étaient l'Amour et l'Amitié.
— Quoi! c'est vous, jeunesse incivile!
Pourquoi donc faire un tel fracas?
— En pénétrant dans votre asile,
Nous nous disputions pour le pas.

Entre nous deux soyez arbitre,
Nous ne pourrions pas mieux choisir.
— Moi, dit l'Amour, voici mon titre:
Je suis le père du plaisir.
Pour balancer cet avantage,

L'Amitié dit avec douceur :
Si le plaisir est votre ouvrage,
C'est à moi qu'on doit le bonheur.

D'un magistrat en audience
Je prends alors la gravité :
— Donner à l'un la préséance
Serait trahir la vérité ;
Tous deux aux mortels favorables,
Cessez de grâce vos débats ;
Vous devez être inséparables,
Entrez chez moi du même pas.

L'Amour, d'une audace effrénée,
Envahit tout mon logement,
Sans égard pour sa sœur aînée.
— Halte-là ! petit garnement !
Quand chez moi le sort vous rassemble,
Jouissez de tout par moitié :
Un sage doit savoir ensemble
Loger l'Amour et l'Amitié.

THOMEGUEX.

LA TOURTERELLE

Une gentille tourterelle
Voyait accourir mille amants :
Chacun exprimait à la belle
Ses vœux, ses soupirs, ses serments.
Elle essuya la kyrielle
Des grands mots, des beaux sentiments.
La tourterelle
Ne répondit rien à cela ;
Toujours fidèle,
Vers son ramier elle vola.

Étalant l'or de son plumage,
Un serin lui fit les doux yeux ;

Un rossignol mit en usage
Ses sons les plus mélodieux;
Un pinson tenta l'abordage
D'un air léger et gracieux.
La tourterelle
Sut résister à tout cela;
Toujours fidèle,
Vers son ramier elle vola.

Un sansonnet plein d'élégance
Vient aussi conter son ardeur;
Il débite avec assurance
Le fin jargon d'un séducteur;
Il dit qu'amour sans inconstance
Finit par affadir le cœur....
La tourterelle
Ne comprenait rien à cela;
Toujours fidèle,
Vers son ramier elle vola.

Pour faire agréer son hommage,
On vit encore un jeune aiglon

Offrir son trône et l'apanage :
Ah ! quel écueil pour l'oisillon !
Souvent une prude sauvage
S'est prise à plus faible hameçon....
La tourterelle
Fut insensible à tout cela ;
Toujours fidèle,
Vers son ramier elle vola.

J'ai voulu chanter la constance,
Ses fidèles empressements :
Ils sont plus rares qu'on ne pense,
Les modèles des vrais amants.
Rose, Églé, Cidalise, Hortense,
Ne convenaient pas à mes chants ;
Ma tourterelle
M'a fourni cet exemple-là :
Toujours fidèle,
Vers son ramier elle vola.

THOMEGUEX.

LES SOUVENIRS

A mon chevet, quand survient l'insomnie,
J'aime parfois évoquer le passé :
De ma jeunesse, hélas ! trop tôt finie,
Jaillit un trait de l'esprit effacé.
Jeux enfantins qui charmez notre aurore,
Je vous revois en un vague lointain :
Si frais, si purs, que n'êtes-vous encore !...
Doux souvenirs passez votre chemin.

Il me souvient du vieux maître d'école,
De sa férule aux cuisantes douleurs ;
De mon aïeule aussi qui me console ;
Sous ses baisers j'allais sécher mes pleurs.

J'ai bu, depuis, à cette coupe amère
Où, tour à tour, goûte le genre humain:
Plus n'étiez là, vénérable grand'mère!...
Doux souvenirs passez votre chemin.

J'aime surtout à me rappeler celle
Qui, la première, avait troublé mon cœur;
Naïf amour! ému j'approchais d'elle,
Et, sans parler, j'aspirais le bonheur.
Un doigt posé sur ses lèvres de rose,
Sa voix, tout bas, murmurait: « A demain! »
Baiser furtif, à toi rien ne s'oppose....
Doux souvenirs passez votre chemin.

Dans le réduit que tapissait la lune,
Je me retrouve entre amis de vingt ans,
Groupe nombreux, parlant gloire et fortune,
Qu'en nos sillons devait semer le Temps.
Sur nos succès plane la Renommée!
Ivres de joie on se presse la main:
Rêves charmants, vous n'étiez que fumée!
Doux souvenirs passez votre chemin.

Songes riants, et vous folles chimères,
Hôtes joyeux d'un paradis perdu,
Apparaissez, prestiges éphémères!
Et l'âge d'or aussitôt m'est rendu.
Mais, sans retour, ainsi que font les Grâces,
Vous nous quittez à l'aube d'un matin;
Vous avez fui, je cherche en vain vos traces....
Doux souvenirs passez votre chemin.

F. RAMBOZ.

LA NOBLESSOMANIE

Chanson d'un Noble républicain.

En vain de l'égalité
Chez nous flotte la bannière,
Un homme de qualité
Ne quitte point son ornière.
Les titres ne gâtent rien ;
Ma noblesse
M'intéresse,
Et j'ai trouvé le moyen
D'être noble et citoyen.

Ce grand nom de citoyen
Ne m'offre aucun avantage,
Avec des gens qui n'ont rien
S'il faut que je le partage.
Les titres, etc.

De Rousseau tous les écrits
Sont en butte à mes attaques;
A leur tête il n'a point mis:
Œuvres du *Baron Jean-Jacques*.
Les titres, etc.

Si ces Grecs, d'un goût exquis,
Avaient su faire leur compte,
Platon eût été *marquis*,
Et Thémistocle *vicomte*.
Les titres, etc.

Quel honneur quand nous verrons
Dans notre conseil civique,
Discuter par des *barons*

Les lois de notre république!
Les titres, etc.

Chacun anoblit son nom,
Et nul ne veut en rabattre;
Mon barbier, monsieur *Du Ron*,
Fait un R grand comme quatre.
Les titres, etc.

Plus d'un riche parvenu,
Dans l'ivresse qui le gagne
A son nom, fort peu connu,
Joint celui de sa campagne.
Les titres, etc.

Dans peu nous verrons ici,
Anoblis par ces manœuvres,
Monsieur Colas *de* Jussi,
Monsieur Pierrot *de* Vandœuvres.
Les titres, etc.

Moi, je n'ai point employé
Un tel moyen, qui me blesse;
Argent comptant j'ai payé
Tous mes titres de noblesse.
Les titres ne gâtent rien;
Ma noblesse
M'intéresse,
Et j'ai trouvé le moyen
D'être noble et citoyen.

MONSIEUR DES COURBETTES

Je salue,
Je salue
Les grands, à perte de vue.
Je salue,
Je salue;
Ce moyen
Réussit bien.

Je suis toujours à l'affût,
Pour rendre aux grands mon hommage;
Au pouvoir, que je ménage,
J'aime à payer un tribut.
Je salue, etc.

Pour mes anciens camarades,
Gens du peuple et de rebut,
Je n'ai point de *capellades;*
Hors des grands, point de salut!
Je salue, etc.

Redoublant d'attentions,
Quand le temps le nécessite,
Mon chapeau s'use et s'agite,
Lors de nos élections.
Je salue, etc.

Si de notre aéropage
Je suis un membre nouveau,
Pour m'y frayer un passage,
Mon appui fut mon chapeau.
Je salue, etc.

En saluant, cet été,
Je pris une courbature;
Car à la magistrature,
Je brûlais d'être porté.
Je salue, etc.

Afin d'avoir le suffrage
Des gens sur le maroquin,
J'en saluais l'équipage,
Qu'il fût vide ou qu'il fût plein.
Je salue, etc.

Pour obtenir un emploi,
Pour que la faveur m'y porte,
Je vais attendre à leur porte
Gens de cour et gens de loi.
Je salue, etc.

Dès que je vois dans la rue
Un syndic, un auditeur,
Sur eux d'abord je me rue,
Et dis : *Votre serviteur*.
Je salue, etc.

Que, pour faire son chemin,
Un brave expose sa vie,
Moi je n'eus jamais l'envie
De suivre un pareil destin.
Je salue, etc.

Pour m'avancer sans alarmes
Je méprise l'armurier,
Et je ne me fournis d'armes
Qu'auprès de mon chapelier.
Je salue,
Je salue
Les grands, à perte de vue.
Je salue,
Je salue;
Ce moyen
Réussit bien.

J. PETIT-SENN.

LE VOISIN JÉROME

Je ne crois pas qu'il soit un homme
Aussi timide, aussi craintif,
Et d'un ton plus dubitatif,
Que mon voisin, monsieur Jérôme.
Il répond toujours en Normand,
Sans affirmer ni contredire;
Il a l'art de ne rien vous dire.
Puis, il ajoute prudemment:
« Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas! »

Il ne dit qu'avec défiance
Le temps qu'il fait, l'heure qu'il est;

Pour lui tout se change en secret:
Il ne sait rien, en conscience...
Consultez-le sur un procès,
Il espère, il craint, mais il n'ose
Se prononcer dans cette cause,
Et vous répète en bon français:
« Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas! »

« Je vous croirais, monsieur Jérôme,
Du penchant pour la liberté? »
Il me répond, épouvanté:
« Je veux le salut du royaume!
— Ah! monsieur Jérôme est *ultrà*?... »
Lors à voix basse, en confidence,
Il me dit: « J'aime la prudence.
On ne sait ce qu'il adviendra...
Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas! »

Sur une affaire de commerce
Si vous consultez mon trembleur,

Il vous excite, il vous fait peur,
Entre cent raisons il vous berce;
Puis il ajoute: « Il sera bien
Que vous taisiez à tout le monde
Les motifs sur lesquels je fonde
Un conseil franc comme le mien.
Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas! »

Quand j'eus fait cette chansonnette
Monsieur Jérôme vint me voir,
Et de lui je voulus savoir
S'il la trouvait bien ou mal faite.
Prenant un air mystérieux:
« Mon ami, je ne puis m'en taire;
Franchement je crois qu'on peut faire
Aussi bien, plus mal et bien mieux.
Voilà mon avis dans ce cas,
Mais ne me compromettez pas! »

PETIT-SENN.

MONSIEUR LONGUET

J'ai pour ami monsieur Longuet,
Qui pour jaser a toujours l'œil au guet;
Dans ses immenses périodes
Il entasserait les six codes.
Jamais son babil ne tarit,
Et ses *bonjours* même ont deux heures.
Il crie à tous ceux qu'il poursuit
Dans la rue et dans leurs demeures :
Encore un instant, mon ami !
Je ne t'ai dit ça qu'à demi.

Chacun tremble en le rencontrant :
A ses raisons tout d'abord on se rend,

Pour mettre fin à sa harangue;
Mais il vous perce de sa langue;
Pour le fuir nul moyen n'est sûr.
Malheur à l'ami qu'il aborde!
Il vous le cloue au pied d'un mur,
Et dit après un long exorde:
Encore un instant, mon ami!
Je ne t'ai dit ça qu'à demi.

Vous cherchez à vous dégager,
Mais de vous perdre il a vu le danger:
De votre gilet il s'empare,
Sur votre habit sa main s'égare,
Il le boutonne en raisonnant;
Sans que jamais il lâche prise.
Puis il ajoute en chiffonnant
Le jabot de votre chemise:
Encore un instant, mon ami!
Je ne t'ai dit ça qu'à demi.

En vain vous ne répondez rien,
A lui tout seul il nourrit l'entretien:

Tous ses propos ont une allonge;
Il les commente, il les prolonge.
En bâillant vous cherchez un *point*
Où vous le quittiez sans scrupules;
Mais le barbare n'en fait point,
Ses discours n'ont que des *virgules*.
Encore un instant, mon ami!
Je ne t'ai dit ça qu'à demi.

Lorsqu'un char, qui vient à propos,
Pour un instant lui fait tourner le dos,
Tandis que notre homme s'efface,
Brusquement vous quittez la place.
Mais il se retourne, et soudain,
S'il n'aperçoit plus sa victime,
Entendez-le dans le lointain
Crier dans l'ardeur qui l'anime:
Encore un instant, mon ami!
Je ne t'ai dit ça qu'à demi.

PETIT-SENN.

UN AMI D'ENFANCE

Chez moi qui frappe à tour de bras?
« Un instant, monsieur, je vous prie! »
Un homme, entrant avec fracas,
A mon cou se jette et s'écrie:
« Embrassons-nous, je suis Riquet,
Tu sais bien, du bas de Coutance... »
Il pleure – et voilà ce que c'est
Que d'avoir un ami d'enfance.

Hélas! ce pauvre ami Riquet,
Avec moi qui fut à l'école,
Revient au pays sans paquet
Et sans même une pauvre obole!

Du bon temps où l'on fleurissait
Il réveille la souvenance :
Je pleure — et voilà ce que c'est
Que d'avoir un ami d'enfance.

Il me fait de ses longs malheurs
Un récit qu'il faut que j'essuie,
Et le tableau de ses douleurs
M'attendrit d'abord, puis m'ennuie.
Je remplace dans son gousset
La disette par l'abondance ;
Je peste — et voilà ce que c'est
Que d'avoir un ami d'enfance.

Riquet part avec mon argent,
Sur ma porte, il m'embrasse une heure :
Où court-il d'un pas diligent
Lorsqu'il a quitté ma demeure ?
Dans le plus prochain cabaret
Mes écus soldent sa dépense...
Il boit — et voilà ce que c'est
Que d'avoir un ami d'enfance.

Je le rencontre un an plus tard,
Il était plongé dans l'ivresse ;
Lavaux avec son chaud nectar
Avait redoublé sa tendresse...
Je lui souffle un mot de mon prêt,
Mais l'ami Riquet de Coutance
M'insulte — et voilà ce que c'est
Que d'avoir un ami d'enfance.

PETIT-SENN.

LE GARÇON INDÉCIS

J'ai trente ans et n'ai point de femme.
L'hymen, dit-on, a ses douceurs.
En y songeant, mon cœur s'enflamme;
Changeons de conduite et de mœurs:
Ayons une épouse, une amie,
Je me marie...
Oui, mais sous les fleurs de l'hymen
Ne vois-je point un bout de chaîne?
A tout l'époux doit dire *amen*,
Par le nez souvent on le mène...
Et non, non, non,
Je veux rester garçon.

Je peux bientôt me voir renaître
Dans les fruits d'une tendre ardeur;
A mon amour ils devront l'être,
Et je leur devrai le bonheur:
Ayons une épouse, une amie,
Je me marie...
De cris perçants assassiné,
Au grenier en vain je me juche;
Les dents font mal à mon aîné,
Mon cadet a la coqueluche.
Et non, etc.

Durant les frimas de décembre
Je me trouve transi de froid;
Chandelle ni feu dans ma chambre,
Mon briquet me fait mal au doigt:
Ayons une épouse, une amie,
Je me marie...
Alors j'aurai lumière et feu;
Mais si trop tard dans la soirée
Je viens du théâtre ou du jeu,
Écoutez ma femme éplorée...
Et non, etc.

Mon argent s'envole et s'écoule
Dans les plaisirs dispendieux;
Plaisirs d'hymen, venez en foule:
Moins chers, vous me conviendrez mieux.
Ayons une épouse, une amie,
Je me marie...
Mais la toilette est une loi
Qu'avec luxe observe une dame;
Ce que je dépensai pour moi
Se dépensera pour ma femme...
Et non, etc.

Sous le joug d'une gouvernante
Vieillirai-je le front baissé?
Elle accuse la mort trop lente,
Et voudrait me voir *in pace;*
Ayons une épouse, une amie,
Je me marie...
Mais embellirai-je mon sort
Si ma femme est coquette ou fière?
La gouvernante veut ma mort,
L'autre rendrait ma vie amère...
Et non, non, non,
Je veux rester garçon.

PETIT-SENN.

ADIEUX A MON ÉPÉE

Ballade d'un Barde de la Milice.

Repose en paix, mon innocente épée!
De sang humain tu ne fus point trempée.

Il va finir ce beau mois de l'année,
Où par des fleurs la terre est couronnée;
Où l'on n'entend que le bruit des canons,
Les coups de feu, les tambours, les clairons:
Où Plainpalais, tapissé de milices,
Résonne au loin du bruit des exercices.
Le Genevois va goûter le repos,
Aucun forfait n'a souillé ses drapeaux.

Repose en paix, mon innocente épée!
De sang humain tu ne fus point trempée.

D'un fer aigu saisissant la poignée,
J'ai vu, par lui, ma cohorte alignée;
J'ai fait rentrer des guerriers dans le rang,
Mais d'aucun d'eux je n'ai percé le flanc:
Et si mon glaive, éblouissant la vue,
Fut dégainé le jour de la revue,
Je m'en servis aux feux..... d'un beau soleil,
Pour saluer les membres du Conseil.

Repose en paix, mon innocente épée!
De sang humain tu ne fus point trempée.

J'aime à songer, en prenant l'uniforme,
Que je m'en vais guerroyer pour la forme;
Que je ne puis rougir de sang humain
Mon pantalon, mon glaive ou le terrain.
Grands conquérants, vous gagnez des provinces:
Nous, Genevois, nos lauriers sont plus minces;
En manœuvrant, notre unique profit
Est de gagner un immense appétit.

Repose en paix, mon innocente épée!
De sang humain tu ne fus point trempée.

A faire mal faudrait-il se résoudre?
Il est si doux de ne tirer qu'à poudre;
De voir des gens qui font un feu pressé
Sans qu'aucun d'eux tombe mort ou blessé.
Soyons toujours, dans une paix profonde,
Les bataillons les plus braves du monde.
Heureux le chef dont l'olive est l'appui!
Car dans ses rangs on ne meurt que d'ennui.

Repose en paix, mon innocente épée!
De sang humain tu ne fus point trempée.

PETIT-SENN.

COMPLAINTE

D'un Genevois bien pensant, sur la suppression des Dômes.

Mon Dieu! tout est bouleversé
Dans notre vieille république!
A plus d'un projet insensé
Je vois chaque jour qu'on s'applique;
On veut un palais pour les arts,
Des quais, des ponts et des fontaines:
On veut renverser nos remparts,
Et ce qui vient combler mes peines,
Hélas! hélas!
On met les dômes à bas!

Désormais comment éviter
Le soleil et les *tapassées?*
Comment pourrons-nous abriter
La salade et les *céracées?*
On va se mouiller, se rôtir,
Grâce à cette mode nouvelle,
Et nous ne pourrons plus sortir
Sans le parapluie ou l'ombrelle.
Hélas! hélas!
On met les dômes à bas!

J'entends gémir les médecins,
Ils perdent tout dans ces bagarres;
Les quartiers devenus plus sains,
Adieu les fièvres, les catarrhes!
Dans sa boutique, désœuvré,
On voit flâner l'apothicaire;
Le carabin, désespéré,
N'aura plus de saignée à faire....
Hélas! hélas!
On met les dômes à bas!

Je crains que tous ces changements
N'altèrent le patriotisme,

Et qu'avec nos vieux monuments
Ne disparaisse le civisme!
Mais en vain je donne de voix.
Voit-on de l'ordure? on l'enlève;
Bientôt les braves Genevois
Ne reconnaîtront plus Genève.
Hélas! hélas!
On met les dômes à bas!

Pour excuser un tel abus,
On dit: « Un nouveau jour éclate;
Les marchands ne nous vendront plus
Du drap brun pour de l'écarlate. »
Mais les pauvres chauves-souris
Ne sauront où loger leurs têtes.
Il est donc vrai qu'en ce pays
On n'a plus d'égards pour les bêtes.
Hélas! hélas!
On met les dômes à bas!

Pour voir clair que ne fait-on pas?
On dirait que l'ombre nous blesse;

On veut éclairer par le gaz;
On veut éclairer la jeunesse.
Je ne sais quand s'arrêtera
Cette fureur pour la lumière;
Mais bientôt on nous prouvera
Que la nuit n'est plus nécessaire.
Hélas! hélas!
On met les dômes à bas!

CHAPONNIÈRE.

LE ROMANTIQUE

(1829)

Je vois sur d'antiques créneaux
Un fantôme qui passe.
J'entends au fond d'anciens châteaux
Une voix qui me glace.
Je chante la brise du soir,
Aussi l'on m'exalte, il faut voir!
Et tic, tic, tique,
Voilà ce que c'est,
Par le temps qu'il fait,
Que d'être romantique!

Dans mes écrits je mets toujours
Un tyran qui murmure,
Amant qui gémit, dans des tours
Beautés qu'on claquemure;
Causes de mille émotions,
Mes vers ont six éditions.
Et tic, tic, tique, etc.

Je sais siffler les quatre vents
Et gronder le tonnerre.
Tous mes ermites sont fervents
A faire leur prière.
J'apostrophe les courants d'eau
En sablant Champagne et Bordeaux.
Et tic, tic, tique, etc.

Je mets en fureur l'aquilon,
Il mugit sur la tombe;
La feuille sèche du vallon
Chez moi tombe et retombe.
Je ramène tant que je puis
L'astre du jour, l'astre des nuits.
Et tic, tic, tique, etc.

Mais je suis fou des revenants,
Ils font vendre mon livre;
Je tue un grand nombre de gens,
Car les morts me font vivre.
Les brigands ont un fort débit,
C'est avec eux qu'on s'enrichit.
Et tic, tic, tique, etc.

Je fais avancer gravement
Le vieillard de la roche;
Je fais tinter, mais lentement,
Une sinistre cloche:
Car, pour inspirer de l'effroi,
Rien n'est au-dessus du beffroi.
Et tic, tic, tique, etc.

Enfin, grâce à mes vrais talents,
Je suis très à la mode;
Mon libraire a force chalands,
Et je prépare un code
Où je veux prouver que mon art
Est sublime... bon sens à part.

Et tic, tic, tique,
Voilà ce que c'est,
Par le temps qu'il fait,
Que d'être romantique !

PETIT-SENN.

LE JOUR DE L'AN

Amis, un nouvel an commence,
Pour qu'il soit constamment heureux,
Permettez qu'à la Providence
J'adresse aujourd'hui quelques vœux.
Et pour débuter je souhaite
Au musicien du bon sens,
Un peu de raison au poète,
De l'esprit à tous les savants.

Aux maris de la complaisance,
Aux épouses de la douceur,
Aux jeunes gens de la prudence,
Aux vieillards de la belle humeur,

A tout frondeur de l'indulgence,
Au magistrat de l'équité,
Au tailleur de la conscience,
Au marchand de la probité.

Aux médecins de la science,
Aux juges de l'intégrité,
Aux filles de la patience,
Aux garçons de la chasteté,
Au mérite de la puissance,
De la modestie aux auteurs,
Aux acteurs de l'intelligence,
De la tempérance aux buveurs.

La tolérance aux gens d'église,
Au parvenu l'humilité,
Au débiteur de la franchise,
Au créancier de la bonté,
Aux peuples de l'insouciance,
Aux princes de l'humanité,
Aux pauvres gens de l'espérance,
Aux riches de la charité.

En attendant que sur la terre
Tout aille au gré de mes souhaits,
C'est par le vœu le plus sincère
Que je termine ces couplets.
Puisse la bonne Providence
Répandre sur notre cité
Chaque jour, avec l'abondance,
La paix, la joie et la santé!

CHAPONNIÈRE.

LE REMÈDE LE ROY

Quel est ce nouvel engouement
Qui nous absorbe en ce moment?
Le politique renforcé
Au silence se voit forcé.
Dans les champs et dans la cité,
Petits et grands de tout côté
Bourdonnent à l'entour de moi :
Prenez le remède Le Roy.

Il soulage, sans accidents,
Goutte, migraine et mal de dents,
Dartres, pustules, cors aux pieds,
Les constipés, les dévoyés.

En vous nettoyant comme il faut
Et par le bas et par le haut,
Il vous rend dispos comme un roi;
Prenez le remède Le Roy.

D'un rhumatisme invétéré
Ne pouvant être délivré,
Damis a pris le purgatif;
Or voyez comme il est actif!
Le rhumatisme fut chassé;
Comme un éclair il a passé
Du côté gauche au côté droit:
Prenez le remède Le Roy.

D'un asthme qui l'importunait
Luc depuis vingt ans se plaignait;
Lassé de voir le médecin
Épuiser sur lui son latin,
Il prend la dose largement;
Tout fut fini dans un moment:
Hier je vis passer son convoi.
Prenez le remède Le Roy.

Un vieux suppôt de Galien
Me disait: « Mon fils, tout va bien;
Ce que la drogue épargnera
Dans notre nasse arrivera.
Que d'intestins brûlés, perclus,
D'estomacs ne digérant plus,
Que de poumons en désarroi!
Prenez le remède Le Roy. »

CHAPONNIÈRE.

LE BONHEUR DU BORGNE

Vous, des deux yeux nombreux apôtres,
Croyez qu'un seul me satisfait;
Je vois moins ce que font les autres,
Je vois assez ce qui me plaît.
Du bonheur la vue est l'écueil.
Heureux les gens qui n'ont qu'un œil!

Sur nos misères, dit le sage,
Fermer les yeux est opportun;
Je suis la moitié de l'adage,
Et de deux yeux n'en ouvre qu'un.
Du bonheur la vue est l'écueil,
Heureux les gens qui n'ont qu'un œil!

Combien d'époux, je le parie,
De leur vue ont été punis,
Pour avoir eu, durant leur vie,
Un œil aux champs, l'autre au logis!
Du bonheur la vue est l'écueil,
Heureux les gens qui n'ont qu'un œil!

De méchants notre terre est pleine,
Et de sots dignes de pitié;
Moi, partout où je me promène,
Je n'en peux voir que la moitié.
Du bonheur la vue est l'écueil,
Heureux les gens qui n'ont qu'un œil!

A la beauté je rends les armes,
Sans voir si ses appas sont faux;
Un œil me découvre ses charmes,
Deux me montreraient ses défauts.
Du bonheur la vue est l'écueil,
Heureux les gens qui n'ont qu'un œil!

De vos deux yeux la mort vous prive;
Moi, bravant le destin commun,

Je suis bien sûr, quoi qu'il arrive,
Qu'elle ne m'en fermera qu'un.
Du bonheur la vue est l'écueil,
Heureux les gens qui n'ont qu'un œil!

PETIT-SENN.

LES COMÉDIENS AMBULANTS

Ah! le beau métier vraiment!
Qu'il est aimable,
Honorable;
Vive le métier brillant
Du comédien ámbulant!

Le caissier dans l'embarras,
Quand vient le jour qu'il redoute,
L'été ne le solde pas,
L'hiver lui fait banqueroute.
Ah! le beau métier, etc.

Tombant d'inanition,
Mahomet va mettre en gage

Le casque d'Agamemnon
Pour acheter du fromage.
Ah! le beau métier, etc.

Quel souper délicieux
Pour ces acteurs gastronomes,
Quand le public furieux
Siffle et leur jette des pommes!
Ah! le beau métier, etc.

Le souffleur, dans les grands froids,
Malgré l'acteur qui le presse,
Le soir souffle dans ses doigts,
Au lieu de souffler la pièce.
Ah! le beau métier, etc.

D'un titre piquant et fin
Chaque pièce est affublée;
Phèdre, ou le monstre marin,
Hamlet, ou l'urne voilée.
Ah! le beau métier, etc.

Leur affiche en annonçant
Grand mélodrame un dimanche,
Dit que le bombardement
Sera fait à l'arme blanche...
Ah! le beau métier, etc.

De ceux de Paris pourtant
Ces acteurs sont les émules;
S'ils n'ont rien de leur talent
Ils ont tous leurs ridicules.
Ah! le beau métier, etc.

Poursuivis par les recors,
On voit, faute de recette,
Les acteurs et les décors
Fuir dans la même charrette.
Ah! le beau métier, etc.

Quand, pour un monde meilleur,
Ils quittent enfin le nôtre,
Ils ont l'espoir bien flatteur

D'être au moins damnés dans l'autre.
Ah! le beau métier, etc.

Leur convoi n'est pas suivi
De prêtres, de gens en larmes,
Mais on y voit, Dieu merci,
La police et les gendarmes.
Ah! le beau métier vraiment!
Qu'il est aimable,
Honorable;
Vive le métier brillant
Du comédien ambulant!

PERLET.

LE CHANT DU TONNELIER

Je suis un tonnelier habile,
De Bacchus, ardent officier,
Je sers la campagne, la ville,
Et je suis fier de mon métier;
Sous ma main la douve élastique
Cédant aux efforts du cerceau
Forme le contour du tonneau
Qui reçoit la liqueur bachique.
Courage,
Frappons!
Du cœur à l'ouvrage,
Pour ce doux breuvage
Formons des prisons!

L'on fait grand bruit dans ma boutique
Quand de Bacchus vient la saison,
C'est une bien douce musique
Pour l'oreille d'un biberon.
A vendanger chacun s'empresse,
Tandis que le choc des marteaux
Retentit sur tous les coteaux
Et s'unit aux chants d'allégresse.
Courage,
Frappons!
Du cœur à l'ouvrage;
Pour ce doux breuvage
Formons des prisons!

Lorsqu'il eut sa vendange faite
Noé tâta le vin nouveau,
Puis il fit faire une bossette
Comme il avait fait un vaisseau.
Le patriarche avec adresse
Enferma ce jus précieux:
Il prévoyait que du vin vieux
Réchaufferait mieux sa vieillesse.
Courage,

Frappons!
Du cœur à l'ouvrage;
Pour ce doux breuvage
Formons des prisons!

Petits auteurs, chantez merveilles,
Sur vos sonnets, vos madrigaux:
Je mets plus d'*esprit* en bouteille
Que vous dans vos *in-folios*,
Combien le charmant jus d'automne
Va-t-il inspirer par ses feux
De bons mots, de couplets joyeux,
Aux aimables fils de Latone?
Courage,
Frappons!
Du cœur à l'ouvrage;
Pour ce doux breuvage
Formons des prisons!

THOMEGUEX.

MA PHILOSOPHIE

Vive, vive, vive le vin,
    L'amour et la folie;
Toute ma philosophie
    Est dans ce refrain.

Je vois, pour nous apprendre à vivre,
Que dans ce monde maint auteur
A nous moraliser se livre;
Moi, la morale me fait peur.
    On ne peut me séduire
    Par un système vain,
    Et j'ai pour me conduire
    Un code plus certain.
Vive, vive, vive le vin, etc.

Est-il vraiment bien nécessaire
De se consumer en travaux
Pour nous montrer notre misère,
Nous faire mieux sentir nos maux?
Non, non, l'expérience
Me dit qu'il faut avoir
Beaucoup de jouissance,
Et très-peu de savoir.
Vive, vive, vive le vin, etc.

Si quelquefois l'ennui m'obsède,
Si des maux viennent m'accabler,
Je trouve bientôt le remède
Qui peut guérir ou consoler.
La triste prévoyance
Ne trouble point mon cœur,
Et pour moi l'existence
N'est qu'un songe flatteur.
Vive, vive, vive le vin, etc.

Je sacrifie en homme sage
L'espoir à la réalité,

Et la fortune trop volage
A mon repos, ma liberté.
Tout est dans mon bagage
Séduisant et petit,
Pour faire le voyage
Ce trio me suffit.
Vive, vive, vive le vin, etc.

Les douceurs du dieu de Cythère,
Les bienfaits de ce jus divin,
Faut-il autre chose sur terre
Pour embellir notre destin?
A chacun d'eux j'allie
Les grelots de Momus,
Je n'ai pas d'autre envie,
Je ne veux rien de plus.
Vive, vive, vive le vin,
L'amour et la folie,
Toute ma philosophie
Est dans ce refrain.

S. COUGNARD.

ÉLOGE DU VIN

De la sombre politique
Qui nous absorbe aujourd'hui,
Amis, qu'un refrain bachique
Vienne dissiper l'ennui!
Le vin, le vin
Charme le destin;
Parlez-moi du vin:
Vive le vin!

La philosophie est belle,
Mais ce n'est qu'un vain propos;
Sitôt qu'on a besoin d'elle,
Zeste, elle tourne le dos.
Le vin, le vin, etc.

De l'objet qui nous enflamme
Le temps flétrit les attraits;
On se lasse de sa dame,
Le vin ne lasse jamais.
Le vin, le vin, etc.

On court après la richesse;
Mais les suppôts de Plutus
Connaissent-ils l'allégresse
Des gueux, enfants de Bacchus?
Le vin, le vin, etc.

Pierre, au sein de sa chaumière,
Se grise tranquillement;
Il est plus roi sur la terre
Qu'un roi qui règne en tremblant.
Le vin, le vin, etc.

Au moraliste qui gronde
On préfère un bon luron;
Épicure est, dans ce monde,

Bien plus suivi que Zénon.
Le vin, le vin, etc.

Chantez Bacchus avec grâce,
Votre nom s'illustrera;
Maître Adam, sur le Parnasse,
Dans tous les temps brillera.
Le vin, le vin, etc.

Que ce globe tourne ou roule,
Qu'il doive bientôt finir,
Je m'en ris quand le vin coule,
Et je nargue l'avenir.
Le vin, le vin
Bannit le chagrin;
Parlez-moi du vin:
Vive le vin!

CHAPONNIÈRE.

LA BOUTEILLE ET LE THÉ

Mes amis, tant qu'il vous plaira,
Glosez sur moi, si je préfère,
A cette tasse que voilà,
Le cristal transparent du verre.
Dans ce vase faites couler
Votre eau chaude, c'est à merveille!
Mais pour moi rien ne doit voiler
Le jus qui sort de la bouteille.

Que d'autres vantent la saveur,
Le parfum de cette tisane,
Je dis qu'elle affadit le cœur,
Et je la laisse à l'anglomane;

Aussi bien, pour prendre le thé,
Je me ferai tirer l'oreille,
Si je ne sais pas qu'à côté
On apportera la bouteille.

Je pardonne après un repas,
Quand le thé parait sur la table,
Alors il a bien quelque appas,
C'est un digestif convenable;
Mélangé de kirsch ou de rac,
Il nous égaie, il nous réveille,
Et soulage notre estomac
Sans faire tort à la bouteille.

Parmi les nombreux sectateurs
De cette feuille qu'on renomme,
Et qui du thé sont grands buveurs,
A-t-on vu sortir un grand homme?
Pour eux le génie est perclus,
Et l'esprit constamment sommeille,
Lorsqu'on en trouve tant et plus
Chez les amis de la bouteille.

Mesdames, j'ai peut-être tort
De venir en votre présence
Contre le thé parler si fort,
Et c'est presque une impertinence;
Mais pourriez-vous, avec raison,
Punir une faute pareille,
Quand vous ne devez ma chanson
Qu'à mon penchant pour la bouteille?

S. COUGNARD.

LE MOULIN A CAFÉ

Le guerrier qu'enflamme Bellone
Aime la trompette qui sonne
Le boute-selle du matin ;
Un buveur, assis sous la treille,
De son verre et de sa bouteille
Goûte l'agréable tintin :
Mais moi, le bruit que je préfère,
C'est celui du joli moulin
Que la main de ma ménagère
Pour mon déjeuner met en train.

Aux sons touchants d'une romance,
De la belle et jeune Clémence
Le tendre cœur est agité ;

Des doux bravos qui, chez Thalie,
Ont accueilli sa comédie,
Un auteur est tout transporté:
Mais moi, etc.

Au tympan des dévots fidèles,
L'airain, de ses voix solennelles,
Forme le concert le plus doux;
Le sombre ami du romantique
Demande pour toute musique
Le bruit des chaînes, des verroux:
Mais moi, etc.

Sitôt qu'il frappe mon oreille,
De bonne humeur je me réveille,
Repoussant un songe importun;
Je souris à ma cafetière,
Et puis de sa vapeur légère
J'aspire le divin parfum:
Oui, oui, etc.

Bientôt de la liqueur chérie
Jusqu'au bord ma coupe est remplie,

Le nectar coule dans mon sein.
Ah! quels transports! ah! quelle ivresse!
C'est l'Hippocrène, le Permesse;
Ma verve s'alume soudain:
Oui, oui, etc.

Mais las! plus d'épître à Julie,
De bouquet à la plus jolie,
Voyez, mes cheveux sont tout gris!
Et dans mon aimable délire
Je ne puis plus monter ma lyre
Que pour amuser mes amis;
Si ces couplets peuvent leur plaire,
Je t'en rends grâce, cher moulin!
Car sans toi ma muse légère
N'aurait pas été mise en train.

GAUDY.

CHANSON

Cette gloire qu'on envie
Donne-t-elle le bonheur?
Elle attriste notre vie
En tourmentant notre cœur.
Sans ambition sais-je
Exister à peu de frais...
Ma Fanchon,
Mon flacon,
Sitôt que je suis près d'eux,
Je ne forme plus de vœux,
Je suis heureux.

Comme un vaillant capitaine,
Dompterai-je l'univers?

Mettre le monde à la chaine
Peut offrir quelques revers:
César fut assassiné,
Alexandre empoisonné...
Ma Fanchon, etc.

Voudrai-je par un voyage
Acquérir un nom fameux?
Chercher au pôle un passage,
Ou m'élever dans les cieux?
Pilâtre en l'air trébucha,
La Peyrouse se noya...
Ma Fanchon, etc.

Dois-je, en créant des merveilles,
Rangé parmi les auteurs,
Du noble fruit de mes veilles
Enchanter tous mes lecteurs?
Homère n'eut pas le sou,
Le Tasse est devenu fou...
Ma Fanchon, etc.

Je n'aurai point la manie,
Tranchant du législateur,
De consacrer mon génie
A rendre l'homme meilleur.
Lycurgue avait cet orgueil,
Mais il en perdit un œil...
Ma Fanchon, etc.

Les Jean-Jacques, les Socrates,
Les Corneilles, les Rameaux,
Les Catons, les Hippocrates,
Ne seront point mes héros...
Si je prenais un patron
Ce serait Anacréon...
Ma Fanchon,
Mon flacon,
Sitôt que je suis près d'eux,
Je ne forme plus de vœux,
Je suis heureux.

CHAPONNIÈRE.

ÉPILOGUE

Joyeux essais, poétiques enfants
Des muses de notre patrie,
Pensez-vous sortir triomphants
Des périls de l'imprimerie?
Sans vous disséquer, vous juger,
Croyez-vous que l'on vous accueille?
L'obscurité du portefeuille
Eût toujours dû vous protéger.
Vous viviez honorés sous l'aile de vos pères;
Leur tendre cœur était armé
Pour repousser les traits des censeurs trop sévères;
De vous chacun était charmé;
Dans leur petite coterie,
De l'encens de la flatterie

Vous aspiriez la douce odeur;
L'harmonieuse mélodie
Prêtait à vos couplets son appui protecteur;
Pour voiler les défauts de votre poésie,
Vous aviez le secours d'un bon récitateur;
Mais, dépouillés de ces prestiges,
Ne pensez point, jeunes présomptueux,
Aux yeux du lecteur pointilleux,
Passer encor pour des prodiges;
A la critique exposés nus,
Serez-vous aussi bien venus?
Déjà le terrible Aristarque,
Pour accabler votre naissant recueil,
Entasse, en vous lisant, remarque sur remarque;
Aucun de vos défauts n'est caché pour son œil.
Bientôt, je vois vos jours abrégés par la parque,
Et vos bons pères dans le deuil;
« Ah! je vous prie, écartez ce présage,
Me dites-vous tous à la fois,
Nos pères sont bons Genevois,
De leur patrie ils auront le suffrage! »
Ne vous reposez pas sur ces frêles soutiens,
De tels propos sont des sornettes;
On peut aimer les gens comme concitoyens,

Et les siffler comme poètes.
Mais vous n'écoutez plus mes sinistres accents,
La voix de la raison vous afflige et vous blesse;
Vous brûlez d'étaler vos chants,
De l'imprimeur trop lent vous tancez la paresse:
Eh bien! montrez-vous, j'y souscris:
Et que votre destin superbe
Puisse démentir le proverbe:
Nul n'est prophète en son pays.

PETIT-SENN.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

	Pages
Salève. — PETIT-SENN.	1
Salève. — GAUDY.	31
Nos Rois. — Le même.	39
Les Aigles genevois. — PETIT-SENN.	53
Épître du Fantasque * *à la Feuille d'Avis.* — Le même	59
Les Cercles. — GAUDY.	69
Le Fantasque et son Rédacteur. — PETIT-SENN.	87
Les deux Voisins. — GAUDY.	97
L'Ivresse pardonnable. — PETIT-SENN	107
L'Amprô. — GAUDY.	117
Le Voyage. — Louis AUQUIER.	125
L'Ivrogne et son Ane. — PETIT-SENN.	139
Le Salmis. — GAUDY.	147
Le vrai Philosophe. — Le même.	157

* Page 58, au lieu de 1830, lisez 1832.

Pages

Monsieur de Saint-Janvier. — PETIT-SENN. 165
Ludovico. — GAUDY. 175
Les Manches à Balai. — Le même. 185
Ma Pipe. — PETIT-SENN. 195
Mélancolie. — A. VERRE 203
Le Prisonnier. — Le même. 210
Le Printemps. — Paul TAVAN. 213

FABLES ET CHANSONS.

Les trois Aigles. — J.-G. LOMBARD 225
Les deux Barques. — GAUDY. 227
Le Rhône et l'Arve. — Le même. 229
Berceau de mes Aïeux. — B. BOUVIER. 231
Cette Ville est à vous. — S. COUGNARD. 233
Aux Fribourgeois. — B. BOUVIER. 235
Aux Bernois. — Le même. 237
Couplets adressés aux Enfants réunis militairement. — J.-F. CHAPONNIÈRE 239
Couplets pour le dixième Anniversaire de la Réunion de Genève à la Suisse. — Le même. 242
Dieu du Grütli. — S. COUGNARD. 246
Chant des Carabiniers. — Le même 249

Pages

Couplets pour la Fête de la Navigation. — J.-F. CHAPONNIÈRE 252
Couplets sur le Camp de Bière. — Le même . . . 255
A nos Confédérés. — S. COUGNARD 258
A la Réunion des Agriculteurs. — J.-F. CHAPONNIÈRE. 261
Le Lac de Genève. — PETIT-SENN 263
La Voix de l'Onde. — Ch. DIDIER 265
Les Niveaux. — John RUEGGER 269
L'Amour et l'Amitié. — THOMEGUEX 272
La Tourterelle. — Le même 274
Les Souvenirs. — F. RAMBOZ 277
La Noblessomanie. — PETIT-SENN 280
Monsieur des Courbettes. — Le même 284
Le Voisin Jérôme. — Le même. 288
Monsieur Longuet. — Le même. 291
Un Ami d'Enfance. — Le même 294
Le Garçon indécis. — Le même 297
Adieux à mon Épée. — Le même 300
Complainte sur la Suppression des Dômes. — J.-F. CHAPONNIÈRE 303
Le Romantique. — PETIT-SENN. 307
Le Jour de l'An. — J.-F. CHAPONNIÈRE 311
Le Remède Le Roy. — Le même. 314

Pages

Le Bonheur du Borgne. — PETIT-SENN 317
Les Comédiens ambulants. — PERLET. 320
Le Chant du Tonnelier. — THOMEGUEX. 324
Ma Philosophie. — S. COUGNARD 327
L'Éloge du Vin. — J.-F. CHAPONNIÈRE. 330
La Bouteille et le Thé. — S. COUGNARD 333
Le Moulin à Café. — GAUDY 336
Chanson. — J.-F. CHAPONNIÈRE 339
Épilogue. — PETIT-SENN. 343

LIBRAIRIE F. RICHARD

56, Rue du Rhone

Valentine, Episode de la vie d'un pasteur, par Aug Bost. — 1 vol. 2 fr. 50.

Autour de la Lampe, Nouvelles pour la Jeunesse, par Mlle Couriard. — 1 vol. ill. 3 fr.

Nouvelles soirées chrétiennes. — 1 vol. in-12. 1 fr. 50.

Tante Marguerite, traduit de l'anglais, par Mlle H. Janin. — 1 vol. 3 fr. 50.

A ceux qui souffrent, Fragments. 2me Édition. — 1 vol. in-12. 50 cent.

Essence du Christianisme, par A. Massé. — 1 vol. in-12. 2 fr.

WM